LE LIVRE
DE LA NATION POLONAISE
ET DES
PÈLERINS POLONAIS
D'ADAM MICKIEWICZ

TRADUCTION NOUVELLE

PAR ARMAND LÉVY

AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRES

DE

LADISLAS MICKIEWICZ



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE VITRÉE

LE LIVRE

DE LA NATION POLONAISE

ET DES

PÈLERINS POLONAIS



Paris—Imp. chez Bonaventure, Ducessois et Cie
55, quai des Augustins.

LE LIVRE

DE LA NATION POLONAISE

ET DES

PÈLERINS POLONAIS

D'ADAM MICKIEWICZ

Traduction nouvelle

PAR ARMAND LÉVY

avec

INTRODUCTION ET COMMENTAIRES

de

LADISLAS MICKIEWICZ

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE VITRÉE

1864



INTRODUCTION.

Mon père a écrit son livre après la deuxième prise de Varsovie, lorsque, à la suite des plus grandes déceptions, une perpective d'émigration indéfinie s'ouvrait devant les Polonais.

J'en publie une édition française avec commentaire au milieu des angoisses d'une lutte navrante, au bruit des massacres de ma nation, et en présence de l'apathie de l'Europe.

La Pologne est seule encore, mais elle croit à la vertu du sacrifice. Dieu nous donnera-t-il cette fois la victoire promise ?

Plusieurs déjà se demandent : Est-ce la vie nationale qui nous revient, ou une morts

nouvelle qui commence? Est-ce le retour définitif des Pèlerins, ou bien une nouvelle émigration qui se prépare?

Si nos insurrections précédentes ont excité nne admiration universelle, notre insurrection actuelle sera l'étonnement de l'histoire. Elle commença sur les tombeaux de nos martyrs, et elle s'est poursuivie par nos hymnes nationaux, par des foules en prière sous le canon de l'ennemi. Toutes les classes, tous les cultes se sont confondus dans nne même souffrance, dans une même supplication : *Dieu , rends-nous la Patrie et la Liberté!* On vit ainsi nne nation en deuil, se préparant anx plus grandes doulenrs qui pnissent frapper l'âme humaine. Cette veillée des armes a duré deux ans. Et quand, sous la forme d'un recrutement inouï, se présenta la proscription de notre jeunesse, alors le peuple se leva pour défendre ses enfants et en eux l'espoir de la Pologne renaissante. Ce que peut l'amour de la Patrie, les Polonais l'ont fait voir au monde, et les Russes ont montré jusqu'où peut descendre un penple que l'esclavage dégrade assez pour lui faire produire des légions de bourreaux.

Que de milliers de victimes! Celles-là du moins sont couronnées d'une sainte auréole. Et nous pouvons répéter le mot d'nn père de

l'Église : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. — Le sang de la jeunesse polonaise est le sceau de notre vie nouvelle comme nation.

Mais c'est sur nos persécuteurs qu'il nous faut pleurer, sur vous autres Russes, nos malheureux frères slaves, qui par vos actes de Caïn retardez de plusieurs siècles votre progrès, vous à qui nous tendions une main fraternelle, que nous voulions sauver à l'égal de nous-mêmes, et qui, en prenant un cœur de Tartare, avez fait douter que vous fussiez autre chose que des Tartares.

On reproche aux Polonais d'opposer terreur à terreur; mais que voulait-on qu'ils fissent?

Est-ce que depuis un siècle les Polonais n'ont pas semé de leurs os les déserts du Nord, les cités de l'Occident, et tous les champs de bataille où l'on a combattu pour la liberté? Est-ce que le courage et la sainteté de nos martyrs a amolli le cœur des Russes? Est-ce que notre enthousiasme a mis les armes aux mains des peuples qui se disaient nos amis? Où y eut-il jamais plus légitime cas de défense? Fallait-il perpétuellement tendre la gorge au couteau?

Que parlez-vous d'assassinats? Il n'y a pas eu d'assassinats. Il n'y a eu que des exécutions de sentences d'un tribunal secret, mais légal;

car en Pologne, la légalité, c'est nous. Et les autres n'y sont que des envahisseurs qui n'ont jamais pratiqué d'autre mode de gouvernement qu'un brigandage éhonté.

Les Français ont, eux aussi, connu l'invasion : une invasion de trois ans seulement. Et ce n'est pas encore assez éloigné pour que l'on ne se rappelle ce qu'est la douleur d'avoir sur soi le souffle de l'ennemi, d'avoir les étrangers dans sa maison, d'être soi, sa femme et ses enfants à leur discrétion, sans moyens de défense, et réduit à dévorer sa honte et ses larmes.

La France a eu sa terreur. Et où serai son indépendance et son unité sans le Comité de salut public? « Le Comité de salut public a sauvé la France, » a dit Napoléon. Et la France exerça sa terreur sur une portion de ses propres enfants : nous ne l'exerçons en Pologne que contre l'ennemi.

On lit dans le testament de Napoléon :

« Je lègue dix mille francs au sous-officier Cantillon, qui a essuyé un procès comme prévenu d'avoir voulu assassiner lord Wellington, ce dont il a été déclaré innocent. Cantillon avait autant de droit d'assassiner cet oligarque, que celui-ci de m'envoyer pour périr sur le rocher de Sainte-Hélène. Wellington, qui a proposé cet attentat, cherchait

à le justifier sur l'intérêt de la Grande-Bretagne. Cantillon, si vraiment il eût assassiné le lord, se serait couvert, et aurait été justifié par les mêmes motifs l'intérêt de la France de se défaire d'un général qui d'ailleurs avait violé la capitulation de Paris, et par là s'était rendu responsable du sang des martyrs Ney, Labédoyère, etc., etc., et du crime d'avoir dépouillé les musées, contre le texte des traités. »

Nous avons en de plus nombreux martyrs, et l'on a dépouillé chez nous autre chose que des musées. Nous n'en disons pas moins que le terrorisme, comme la guerre elle-même, est un mal. Mais qui nous y réduit?

Au lendemain du Congrès de Paris, le comte de Cavour ne disait-il pas au lord Clarendon (11 avril 1856) : « Si l'on ne nous aide pas à chasser les Autrichiens, nous ferons une guerre terrible, une guerre à mort, *the war to the knife*, la guerre même au couteau. » (Lettre de Cavour à son collègue M. Rattazzi, 12 avril.)

Dans les contractions de cœur que nécessitent ces luttes à outrance, on gagne souvent, il est vrai, des maladies morales qu'il faut ensuite un long temps pour guérir. Mais nous ne pouvons nous résigner à mourir; et pourquoi l'Europe ne nous secourt-elle

point? On se borne jusqu'ici à nous dire qu'il y a des excès de part et d'autre !

Le partage de la Pologne a été reconnu comme un crime par tous les peuples et par tous les gouvernements. Il s'est opéré en trois fois. Chaque fois on blâma, mais on laissa faire.

L'insurrection polonaise a suscité une sympathie universelle. Elle se répète pour la troisième fois. On admire toujours, mais on ne nous soutient point.

La Pologne est importune comme un remords. Mais elle montre ce que valent de belles théories sans actes.

Les étrangers vont toujours répétant que les mouvements polonais sont inopportuns. C'est comme si l'on vous reprochait de sortir quand il y a quelqu'un à sauver. Les Polonais choisissent non l'heure commode, mais l'heure du danger. Ils s'émeuvent plus encore peut-être pour les autres que pour eux-mêmes.

A-t-on donc oublié que quand elle s'est levée avec Kosciuszko en 1794, la Pologne arrêta les armées de Catherine contre la France? En 1830, l'insurrection polonaise n'a-t-elle point barré le chemin à Nicolas qui voulait venir rétablir la légitimité à Paris? En 1860, n'est-ce pas l'attitude de Varsovie

qui fit ajourner les nouveaux projets de Sainte-Alliance contre l'Italie et contre la France?

Un ministre italien a émis cette pensée si noble et qui est une nouveauté chez les hommes d'État : « La reconnaissance n'est pas moins un devoir pour les Nations que pour les individus. » (Discours du baron Ricasoli, président du Conseil, à la séance du Parlement italien du 25 juin 1861.)

L'ingratitude de la chrétienté envers la Pologne est un des crimes les plus persistants qu'il ait été donné de voir. Sans nous, il y a plusieurs siècles, l'Europe eût été la proie des Mongols et des Turcs. Sans nous, il y a cent ans que les Russes auraient submergé l'Occident. Les peuples ne comprendront-ils point les avertissements de la Providence ?

Elle a commencé par frapper leurs Chefs qui, en abandonnant la Pologne, trahissaient les intérêts de l'humanité. La molle indifférence de la vieille royauté française pour la Pologne fut punie par le 21 janvier, et l'oubli des Jacobins par le 9 thermidor ; les promesses de Napoléon à Alexandre après Wagram ouvrirent le chemin de Sainte-Hélène ; les Bourbons restaurés se sont, en adhérant dans le Congrès de Vienne au partage de la Pologne, préparé l'expul-

sion du 29 juillet. Le 24 février était en germe dans l'abandon de 1831. Et la République de 1848, en méconnaissant la Pologne, se vouait au 2 décembre.

Après avoir puni les Chefs, ce sont les peuples eux-mêmes que frapperait le Dieu des Nations.

Vous avez eu déjà l'avant-goût du partage, Français ! Vous avez eu comme nous les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, bivouaquant dans votre capitale. Et l'on mit en discussion de vous réduire à la Meuse, au Rhône et à la Loire. Si le vœu impie des ennemis de l'humanité pouvait s'accomplir et que la Pologne fût rayée à toujours du nombre des vivants, quand elle ne serait plus là pour tenir en haleine ces hordes dévastatrices, qui donc empêcherait les Mouravieff de venir renouveler à Paris les pendaisons de Vilna?

Les étrangers ont peur de nous relever ; car il leur faudrait vivre autrement, d'une vie plus haute et partant plus difficile. Le relèvement de la Pologne sera le renversement de l'ordre européen actuel, basé sur des combinaisons violatrices de tout droit et de toute justice.

Napoléon craignait en 1812 un Thabor en Pologne, c'est-à-dire un mouvement po-

litique et religieux à la Hussite, comme il craignait en 1815 les piques des faubourgs à Paris. Il se défiait de l'enthousiasme des masses, comme si c'eût été là le danger. Et c'est ainsi qu'on trouve une retraite de Rnssie, puis un Leipsick, un Waterloo, et la mort sur un rocher désert.

Nous avons fait des fantes. Mais quel peuple en a fait moins et les a plus durement expiées ?

Oui, nous avons péché envers nos paysans. Mais au moment de notre partage, où done les paysans étaient plns libres qne chez nous ? Il eût été mieux de régler leur sort futur durant notre Révolution de 1830. Mais est-ce donc chose si facile de discuter et de changer les conditions sociales d'un pays, quand on a l'étranger à combattre, et que tontes les pensées et tous les cœurs sont à la guerre ? Certes, il eût été bean que depuis lors les nobles se fissent martyrs pour la liberté de leurs paysans, comme ils l'avaient été pour la patrie. Mais les entraves à tout bien projeté étaient grandes. Il est d'ailleurs malaisé de donner nne liberté qu'on n'a pas soi-même, et de décider isolément une question qui réclame les lumières de tous, puisque le moindre changement engage l'aveuir des générations.

Voici quel est aujourd'hui le symbole politique des Polonais :

« Nous voulons que toute trace de l'invasion soit effacée et que la Pologne se relève libre et indépendante dans son intégrité.

« Nous aiderons toutes les Nations à se reconstituer, en commençant par celles dont les fils nous auront assistés.

« Nous traiterons en frères tous les peuples, en commençant par ceux qui sont de la même race slave que nous : les Bohêmes, les Serbes et les Russes.

« Les juifs, si nombreux en Pologne, seront égaux aux autres citoyens, et dans la vie civile et dans la vie politique.

« Les paysans seront libres et égaux. Toutes les questions relatives à la possession des terres seront réglées par nos Diètes nationales, où tous seront représentés.

« Le suffrage universel sera la loi suprême de la République de Pologne. »

Il faut noter que les Polonais ont résisté victorieusement aux tentations. La Nation, sous un triple joug, est restée unie d'une union sans exemple.

Les paysans polonais, en dépit des promesses, des dons et des excitations du gou-

vernement russe, ont senti qu'il n'y avait là qu'un calcul infernal pour diviser les Polonais, afin de les écraser plus facilement.

Les Polonais ont juré une haine irréconciliable aux trois cours copartageantes, aux Empires de Russie et d'Autriche et au Royaume de Prusse, qui sont comme les trois pierres du sépulcre de la Pologne, en même temps qu'une menace constante pour la liberté du monde

Au milieu de l'émotion générale, il s'est trouvé un cœur assez sec pour insulter la Pologne militante. Proudhon a voulu imiter Voltaire. Mais il a été plus coupable encore; car le souvenir de ce roi des philosophes, dupé par les flatteries russes, eût dû l'éclairer.

Le rhéteur français me fait l'effet de cet Athénien qui votait l'ostracisme d'Aristide, et qui, interrogé sur ce qu'il avait à reprocher à ce grand citoyen, répondit : Ça m'ennuie de l'entendre toujours appeler Juste. — Ça m'ennuie d'entendre toujours parler de cette nation sainte et martyre, se dit Proudhon.

Si beaucoup en ce siècle ont écrit pour distraire une société blasée, les Polonais n'ont écrit que sous le poids de la douleur et pour l'Indépendance générale, toujours avec vérité, parce qu'ils ont beaucoup souffert et qu'ils

aiment passionnément la Patrie. Et sonvent à lenrs récits de martyrs ou de héros se mêlent de claires visions de l'avenir.

Le livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais est le premier fruit de l'Émigration nationale qui suivit le beau réveil et la grande chnte de l'année 31. Il fut accueilli comme une consolation et en même temps comme nn acte de foi. On y sentait le souffle biblique, l'inspiration des prophètes.

Un écrivain français en saluait ainsi l'apparition : « Deux poëmes nous sont venus cette année, le premier de Pologne, cette Palestine dn Nord, le second d'Italie, cette Grèce d'Occident ; l'un sublime de simplicité, gros d'une sainte colère, palpitant d'une haine céleste, tel qu'un psaume de David ; l'autre snblime de douceur, divin de résignation, plein de prière et d'amour, tel qu'une épître de saint Jean ; deux chefs-d'œuvre jumeaux comme l'ancien et le nonvean Testament; appelés celui-ci : *Livre des Pèlerins polonais*, par Adam Mickiewicz, celni-là : *Mes prisons*, par Silvio Pellico. »

Ce qui fait le fond du *Livre des Pèlerins*, c'est l'effort d'une Nation pour vivre saintement, sou martyre et son ensevelissement, l'affirmatiou de sa résurrection prochaine et

les conseils nécessaires pour hâter le moment où l'âme polonaise reprendra son corps.

Nul livre n'est plus fortifiant, plus inclinant les âmes à la concorde. Le triomphe n'y est promis qu'à l'esprit de sacrifice, comme récompense de la valeur et de la pureté. Toute parole y est inspirée d'Évangile, sanctifiée par l'unique amour de Dieu et de la Patrie.

Adam Mickiewicz a composé cet ouvrage à la fin de l'année **1832.** On lit dans une de ses lettres du 8 décembre **1832** : « Je viens d'imprimer un petit livre en style biblique. »

La traduction que je présente aujourd'hui au public français date déjà de plusieurs années ; elle est due à l'ami qui ferma les yeux de mon père.

Certes, c'est le moment de remettre sous les yeux des Français ces accents d'une sainte indignation, alors que les laideurs qu'elle stigmatisait se répètent, et que, pour recommencer une lâcheté, on invoque avec cynisme le précédent de la grande lâcheté d'il y a trente ans. Toute cause généreuse qui surgit rend plus vive la lutte du bien et du mal. Contre l'héroïsme et l'esprit de sacrifice des Polonais se manifeste le misérable égoïsme qui dicta l'abandon de

la Pologne en 1831. Un sénateur a osé redire le mot de Casimir Périer : « Le sang et l'argent de la France n'appartiennent qu'à la France. » Un homme du gouvernement a repris ce mot avec éloge. Et aucun sénateur ne s'est écrié qu'une telle parole était le reniement de la tradition française, aucun cardinal n'a flétri cette négation du Christianisme. (Séances des 14 et 15 déc. 1863.)

Le Christ en effet a dit qu'il versait son sang pour racheter tous les hommes, et la Révolution française a proclamé que ses soldats se sacrifiaient pour la liberté de tous les peuples.

LADISLAS MICKIEWICZ.

24 décembre 1863.

N. B. Dans l'original des *Pèlerins*, les versets n'ont pas de numéros. — Nous en avons mis pour faciliter les corrélations du Commentaire.

PRÉFACE

Les souffrances de la nation polonaise ont produit une littérature à part, dont on ne trouve d'exemple que dans le peuple d'Israël, captif sur les rives des fleuves de Babylone.

Cette littérature s'est surtout produite au lendemain de nos désastres de l'année 1831 ; elle est demeurée la consolation de tout Polonais patriote et croyant, dans le pays et hors du pays. C'est pendant la dispersion qu'on voit naître ces créa-

tions inspirées, qui méritent d'être mises à côté des livres saints.

La Pologne ne s'est pas bornée à vivre de la vie religieuse des anciens jours ; ainsi chaque enfant d'insurgé apprend de ses parents à réciter la prière des *Pèlerins* à la suite du *Pater*. Tout en demandant à Dieu le pain quotidien et le pardon des péchés, il le supplie d'accorder le saint combat pour l'indépendance, l'intégrité et la liberté de la patrie, car la Pologne a constamment développé le christianisme ; elle a ajouté de nouvelles prières aux prières de l'Église, de nouveaux saints aux litanies, des fêtes nationales aux fêtes chrétiennes.

Les Polonais n'invoquent plus seulement les saints du renoncement et de l'humilité, comme les saint Antoine, les saint Jérôme et les saint François : ils invoquent surtout les saints nouveaux, ceux qui, comme les Pulawski, les Kos-

ciuszko, les Poniatowski, ont combattu et ont versé leur sang pour la Pologne et pour la liberté du monde.

Les Polonais ne pleurent pas seulement sur les douleurs et sur la mort du Christ, ils pleurent sur les douleurs et sur la mort de la Pologne et des nations martyres. Ils ne se réjouissent point seulement de la résurrection du Christ, ils se réjouissent de la prochaine résurrection des peuples, et, de plus, ils la préparent.

Mais, bien que la Pologne soit la plus chrétienne des nations, pourtant le christianisme officiel n'a reconnu ni ses prières, ni ses fêtes nationales, ni ses saints nouveaux, pas plus que les juifs n'ont admis les fêtes chrétiennes, car le Polonisme accomplit en quelque sorte l'Évangile, ainsi que le Christianisme accomplit la loi de Moïse. Les Polonais sont demeurés fidèles à l'Évan-

gile; ils en suivent tous les préceptes, et, de plus, ils ont l'amour de la patrie. Pour les Polonais, la patrie n'est pas seulement dans le ciel, mais aussi sur la terre; et cette patrie, ils ne la comprennent pas à la façon égoïste des Grecs et des Romains, qui traitaient de barbares tout ce qui n'était pas Grec ou Romain. La Pologne voulait étendre aux nations la morale chrétienne, qui n'est jusqu'à présent pratiquée qu'entre les individus.

Tandis que le christianisme officiel ne savait plus qu'offrir un sacrifice mystique à l'autel, la Pologne offrait son propre sacrifice quotidien, sacrifice de chair et de sang. Alors le christianisme officiel, qui se pétrifiait, s'effraya de cet héroïsme chrétien comme d'un scandale, de ce christianisme vivant comme d'un danger, et, par ses trois plus grands représentants temporels, l'Autrichien catholique, le Russe schisma-

tique et le Prussien protestant, il tua la Pologne et la mit au tombeau.

Nous avons comparé les souffrances des Polonais à celles d'Israël sous les tzars d'Assyrie; mais si, comme Israël, ils demandent le retour en la patrie, ce n'est pourtant pas un simple retour qu'ils espèrent, c'est une résurrection qu'ils attendent. Ils sentent qu'ils ne peuvent pas rentrer en Pologne tels qu'ils en sont sortis, mais meilleurs. Si, comme Israël, la Pologne a péché, elle s'est aussi sacrifiée comme le Christ; elle a aimé les autres nations comme elle-même; elle a souffert mort et passion pour elles.

En vérité, l'histoire nationale de Pologne est une histoire sainte, et ses dernières pages sont l'annonce du salut des peuples par le sang et par les mérites de la nation suppliciée; comme le Christ a racheté tous les hommes, ainsi la Pologne est venue racheter les nations.

Les Polonais espéraient voir chaque jour finir leur temps d'épreuve; et la première génération s'est passée, et nous sommes encore sur la terre étrangère; car les insurgés, ni enfants d'insurgés ne peuvent sans apostasie, tant que la Pologne n'est point libre, y rentrer que les armes à la main.

Il faut être idiot pour croire que ceux qui ont détruit la Pologne la rétabliront jamais. C'est comme si Satan venait sur terre pour s'y faire crucifier pour le salut des hommes. Or, le tzar ne se convertira qu'en même temps que Satan. Le tzar est triple et un : c'est la trinité satanique qui a perdu la Pologne. Il ne peut y avoir nul espoir pour la Pologne tant que la trinité satanique ne sera pas abattue. Satan ne demandait à Jésus que de se prosterner devant lui et de l'adorer pour lui donner l'empire du monde. C'est cela même que la trinité satanique

demande de chaque Polonais, lui promettant en retour des terres, des honneurs, de l'or et des décorations.

Mais le pèlerin polonais reste à son poste, il prie Dieu les yeux tournés vers Cracovie en répétant : « Que ma langue se sèche si je t'oublie, ô ma patrie ! » Et pour repousser la tentation, il relit et médite les conseils des voyants de son peuple [1].

L. M.

---

27 novembre 1859 [2].

C'était hier le douloureux anniversaire de la mort du grand poëte national de la Pologne, Adam Mickiewicz.

Sa vie ne fut qu'un long acte de dévouement à sa patrie. Tout jeune encore, son *Ode à la jeu-*

---

1. Les pages qui précèdent ont été écrites en juillet 1857, après la soi-disante amnistie russe qui suivit la guerre d'Orient.

2. Cette courte notice a paru dans le journal *l'Espérance*, à Genève.

nesse enflamma une génération entière. Exilé en Russie, il y devint l'ami des martyrs russes du 14/26 décembre 1825.

Échappé au gouvernement russe, il vint se réfugier en Occident, et il ne lui a plus jamais été donné de revoir sa patrie.

Après la chute de l'héroïque insurrection polonaise de l'année 1831, parut le *Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais*, où sont expliquées les causes des malheurs des Polonais, et où se trouve marquée la conduite qu'ils doivent tenir au milieu des étrangers et entre eux, pour que leur nation soit relevée.

Appelé à la fin de 1840 par le gouvernement français au Collége de France, il y resserra, par sa parole, l'alliance de la France et de la Pologne; et, d'autre part, au nom de la nation polonaise, il tendait la main au peuple russe, l'invitant et

invitant les autres nations slaves avec lui, tout en conservant leur personnalité nationale respective, à s'unir contre l'autocratie qui les opprime toutes, et dont il s'appliquait chaque jour à dévoiler le caractère, les moyens et le but. Mais le roi Louis-Philippe lui retira la parole, tant par suite des réclamations de la Russie, que parce qu'il avait annoncé le triomphe de l'esprit napoléonien.

En 1848, il organisa en Italie une légion polonaise, maintenant ainsi la tradition des Polonais, qui est de toujours combattre pour la liberté et l'indépendance des nations. L'année suivante, il publia à Paris *la Tribune des Peuples*, où chaque nation était appelée à plaider sa cause, à dire ses souffrances et à exprimer ses vœux.

Ce qu'il y a de très-remarquable en lui, c'est qu'il avait toutes les qualités d'un homme politique au

même degré qu'il possédait le génie poétique.

Il mourut, le 26 novembre 1855, pendant la guerre d'Orient, à Constantinople, où il avait été envoyé en mission par le gouvernement français, et où il s'efforça d'unir ses compatriotes dans une même action militaire, se proposant ensuite de parcourir les pays slaves de l'empire ottoman pour y raviver ou susciter des sympathies entre elles, la Pologne et la France.

Il repose à Montmorency, lieu de pèlerinage pour les Polonais, à côté de ses deux amis, Niemcewicz, le glorieux compagnon de Kosciuszko, et Kniaziewicz, le héros de Hohenlinden, au milieu d'un grand nombre d'émigrés de sa nation, qui attendent l'heure où ils seront victorieusement ramenés dans la terre libre de Pologne.

A. L.

LE LIVRE

DE

LA NATION POLONAISE

DU COMMENCEMENT DU MONDE
AU MARTYRE DE LA NATION POLONAISE.

1. Au commencement il y avait la foi en un seul Dieu, et la liberté régnait dans le monde. Il n'y avait point de lois, seulement la volonté de Dieu ; et il n'y avait point de maîtres ni d'esclaves, seulement des patriarches et leurs enfants.

2. Mais dans la suite les hommes renièrent le Dieu unique ; ils se firent idoles sur idoles et les adorèrent : ils leur immolaient de sanglantes victimes,

et ils combattaient pour l'honneur de leurs idoles.

3. C'est pourquoi Dieu infligea aux idolâtres la peine la plus forte, qui est la servitude.

4. Et la moitié des hommes devint esclave de l'autre moitié, bien que tous procédassent d'un seul Père. Car ils avaient renié leur origine, et s'étaient inventé des Pères différents ; celui-ci disait qu'il était né de la terre, et celui-là de la mer, et les autres d'autres éléments.

5. Or, lorsqu'à force de combats, les uns eurent réduit les autres en servitude, ils tombèrent tous ensemble dans la servitude de l'Empereur Romain.

6. L'Empereur Romain se disait Dieu ; il proclamait qu'il n'y a point dans le monde d'autre loi que sa volonté : ce qu'il loue sera vertu et ce qu'il blâme sera crime.

7. Et il se trouva des philosophes pour démontrer que l'Empereur, en faisant ainsi, faisait bien.

8. Or, l'Empereur Romain n'avait, ni sous lui, ni au-dessus, rien qu'il respectât.

9. Et la terre entière devint esclave ; et il n'y eut jamais de tel esclavage dans le monde, ni avant, ni après, excepté en Russie, de nos jours.

10. Car, même chez les Turcs, le Sultan doit respecter la loi de Mahomet, il ne peut l'interpréter lui-même, mais il y a pour cela les prêtres turcs.

11. En Russie, au contraire, l'Empereur est le chef de la foi, et ce qu'il ordonne de croire, on doit le croire.

12. Et il advint que la servitude s'accrut dans le monde et atteignit son comble ; comme l'obscurité est à son comble dans la plus longue nuit de l'année, ainsi le comble de la servitude fut au temps de l'esclavage romain.

13. En ce temps-là vint sur la terre le fils de Dieu, Jésus-Christ, enseignant aux hommes que tous sont nés frères, enfants d'un seul Dieu ;

14. Et que celui-là est le plus grand

parmi les hommes, qui les sert et qui se sacrifie pour leur bien. Meilleur on est, plus il faut se sacrifier. Or, le Christ étant le meilleur eut à sacrifier son sang pour les hommes dans la passion la plus douloureuse.

15. Ainsi le Christ montra qu'il ne faut attacher de valeur sur la terre ni à la sagesse humaine, ni à la puissance, ni à la richesse, ni à la couronne ; mais que cela seul a de la valeur de se sacrifier pour le bien des hommes.

16. Et celui qui se sacrifie pour les autres trouvera sagesse et richesse et couronne, sur la terre, dans le ciel, et en tout lieu.

17. Mais celui qui sacrifie les autres à soi pour avoir sagesse et puissance et richesse, trouvera folie et misère et damnation, sur la terre, aux enfers et en tout lieu.

18. Et le Christ dit enfin : Qui me suivra sera sauvé ; car *je suis la Vérité et la Justice*.

19. Or, quand le Christ enseignait

ainsi, les juges qui jugeaient au nom de l'Empereur Romain s'effrayèrent et dirent : Nous avons chassé de la terre la Justice et voici qu'elle revient ; tuons-la et mettons-la en terre.

20. Ils supplicièrent donc le plus saint et le plus innocent des hommes, le déposèrent au tombeau et s'écrièrent : Il n'y a plus de Vérité ni de Justice sur la terre. Et qui donc à présent se lèvera contre l'Empereur de Rome?

21. Mais ils criaient sottement, car ils ne savaient pas qu'en commettant le plus grand des crimes, ils avaient comblé la mesure de leurs iniquités ; et leur puissance a fini dans le temps qu'ils se réjouissaient davantage.

22. Car le Christ ressuscita d'entre les morts, et, ayant chassé les empereurs, il planta sa croix sur leur capitale ; alors les maîtres affranchirent leurs esclaves et reconnurent en eux des frères ; et les rois, oints au nom du Seigneur, reconnurent au-dessus d'eux la loi de Dieu, et la Justice revint sur la terre.

23. Toutes les Nations qui reçurent la foi, Allemands, Italiens, Français, Polonais, se regardèrent comme un seul peuple, et l'on nomma ce peuple la Chrétienté.

24. Et les rois des différentes nations se regardaient comme frères, et marchaient sous le même signe, la croix.

25. Tous ceux qui étaient chevaliers s'en allaient combattre les païens en Asie, pour défendre les chrétiens d'Asie et reconquérir le tombeau du Sauveur.

26. Et cette guerre d'Asie, on la nomma croisade.

27. Or, bien que les Chrétiens ne combattissent point pour la gloire, ni pour des terres et des richesses à conquérir, mais pour la délivrance de la Terre-Sainte, Dieu pourtant les récompensa de cette guerre par de la gloire, des terres, des richesses et de la sagesse. Et l'Europe s'éclairait, s'organisait, s'enrichissait : Dieu la récompensa de ce qu'elle s'était sacrifiée pour le bien des autres.

28. Et la Liberté s'étendait en Europe lentement, mais sans cesse et avec ordre ; des rois, la Liberté passait aux grands seigneurs, et ceux-ci, devenus libres, répandaient la Liberté sur la noblesse, et de la noblesse, la Liberté passait aux villes, et dans peu elle allait descendre sur le peuple, et la Chrétienté entière eût été libre, et tous les Chrétiens, comme des frères, égaux entre eux.

29. Mais les rois ont tout gâté.

30. Car les rois devinrent mauvais, Satan entra en eux, et ils dirent dans leurs cœurs : Voilà que les Nations arrivent à la raison et à l'aisance, elles vivent si honnêtement que nous ne pouvons les punir, et le glaive se rouille en nos mains ; les Nations arrivent à la liberté et notre pouvoir s'affaiblit ; dès qu'elles auront grandi et seront entièrement libres, notre pouvoir cessera.

31. Or les rois, en pensant ainsi, pensaient sottement ; car si les rois sont les Pères des Nations, alors les Nations, comme les enfants, en devenant ma-

jeures, sortent de dessous la tutelle et la verge.

32. Et pourtant, si les Pères sont bons, les enfants devenus majeurs et entièrement libres ne renient point leurs Pères ; au contraire, plus ils sont vieux, plus ils les honorent et les aiment.

33. Mais les rois voulaient être comme ces sauvages qui vivent dans les bois, qui attellent leurs enfants à des chariots comme des bêtes de somme, et les vendent pour esclaves à des marchands.

34. Les rois dirent donc : Tâchons que les Nations soient à jamais stupides, et ainsi elles ne connaîtront point leurs forces ; qu'elles se querellent entre elles, et ainsi elles ne s'uniront point contre nous.

35. Ils crièrent alors aux chevaliers : Qu'avez-vous à aller en Terre-Sainte? c'est loin ; battez-vous plutôt les uns avec les autres. Et les philosophes démontraient aussitôt que c'est une sottise de combattre pour la foi.

36. Les rois, ayant ainsi renié le Christ, se firent de nouveaux dieux, des idoles, et ils les exposèrent à la face des Nations, et ils ordonnèrent de se courber devant elles et de se battre pour elles.

37. Ainsi les rois firent pour les Français une idole, et la nommèrent : *honneur*, et c'était la même idole qui dans les temps païens s'appelait le veau d'or.

38. Et pour les Espagnols, le roi fit une idole qu'il appela : *prépondérance politique* ou *influence politique*, c'est-à-dire force et domination ; et c'était la même idole que les Assyriens adoraient sous le nom de Baal, les Philistins sous le nom de Dagon, et les Romains sous le nom de Jupiter.

39. Et pour les Anglais, le roi fit une idole qu'il appela : *souveraineté des mers et commerce*, et c'était la même idole qui s'appelait anciennement Mammon.

40. Et pour les Allemands, on fit une

idole qui s'appelait *brodsinn* ou le bien-être, et c'était la même idole qui s'appelait anciennement Moloch et Comus.

41. Et les peuples se courbaient devant leurs idoles.

42. Et le roi dit aux Français : Levez-vous et battez-vous pour l'honneur.

43. Ils se levèrent donc et se battirent cinq cents ans.

44. Et le roi d'Angleterre dit : Levez-vous et combattez pour Mammon.

45. Ils se levèrent donc et se battirent durant cinq cents ans. Et les autres Nations se battirent de même, chacune pour son idole.

46. Et les Nations oublièrent qu'elles sont nées d'un seul père. Et l'Anglais dit : Mon père, c'est le *Vaisseau*, et ma mère la *Vapeur*. Et le Français dit : Mon père c'est le *Continent*, et ma mère la *Bourse*. Et l'Allemand dit : Mon père c'est l'*Atelier*, et ma mère la *Taverne*.

47. Et ces mêmes hommes qui disaient que c'est une sottise de se battre

pour la foi contre les païens, ces mêmes hommes se battirent pour un morceau de papier appelé traité ; ils se battirent pour un port, pour une ville, comme des paysans qui se battent à coups de gaule pour les confins d'un champ qu'ils ne possèdent pas, mais que leurs maîtres possèdent.

48. Et ces mêmes hommes qui disaient que c'est une sottise de s'en aller au loin défendre le prochain, ces mêmes hommes, sur l'ordre des rois, traversèrent les mers et se battirent pour une factorerie, pour une balle de coton et pour un sac de poivre. Et les rois finirent par les vendre eux-mêmes pour de l'argent dans les pays d'outre-mer.

49. Et les Nations se corrompirent à ce point que d'entre les Allemands, et les Italiens, et les Français, et les Espagnols, il ne se trouva qu'un homme chrétien, sage et chevalier. Il était natif de Gênes.

50. Il engageait à cesser de guerroyer

chez soi et à reconquérir plutôt le tombeau du Seigneur et l'Asie, qui n'était plus qu'un steppe, mais qui pouvait redevenir un pays beau et peuplé entre des mains chrétiennes. Or, tous se riaient de ce Génois et disaient : Il rêve, c'est un sot.

51. Donc cet homme pieux partit seul à la guerre ; et comme il était seul et pauvre, il voulut auparavant découvrir le pays qui produit l'or, en tirer des richesses pour solder une armée et reconquérir la Terre-Sainte. Mais tous entendant cela s'écriaient : Il est fou.

52. Toutefois Dieu voyait ses bonnes intentions et le bénit : et cet homme découvrit l'Amérique qui devint une terre de liberté, une Terre-Sainte. Cet homme s'appelait Christophe Colomb, et il fut le dernier chevalier croisé en Europe, le dernier qui entreprit une expédition pour le nom de Dieu et non pour lui-même.

53. Cependant, en Europe, l'idolâtrie allait toujours croissant. Or, comme chez

les païens, on adora d'abord différentes vertus sous la forme d'idoles, et puis différents crimes, et puis des hommes et des bêtes, et puis des arbres, des pierres et différentes images, il en fut de même en Europe.

54. En effet, les Italiens imaginèrent une idole qu'ils appelèrent : ***Equilibre politique***. Or cette idole, les anciens païens ne la connaissaient pas ; mais les Italiens, les premiers, instituèrent son culte chez eux, et, en se battant pour elle, ils s'affaiblirent et s'hébétèrent, et tombèrent dans la main des tyrans.

55. Alors les rois d'Europe, voyant que le culte de cette idole de l'Équilibre exténuait la nation italienne, l'introduisirent au plus vite dans leurs domaines ; ils propagèrent son culte et ils ordonnèrent de se battre pour elle ;

56. Si bien que le roi de Prusse traça un ***rond*** et dit : Voici un dieu nouveau. On s'inclina devant ce rond et on appela ce culte : ***Arrondissement politique***.

57. Et les Nations créées à l'image de Dieu, il fut ordonné de les considérer comme de la pierre et du marbre, et de les couper à l'entour, afin qu'elles pesassent autant l'une que l'autre. Un État, une Patrie, des hommes, il fut ordonné de les considérer comme une pièce de monnaie qu'on rogne pour l'arrondir.

58. Et il se trouva des philosophes pour louer tout ce qu'imaginaient les rois.

59. De ces faux sages, prêtres de *Baal*, de *Moloch* et de l'*Equilibre*, deux furent les plus fameux.

60. Le premier s'appelait *Machiavel*, ce qui du grec signifie *avide de guerre;* parce que sa doctrine menait à des guerres continuelles, comme chez les Grecs païens.

61. Pour le second, il vit encore et s'appelle *Ancillon*, ce qui, du latin, signifie *fils de l'esclave*, parce que sa doctrine mène à l'esclavage, comme chez les Latins.

62. Enfin dans l'Europe idolâtre, il s'éleva trois rois : le nom du premier est *Frédéric II*, de Prusse ; le nom du second, *Catherine II*, de Russie ; le nom du troisième, *Marie-Thérèse*, d'Autriche.

63. C'était la trinité satanique, l'opposée de la Trinité divine, et c'était comme une moquerie, une profanation de tout ce qui est saint.

64. *Frédéric* dont le nom signifie *le pacifique*, ne vécut que de guerres et de brigandages toute sa vie durant, et c'était comme Satan éternellement haletant de guerre, qui, par dérision, s'appellerait Christ, Dieu de la paix.

65. Et ce Frédéric, en dérision des anciens ordres de chevalerie, institua un ordre impie, auquel, par moquerie, il donna la devise *suum cuique*, c'est-à-dire : Rends à chacun ce qui est à lui ; or cet ordre était porté par ses serviteurs, qui volaient et pillaient la propriété d'autrui.

66. Et ce Frédéric, en dérision de

la sagesse, écrivit un livre qu'il appela *Anti-Machiavel*, ou l'opposé de Machiavel ; or, lui-même, il agissait selon la doctrine de Machiavel.

67. *Catherine* signifie en grec *chaste ;* or elle était la plus lubrique des femmes, et c'est comme si Vénus impudique se fût appelée vierge chaste.

68. Et cette Catherine réunit un conseil pour faire des lois, afin de tourner en ridicule la législation, car elle renversa et anéantit les lois de son prochain.

69. Et cette Catherine proclama qu'elle protégeait la liberté de conscience, c'est-à-dire la tolérance, afin de tourner en ridicule la liberté de conscience, car elle força plusieurs millions d'hommes à changer de foi.

70. *Marie-Thérèse* portait le nom de la très-humble et immaculée mère du Sauveur, afin de tourner en ridicule l'humilité et la sainteté.

71. Car c'était une orgueilleuse diablesse, et elle guerroyait pour ravir le bien d'autrui.

72. Et c'était une impie, car tout en priant et se confessant, elle réduisit en servitude plusieurs millions de ses voisins.

73. Elle avait un fils, Joseph, qui portait le nom d'un patriarche, lequel patriarche ne se laissa point séduire par la femme de Putiphar; et ses frères, qui l'avaient vendu pour esclave, il les racheta de l'esclavage.

74. Or ce Joseph autrichien induisit sa propre mère à mal; et ses frères Polonais, qui avaient sauvé son empire de la servitude des Turcs, il les réduisit en servitude.

75. Les noms de ces trois rois, *Frédéric*, *Catherine* et *Marie-Thérèse*, ce furent trois blasphêmes, et leurs vies, trois crimes, et leurs mémoires, trois malédictions.

76. Alors cette trinité, voyant que les Nations n'étaient point suffisamment hébétées et corrompues, fabriqua une idole nouvelle, la plus hideuse de toutes, et elle appela cette idole *Intérêt*; or

cette idole, on ne la connut point dans l'antiquité païenne.

77. Et les Nations se corrompirent à ce point qu'au milieu d'elles il ne se trouva qu'un seul homme citoyen et soldat.

78. Il conseillait qu'on cessât de guerroyer pour l'*Intérêt* et qu'on défendît plutôt la Liberté du prochain ; et il partit seul à la guerre, vers la terre de la liberté, en Amérique. Cet homme s'appelle Lafayette. Et il est le dernier des anciens hommes d'Europe en qui est encore l'esprit de sacrifice, un reste de l'esprit chrétien.

79. Cependant toutes les Nations se courbèrent devant l'*Intérêt*. Et les rois dirent : Si nous étendons le culte de cette idole, alors, de même qu'on se bat de nation à nation, ainsi l'on se battra de ville à ville, et puis d'homme à homme.

80. Et les hommes redeviendront sauvages, et de nouveau, nous aurons une domination comme l'eurent jadis les

rois sauvages et idolâtres, et comme l'ont à présent les rois nègres ou les rois cannibales qui peuvent manger leurs sujets.

81. Seule, la Nation Polonaise ne se courba pas devant la nouvelle idole : et elle n'avait pas dans sa langue d'expression pour la consacrer en polonais, pas plus que pour en baptiser ses adorateurs qui, du français, s'appellent *égoïstes*.

82. La Nation Polonaise adorait Dieu, sachant que celui qui adore Dieu rend hommage à tout ce qui est bon.

83. Ainsi la Nation Polonaise fut, du commencement à la fin, fidèle au Dieu de ses ancêtres.

84. Ses rois et chevaliers n'attaquèrent jamais une nation fidèle, mais ils défendaient la Chrétienté contre les païens et les barbares qui apportaient la servitude.

85. Et les rois de Pologne allèrent au loin défendre la Chrétienté, le roi Ladislas jusqu'à Varna, et le roi Jean

jusqu'à Vienne, pour le salut de l'Orient et de l'Occident.

86. Jamais les rois et chevaliers Polonais ne s'emparèrent violemment des terres de leurs voisins, mais ils recevaient des nations dans leur fraternité, se les attachant par le bienfait de la Foi et de la Liberté.

87. Et Dieu les récompensa ; car un grand peuple, la Lithuanie, s'unit à la Pologne, comme un mari à sa femme, deux âmes en une seule chair. Et il n'y eut jamais auparavant de telles unions de peuples. Mais dans la suite il y en aura.

88. Car cette union, ce mariage de la Lithuanie avec la Pologne, est une figure de la future union de tous les peuples chrétiens, au nom de la Foi et de la Liberté.

89. Et Dieu fit cette grâce aux rois de Pologne et aux chevaliers de la Liberté, que tous s'appelassent Frères, les plus riches comme les plus pauvres. Et il n'y eut jamais auparavant de telle Liberté. Mais dans la suite il y en aura.

90. Le roi et les chevaliers recevaient dans leur fraternité de plus en plus de monde ; ils recevaient des légions entières et des tribus entières. Le nombre des Frères devint grand comme la Nation, et dans aucune Nation il n'y eut autant d'hommes libres et s'appelant frères, comme en Pologne.

91. Enfin, le 3 mai, roi et chevaliers pensèrent à faire de tous les Polonais des frères ; d'abord les bourgeois, et puis les paysans.

92. Et on appelait les frères *Szlachta*, de ce qu'ils se *lachisaient*, c'est-à-dire devenaient frères des Lechs, hommes libres et égaux.

93. Ils voulaient faire que chaque chrétien, en Pologne, s'anoblît et s'appelât *Szlachcic*, en signe qu'il faut avoir l'âme noble, et être toujours prêt à mourir pour la Liberté.

94. De même qu'anciennement celui qui recevait l'Evangile, on l'appela chrétien, en signe qu'il était prêt à verser son sang pour le Christ.

95. La noblesse alors devait être le baptême de la Liberté, et quiconque eût été prêt à mourir pour la Liberté, aurait été baptisé par la loi et le glaive.

96. Et la Pologne dit enfin : Ceux qui viendront à moi seront libres et égaux, car je suis la Liberté.

97. Mais les rois ayant ouï cela s'effrayèrent dans leurs cœurs et dirent : Nous avons chassé de la terre la Liberté; or voici qu'elle revient dans la personne d'une Nation juste, qui ne se courbe point devant nos idoles. Allons, tuons cette Nation. Et ils machinèrent entre eux une trahison.

98. Le roi de Prusse s'approcha de la Nation Polonaise, la baisa et la salua, disant : Mon alliée. Or déjà il l'avait vendue pour trente villes de la Grande-Pologne, comme Judas pour trente deniers d'argent.

99. Et les deux autres rois se jetèrent sur la Nation Polonaise et la lièrent; or le Gaulois était juge et il dit : En vérité, je ne trouve rien de coupable

dans cette Nation ; mon épouse, la France, femme craintive, est tourmentée de mauvais rêves ; toutefois, saisissez-vous de cette Nation et faites-la périr. Et il se lava les mains.

100. Le ministre français a dit : Nous ne pouvons pas dépenser notre sang et nos écus pour racheter cette innocente, car mon sang et mes écus m'appartiennent, et le sang et les écus de mon pays appartiennent à mon pays.

101. Ce ministre a ainsi proféré le dernier blasphème contre le Christ ; car le Christ enseignait que le sang du Fils de l'Homme appartient à tous les hommes, ses frères.

102. Or quand le ministre proféra cette parole , alors les croix tombèrent des tours de la capitale impie ; car déjà le signe du Christ ne pouvait plus éclairer un peuple qui prenait l'Intérêt pour idole.

103. Et ce ministre s'appelait Casimir Périer, d'un prénom slave et d'un

nom latin. Son prénom vient de deux mots *Kazie* et *mir*, et veut dire corrupteur ou destructeur de la paix. Et son nom, du mot *perire*, signifie celui qui fait périr, ou le fils de la perdition. Or ces nom et prénom sont ceux de l'Antéchrist. Et il sera également maudit dans la race slave et dans la race latine.

104. Cet homme a déchiré l'alliance des peuples, comme le prêtre juif déchira sa robe en entendant la voix du Christ.

105. Ainsi ils firent périr la Nation Polonaise, et la mirent au tombeau ; et les rois s'écrièrent : Nous avons tué et enterré la Liberté.

106. Mais ils criaient sottement, car en commettant le dernier crime, ils comblaient la mesure de leurs iniquités, et leur puissance finissait dans le temps qu'ils se réjouissaient davantage.

107. Car la Nation Polonaise n'est pas morte : son corps gît au tombeau, mais son âme est descendue de la terre,

c'est-à-dire de la vie publique, aux limbes, c'est-à-dire à la vie domestique des peuples qui souffrent la servitude dans le pays et hors du pays, pour voir leurs souffrances.

108. Mais le troisième jour l'âme retournera au corps : la Nation ressuscitera, et délivrera de la servitude tous les peuples d'Europe.

109. Et déjà deux jours sont passés ; le premier a fini avec la première prise de Varsovie, et le second jour avec la deuxième prise de Varsovie ; et le troisième jour viendra, mais il ne finira point.

110. Or, comme à la résurrection du Christ les sacrifices humains cessèrent sur la terre entière, ainsi à la résurrection de la Nation Polonaise les guerres cesseront dans la Chrétienté.



LE LIVRE
DES
PÈLERINS POLONAIS

1. L'âme de la Nation Polonaise, ce sont les pèlerins polonais.

2. Et chaque Polonais en pèlerinage n'est pas un homme *errant*, car l'homme errant est un homme qui çà et là va sans but;

3. Ni un exilé, car l'exilé est un homme chassé par arrêt du magistrat; et le Polonais, son magistrat ne l'a point chassé.

4. Le Polonais en pèlerinage n'a pas encore son nom, mais ce nom lui sera

donné dans la suite, comme leur nom ne fut donné que plus tard aux confesseurs du Christ.

5. Et, en attendant, le Polonais s'appelle pèlerin, parce qu'il a fait vœu de marcher vers la terre sainte, la Patrie libre : il a juré de marcher jusqu'à ce qu'il la trouve.

6. Mais la Nation Polonaise n'est pas divinité comme le Christ ; donc son âme en pèlerinage peut s'égarer dans les limbes, et retarder ainsi le retour en son corps, sa résurrection d'entre les morts.

7. Relisons donc l'Évangile du Christ ;

8. Et ces leçons et paraboles que recueillit un pèlerin chrétien de la bouche et des écrits de Polonais chrétiens, martyrs et pèlerins.

I

1. De grands vaisseaux de guerre et une petite barque de pêcheurs voguaient

sur la mer, et il faisait un temps orageux d'automne ; par ce temps, plus le vaisseau est grand, plus il est en sûreté, et plus il est petit, plus il est en danger.

2. Aussi les hommes du rivage disaient : Bienheureux ceux qui montent les grands vaisseaux ! Malheur à ceux qui sont dans la barque de pêcheurs, par ce temps d'automne !

3. Mais les hommes du rivage ne voyaient point que sur les grands vaisseaux les matelots s'étaient enivrés et révoltés, qu'ils avaient brisé les instruments par lesquels le pilote observe les étoiles et écrasé leur aiguille aimantée. Et pourtant à les voir, les vaisseaux semblaient aussi puissants qu'auparavant.

4. Mais ne pouvant point distinguer les étoiles au ciel, et n'ayant point d'aiguille aimantée, les grands vaisseaux s'égarèrent et s'engloutirent.

5. Et la barque de pêcheurs, se guidant d'après le ciel et l'aiguille, ne s'égara point et atteignit le rivage ; et bien

qu'elle s'y brisât, les hommes se sauvèrent et sauvèrent leurs instruments et leur aiguille. Et ils reconstruiront leur barque.

6. Et il parut que la grandeur et la force des vaisseaux sont bonnes, mais sans étoiles ni boussole ne sont rien.

7. Or, l'étoile des pèlerins, c'est la foi céleste; et l'aiguille aimantée, c'est l'amour de la patrie.

8. L'étoile luit pour tous et l'aiguille marque toujours le nord. Et pourtant avec cette aiguille on peut naviguer et au levant et au conchant, et sans elle, même sur les mers du nord, on s'égarera et se brisera.

9. Donc, avec la foi et l'amour, elle arrivera au port la barque des pèlerins polonais, et sans foi ni amour, les peuples belliqueux et puissants s'égareront et se briseront. Et qui en échappera ne reconstruira pas le vaisseau.

II

1. Pourquoi donc est-ce à votre nation qu'est donné l'héritage de la future liberté du monde ?

2. Vous savez que l'homme qui a plusieurs parents ne lègue point son héritage à celui qui est le plus fort, ni à celui qui est le plus industrieux, ni à celui qui est le plus gourmet et boit le mieux ;

3. Mais à celui qui l'aime le plus et reste près de lui, quand les autres courent après la bonne chère, le gain et le plaisir.

4. Et voilà pourquoi l'héritage de la liberté est légué à votre nation.

5. Pourquoi donc est-ce à votre nation qu'est donné le pouvoir de résurrection ?

6. Ce n'est point parce que votre nation était puissante ; car les Romains étaient puissants, et ils sont morts, et ils ne ressuscitent pas.

7. Ce n'est point parce que votre république était ancienne et renommée; car Venise et Gênes étaient plus anciennes et plus renommées, et elles sont mortes, et elles ne ressuscitent pas.

8. Ce n'est point parce que votre nation était éclairée et savante; car la Grèce, mère des philosophes, est morte, et elle resta couchée au tombeau jusqu'à ce qu'elle eût désappris toute science, et quand elle fut devenue simple, voilà qu'elle a commencé à se mouvoir.

9. Et ils étaient éclairés les royaumes de Westphalie, d'Italie, de Hollande, que vous avez vus naître et mourir, et qui ne ressuscitent point.

10. Mais vous, vous serez tirés du tombeau, car vous êtes croyants, aimants et pleins d'espérance.

11. Vous savez que le premier mort que le Christ tira du tombeau fut Lazare.

12. Et le Christ ne tira du tombeau ni général, ni philosophe, ni marchand, mais Lazare.

13. Et l'Écriture dit que le Christ l'aima, et que ce fut le seul homme sur qui le Christ pleura. Et qui donc est maintenant un Lazare parmi les nations?

III

1. Pèlerin polonais, tu étais riche et voici que tu souffres la pauvreté et la misère, afin que tu connaisses ce que c'est que la pauvreté et la misère, et quand tu retourneras au pays, que tu dises : les pauvres et les misérables sont mes cohéritiers.

2. Pèlerin, tu faisais les lois et tu avais droit à la couronne, et voici que sur la terre étrangère tu es mis hors la protection des lois, afin que tu connaisses ce que c'est qu'être sans droits, et quand tu retourneras au pays, que tu décrètes : les étrangers sont mes collégislateurs.

3. Pèlerin, tu étais savant, et voici que les sciences que tu prisais te sont in-

utiles, et celles que tu estimais peu, tu les prises maintenant, afin que tu connaisses ce qu'est la science de ce monde, et, quand tu retourneras au pays, que tu dises : les simples sont mes condisciples.

IV

1. Ne vous réfugiez point sous la protection des princes, des magistrats et des docteurs étrangers. Fol est qui, par un temps orageux, quand les nuées s'avancent avec la foudre, se réfugie sous l'abri des grands chênes ou se lance en pleine mer.

2. Les princes et les magistrats de ce siècle sont les grands chênes, et la sagesse de ce siècle est la pleine mer.

3. Ne pensez pas que le pouvoir en lui-même soit mauvais et que la science en elle-même soit mauvaise, mais les hommes les ont corrompus.

4. En effet, le pouvoir, selon le Christ, c'est la croix sur laquelle l'homme bon se

laissait clouer et martyriser pour le bien d'autrui.

5. Aussi donnait-on l'onction aux rois comme aux prêtres, afin de répandre sur eux la grâce nécessaire au sacrifice. Et le vicaire du Christ s'appelait le serviteur des serviteurs.

6. Et la science, selon le Christ, devait être la parole divine, pain et source de vie. Le Christ a dit : L'homme ne vit pas de pain seulement, mais encore de parole.

7. Et tant qu'il en fut ainsi, on respecta le pouvoir et la science. Mais ensuite des hommes vils se glissèrent au pouvoir comme dans un lit chaud, pour y dormir. Et ils évaluaient une fonction publique comme une taverne de grand chemin, d'après ce qu'elle rapporte.

8. Et les hommes savants distribuèrent, au lieu de pain, du poison, et leur voix fut comme le bruit de moulins vides dans lesquels il n'y a plus le blé de la foi, et qui font leur bruit sans nourrir personne.

9. Et vous êtes devenus la pierre de touche des princes et des docteurs de ce monde; car, dans votre pèlerinage, est-ce que les mendiants ne vous ont pas plus secourus que les princes? et dans vos combats, dans vos prisons et dans vos misères, est-ce qu'une prière ne vous a pas plus nourris que la science de Voltaire et de Hégel, qui sont comme du poison, et que la science de Guizot et de Cousin, qui sont comme des moulins vides?

10. Et c'est pour cela que le pouvoir et la science sont tombés en mépris, car en Europe, un homme vil on l'appelle ministériel, c'est-à-dire un homme du gouvernement, et un sot on l'appelle doctrinaire, c'est-à-dire un sophiste.

11. Il en était de même au temps de la venue du Christ, où un publicain de Rome, c'est-à-dire un fonctionnaire, signifiait la même chose que voleur, et un proconsul, c'est-à-dire un gouverneur, signifiait la même chose que concussionnaire ; un pharisien, juif versé dans

les Écritures, signifiait la même chose que hypocrite, et un sophiste ou docteur grec signifiait fourbe. Et cette signification leur est restée jusqu'au jour d'aujourd'hui.

12. Et depuis votre venue, telle sera dans la chrétienté la signification du mot roi et du mot lord, et du mot pair, et du mot ministre, et du mot professeur.

13. Vous êtes appelés à faire rentrer en estime dans votre pays et dans toute la chrétienté le pouvoir et la science.

14. En effet, les chefs parmi vous ne sont pas ceux qui s'endorment le plus paisiblement dans leur dignité et s'enrichissent de leurs fonctions;

15. Mais ceux qui prennent le plus de soucis et dorment le moins, qui sont le plus persécutés et moqués, qui ont abandonné de grandes terres et richesses; et celui d'entre eux qui tombe aux mains de l'ennemi, il est martyrisé le plus cruellement.

16. Or, dans les autres pays, quand

l'ennemi vient et change le gouvernement, alors le peuple est dépouillé et périt ; mais les fonctionnaires fonctionnent toujours et les docteurs disputent toujours : ils servent tous les gouvernements également, et de tous également sont payés.

17. Et pour vous, vous savez que ceux qui furent les meilleurs d'entre vos sénateurs, vos nonces et vos généraux, ceux-là l'empereur les déclare les plus coupables, et ceux qu'il déclare les plus coupables sont les plus respectables, et ceux qu'il martyrisera seront des saints.

18. Et les sages au milieu de vous ne sont pas ceux qui se sont enrichis en vendant leur science, et se sont amassé biens et maisons, et qui ont gagné l'or et la faveur des rois ;

19. Mais bien ceux qui vous prêchèrent la parole de liberté et souffrirent les emprisonnements et les coups ; et ceux qui ont le plus souffert sont respectables, et ceux qui, de leur mort,

scelleront leur enseignement, seront des saints.

20. En vérité, je vous le dis, toute l'Europe doit apprendre de vous qui nommer sage. Car maintenant en Europe le pouvoir est une honte, et la science d'Europe est une sottise.

21. Et si l'un de vous dit : Nous sommes des pèlerins sans armes, comment pouvons-nous changer l'ordre dans les États grands et puissants ?

22. Que celui qui parle ainsi considère que l'empire romain était grand comme le monde, et que l'empereur de Rome était puissant comme tous les rois ensemble.

23. Et voilà que le Christ a envoyé contre lui seulement douze hommes simples ; mais comme ces hommes avaient l'esprit saint, l'esprit de sacrifice, ils ont vaincu l'empereur.

24. Et si l'un de vous dit : Nous sommes des soldats, des hommes ignorants, comment pourrons-nous réduire au silence les docteurs des pays qui

sont les pays les plus éclairés et les plus civilisés ?

25. Que celui qui parle ainsi considère que les docteurs d'Athènes étaient réputés les plus éclairés et les plus civilisés ; or ils ont été abattus par la parole des apôtres, car lorsque les apôtres commencèrent à enseigner au nom de Dieu et de la Liberté, alors le peuple abandonna les docteurs et suivit les apôtres.

V

1. Plus d'une fois on vous a dit que vous êtes au milieu des nations civilisées, et que vous devez apprendre d'elles la civilisation ; mais sachez que ceux qui vous parlent de civilisation ne comprennent point eux-mêmes ce qu'ils disent.

2. Le mot *civilisation* signifiait civisme, du mot latin *civis*, citoyen. On appelait citoyen l'homme qui se sacrifiait pour sa patrie, comme Scévola,

Curtius, et Décius; et un tel sacrifice on l'appelait civisme.

3. C'était une vertu païenne, moins parfaite que la vertu chrétienne, qui commande de se sacrifier non-seulement pour sa patrie, mais pour tous les hommes; pourtant c'était une vertu.

4. Mais ensuite dans l'idolâtrique confusion des langues, on appela civilisation des parures recherchées et à la mode, des mets délicats, des auberges confortables, de beaux théâtres et des routes larges.

5. Or, non-seulement le chrétien, mais le païen romain, s'il sortait du tombeau et qu'il aperçût les hommes qui maintenant s'appellent civilisés, il s'indignerait et leur demanderait de quel droit ils prennent un titre qui provient du mot *civis*, citoyen.

6. N'admirez donc point tant les nations qui s'engraissent dans le bien-être, et qui sont économes et bien administrées.

7. Car si une nation opulente, qui

boit et mange bien, doit être la plus estimée, alors estimez le plus au milieu de vous les hommes qui sont les plus gras et les mieux portants. Voyez : les animaux aussi ont ces qualités; mais, pour l'homme, cela ne suffit point.

8. Et si les nations économes sont les plus parfaites, alors les fourmis les surpassent toutes en économie; mais, pour l'homme, cela ne suffit point.

9. Si les nations bien administrées sont parfaites, alors qui est mieux administré que les abeilles; mais, pour l'homme, cela ne suffit point.

10. Car la civilisation vraiment digne de l'homme doit être chrétienne.

11. Un citoyen avait plusieurs fils et les élevait chez lui dans la piété et la vertu; à peine au sortir de l'enfance, il envoya les aînés à une grande école.

12. Leur vertu et leur travail leur gagnaient l'estime de tous. Ils prospéraient et croissaient visiblement en science.

13. En voyant que tout leur réussis-

sait, ils en conçurent de l'orgueil et dirent : les hommes nous estiment et avec raison, car nous sommes plus savants que beaucoup d'entre eux ; il convient donc que mieux que les autres nous soyons logés et vêtus, et que nous jouissions du monde.

14. Mais comme le père n'envoyait pas d'argent suffisamment à leur gré, car il en envoyait dans la mesure des besoins et non du superflu, ils cessèrent de s'adresser au père, rompirent avec lui, et cherchèrent à se procurer de l'argent, d'abord par de bons moyens, puis en empruntant sur leur héritage, et ils trouvèrent un usurier qui leur prêta libéralement, prévoyant leur ruine. Ensuite, se sentant inquiets et tristes, ils songèrent à se consoler par l'ivresse et la débauche ; ils se disaient : le père nous a avertis des mauvais effets de l'ivresse et de la débauche, mais nous sommes maintenant assez grands pour nous conduire, essayons de nous consoler en usant de la boisson et

du plaisir avec mesure, comme il convient à des gens raisonnables.

15. Mais bientôt ils perdirent toute mesure et devinrent de grands débauchés, et, pour se procurer de l'argent, fripons. D'autre part, l'usurier, qui avait obtenu contre eux un arrêt de justice, et qui s'était déjà saisi de leur héritage, ne leur donnait plus rien.

16. Ils tombèrent donc dans la misère ; le père, l'ayant su, les déshérita, et ils furent livrés en gage à l'usurier. En travaillant, ils se souvinrent des conseils du père, et ils dirent dans leur cœur : Hélas ! que ne l'avons-nous écouté ! Mais comme ils étaient enflés d'orgueil, ils ne voulaient pas écrire pour demander pardon au père, qui pleurait sur eux. Et, bien qu'ils n'eussent pas de honte devant le monde entier, ils avaient honte devant les vauriens qui, dans la prison, travaillaient avec eux, et ils craignaient que les vauriens ne dissent d'eux : Ils sont faibles de cœur, ils pleurent et ils demandent

pardon au père. Et ils moururent ainsi.

17. En voyant cela, les voisins dirent : Ces jeunes gens furent vertueux tant qu'ils restèrent à la maison ; quand ils ont fait leurs études à l'école, ils sont devenus mauvais ; la science doit être une mauvaise chose ; élevons donc nos enfants dans l'ignorance.

18. Mais le père fut sage et il ne se rebuta point pour cela ; il envoya de même ses plus jeunes fils à une grande école, mais il leur recommanda de profiter de l'exemple de leurs aînés.

19. Aussi les plus jeunes n'oublièrent jamais les enseignements du père, et ils progressèrent autant que les aînés dans les sciences ; mais ils furent toujours vertueux et estimés, et ils convainquirent les voisins que la science est une bonne chose, mais qu'il faut toujours écouter le père.

20. Or, le père, c'est l'Église chrétienne, et les fils aînés ce sont les Français, les Anglais et les Allemands ; l'ar-

gent, c'est le bien-être et la gloire de ce monde; l'usurier, c'est le diable, et les plus jeunes frères sont les Polonais, les Irlandais, les Belges et les autres nations croyantes?

VI

1. En quels hommes votre patrie mettait-elle le plus son espérance et la met-elle encore jusqu'à présent?

2. Ce n'est point en ces hommes qui savaient le plus joliment s'habiller et danser, ou qui avaient la meilleure cuisine, car la plupart de ces hommes n'avaient pas en eux l'amour de la patrie;

3. Ni en ces hommes qui jadis ont fait la guerre et se sont le plus étudiés à exécuter les évolutions et les manœuvres, à disserter sur la guerre et à écrire des livres de guerre, car la plupart de ces hommes n'avaient pas foi dans la cause de la patrie;

4. Mais en ces hommes que vous appeliez bons Polonais, pleins de cœur, comme aussi dans les simples soldats et dans la jeunesse.

5. Or, le monde est comme la patrie, et les nations comme les hommes. Le monde a mis son espérance dans les nations croyantes, pleines d'amour et d'espérance.

6. En vérité, je vous le dis : ce n'est pas vous qui avez à apprendre la civilisation chez les étrangers, mais c'est vous qui avez à leur apprendre la vraie civilisation chrétienne.

7. Il est bien de connaître des métiers, des arts et des sciences. Ce n'est point seulement chez les Européens, mais chez les Turcs et chez les sauvages qu'on peut apprendre beaucoup de choses utiles. Apprenez-les donc, afin que vous viviez de votre propre travail, comme les apôtres vivaient du métier de charpentier, de tisserand, de tonnelier ; mais ils n'oubliaient point qu'ils étaient apôtres et qu'ils devaient enseigner des

choses plus élevées que ces métiers, ces arts et ces sciences.

8. Ne luttez pas de raisonnements et de parlage avec les étrangers, car vous savez qu'ils sont bavards et criards comme des enfants à l'école, et le maître le plus savant n'a pas le dernier mot avec un enfant insolent et loquace.

9. Instruisez-les donc par votre exemple, et à leurs bavardages répondez par des paraboles de l'Evangile du Christ et par des paraboles du Livre des Pèlerins.

VII

1. Le Christ a dit : Celui qui me suit, qu'il quitte son père et sa mère, et qu'il expose son âme.

2. Le Pèlerin Polonais dit : Celui qui suit la Liberté, qu'il quitte sa patrie et qu'il expose sa vie.

3. Car celui qui reste dans sa patrie et endure la servitude, afin de conserver la

vie, alors il perd la patrie et la vie ; mais celui qui quitte sa patrie pour défendre la Liberté au péril de sa vie, alors il sauvera sa patrie et il vivra éternellement.

4. Dans les temps anciens, quand on eut bâti la première ville sur la terre, il advint qu'il éclata en cette ville un incendie.

5. Quelques hommes se levèrent et regardèrent par la fenêtre ; mais voyant le feu très-éloigné, ils retournèrent se coucher et s'endormirent.

6. Et d'autres voyant le feu plus proche, se tinrent sur le seuil de leurs portes et ils disaient : Nous nous mettrons à l'éteindre, quand le feu viendra jusqu'à nous.

7. Mais le feu s'accrut fortement et brûla les maisons de ceux qui étaient restés à leurs portes ; et ceux qui s'étaient endormis, il les brûla avec leurs maisons.

8. Il y eut bien quelques hommes de cœur qui, voyant le feu, s'élancèrent de leurs maisons et secoururent leurs pro-

ches voisins ; mais comme ces hommes de cœur furent peu nombreux, ils ne purent réussir.

9. Et quand la ville eut brûlé, alors ces hommes de cœur et les voisins la rebâtirent, le peuple de toute la contrée les aida, et la ville se releva plus grande et plus belle qu'auparavant.

10. Mais ceux qui ne furent pas au feu, et restèrent seulement aux portes de leurs maisons, ils furent chassés de la ville. Et ils moururent de faim.

11. Or dans la ville on établit cette loi : Que, dans le cas d'incendie, tout le monde avec de l'eau, avec des échelles, avec des crochets, doit courir au feu, ou que l'on doit désigner des hommes chargés de veiller la nuit et d'éteindre le feu.

12. Et une telle loi et ordonnance fut jusqu'en ce jour observée dans les villes, et les habitants ont dormi tranquilles.

13. Cette ville, c'est l'Europe ; le feu, c'est son ennemi, le despotisme ; et les

hommes endormis sont les Allemands; et les gens qui se tiennent sur le pas de leurs portes, ce sont les Français et les Anglais; et les gens de cœur ce sont les Polonais.

VIII

1. Dans les temps anciens, il y avait en Angleterre des cultivateurs qui possédaient beaucoup de gros bétail et des troupeaux de brebis.

2. Mais les loups faisaient souvent incursion sur leurs champs et causaient du dommage.

3. Ils prirent donc des armes à feu et des chiens, repoussèrent et tuèrent les loups; mais la bête, chassée d'un côté, revenait de l'autre, et pour un loup tué il en naissait dix. Or les cultivateurs, chassant continuellement, s'appauvrirent, à force d'entretenir des meutes et d'acheter des armes. Tous les troupeaux se réduisaient à rien.

4. Alors d'autres cultivateurs plus sages dirent : Allons plus loin, jusqu'au bois, traquer la bête, et détruisons-la dans sa tanière. Mais les loups de nouveau vinrent d'autres bois, et ces cultivateurs s'appauvrirent et perdirent leurs troupeaux.

5. Étant ruinés, ils allèrent à leurs voisins et dirent : Rassemblons tout le peuple, chassons toute l'année, jusqu'à ce que nous ayons exterminé les loups dans l'île entière ; car l'Angleterre est une île.

6. Ils partirent donc et chassèrent tant et tant qu'ils détruisirent les loups jusqu'au dernier ; puis ils déposèrent les armes, délièrent la meute, et leurs béliers paissent sans pasteurs depuis ce temps jusqu'au jour d'aujourd'hui.

IX

1. D'autre part, au pays d'Italie, il y avait un district très-fertile en olives et en riz, mais malsain ; car l'été il surve-

nait un air nommé *mal'aria*, qui apportait une fièvre mortelle.

2. Des hommes de ce district, les uns faisaient des fumigations dans leurs maisons et dépensaient beaucoup d'argent en parfums, les autres bâtissaient des cloisons du côté du couchant, d'où venait la peste ; le reste s'en allait pendant la saison malsaine ; jusqu'à ce qu'enfin tous mourussent, que le district fût désert, et que dans les bosquets d'oliviers et les champs de riz se promenassent les sangliers.

3. Et la *mal'aria* atteignit un autre district, et les hommes se mirent derechef à faire des fumigations et à fuir, jusqu'à ce qu'il se trouvât un homme sage qui leur dit :

4. Le mauvais air s'engendre loin de vous, dans un marais, à cinquante milles d'ici. Allez donc, desséchez le marais en écoulant l'eau, et si vous-mêmes mourez du mauvais air, vos enfants resteront dans votre héritage, et le district vous bénira.

5. Mais ces hommes furent trop paresseux pour aller si loin et ils craignaient la mort; aussi moururent-ils bientôt dans leurs lits. Le mauvais air s'avance, et déjà il a envahi dix districts.

6. Car celui qui ne sort pas de sa maison pour aller combattre le mal, et l'exterminer de la face de la terre, alors le mal viendra lui-même à sa rencontre et se tiendra devant sa face.

X

1. Souvenez-vous que vous êtes au milieu des étrangers comme un troupeau parmi les loups, ou comme un camp en pays ennemi, et entre vous sera la concorde.

2. Ceux qui ne sont pas dans la concorde sont comme des béliers qui s'écartent du troupeau, car ils ne sentent pas le loup; ou comme des soldats qui s'écartent du camp, car ils ne voient

pas l'ennemi ; mais s'ils sentaient et voyaient, ils resteraient unis.

3. Et votre ennemi, ce n'est point seulement la trinité satanique, mais tous ceux qui agissent et qui parlent au nom de cette trinité ; et parmi les étrangers, le nombre est grand des adorateurs de *la Force* et de *l'Equilibre*, de *l'Arrondissement* et de *l'Intérêt*.

4. Vous n'êtes point tous également bons, mais le pire d'entre vous est meilleur qu'un étranger bon, car il a l'esprit de sacrifice.

5. Et si quelques-uns de vous diffèrent des autres, c'est parce qu'ils portent des vêtements étrangers ; les uns se sont affublés de bonnets rouges à la française, et les autres d'hermine à l'anglaise, et les autres de toges et de bérets allemands. Or, des enfants ainsi déguisés, souvent leur propre mère ne les reconnaîtrait pas.

6. Mais aussitôt qu'ils se revêtiront de la *czamara* polonaise, ils se reconnaîtront tous, et ils s'assoiront sur

les genoux de leur mère, et elle les embrassera tous également.

7. Ne recherchez point sans cesse dans le passé les fautes et les péchés. Vous savez que le prêtre au confessionnal défend aux hommes de penser aux péchés passés, et à plus forte raison d'en parler à autrui, car de telles pensées et de tels discours induisent de nouveau en péché.

8. Ne vous écriez point : Voici que sur cet homme est telle tache, je dois la montrer ; voici cet homme qui a commis telle ou telle faute. Soyez sûrs qu'il se trouvera des gens dont le devoir sera de fouiller dans ces souillures, et des juges à qui il appartiendra de les juger, et un bourreau pour les punir.

9. Quand vous allez par la ville, vous ne nettoyez point le pavé, si vous y voyez des ordures ; et quand vous rencontrez un voleur qu'on a arrêté, vous ne vous hâtez point de le traîner à la potence. Il y a d'autres hommes de qui c'est l'affaire.

10. De ces hommes, jamais il n'en

manquera ; car naguère, lorsque le bourreau mourut dans une ville française, alors il s'offrit sur-le-champ trois cent soixante-six candidats.

11. En parlant du passé, si vous dites : Dans cette bataille on a fait telle faute, et dans cette autre bataille telle faute, et dans cette marche telle faute : c'est bien ; mais ne pensez pas que pour cela vous soyez fort habiles, car il est facile de voir les défauts et difficile les qualités.

12. Si dans un tableau il y a une tache noire ou un trou, alors le premier sot venu s'en apercevra; mais les qualités du tableau, un connaisseur seul les voit.

13. Les hommes bons jugent en commençant par le bon côté.

14. En se préparant à l'avenir, il faut reculer par la pensée vers le passé; mais autant seulement que l'homme qui se prépare à sauter un fossé recule pour mieux prendre son élan.

XI

1. Vous êtes au milieu des étrangers comme des naufragés sur une rive étrangère.

2. En ce temps-là, un vaisseau échoua : pourtant une partie des hommes se sauva sur un rivage étranger.

3. Or il y avait, parmi ceux qui s'étaient sauvés, des soldats et des matelots, des marins, des artisans et des savants qui écrivent des livres.

4. Tous se lamentaient et voulaient retourner dans la patrie : ils entrèrent en délibération.

5. Le peuple de ce rivage ne leur donnait ni vaisseau, ni bateau, et, étant avide, il ne leur donnait pas de bois sans argent.

6. Ils s'en allèrent donc à la forêt et commencèrent à examiner les arbres, et à discuter combien il fallait de ces arbres, et comment construire le vaisseau:

sera-ce semblable à l'ancien ou d'une nouvelle forme ; sera-ce une frégate, un brick ou un cutter ?

7. Pendant ce temps, les hommes du rivage accoururent au bruit de leurs disputes et chassèrent les naufragés de la forêt.

8. Alors ils se mirent à se lamenter et entrèrent en délibération.

9. Les uns disaient que la cause du naufrage, c'était le pilote, et ils voulaient le tuer, mais il était noyé ; d'autres accusaient les matelots, mais ils avaient seulement quelques gens de mer, et les ayant tués, ils n'auraient pu naviguer ; donc ils ne firent que les injurier et les bafouer.

10. Quelques-uns démontraient que le naufrage était venu du vent du nord, d'autres l'attribuaient au vent du couchant, d'autres accusaient un rocher sous-marin ; et il y eut entre eux une grande dispute, elle dura une année entière, et rien ne s'était fait.

11. Alors ils dirent : Séparons-nous

et cherchons des moyens d'existence. Les charpentiers allèrent donc bâtir des maisons et les maçons maçonner, et les savants écrire des livres pour les étrangers, chaque artisan selon son métier.

12. Et il advint que tous soupiraient après la patrie : les uns ne savaient point bâtir à la façon des constructeurs étrangers, et les autres ne savaient pas écrire dans la langue de ces hommes.

13. Ils se lamentèrent donc et entrèrent de nouveau en délibération.

14. Et il se trouva au milieu d'eux un homme droit qui jusque-là s'était tu, car il était pacifique ; il leur dit :

15. En travaillant et gagnant votre vie, vous oubliez que nous devons retourner dans la patrie, et nous n'y retournerons que sur un vaisseau et par mer.

16. Donc que chacun de vous bâtisse et maçonne et écrive, mais, en même temps, que chacun achète une hache et s'apprenne à nager.

17. Quant aux gens de mer qui sont

parmi nous, qu'ils s'informent de la mer, des rivages et des vents.

18. Et lorsque déjà nous serons prêts, nous irons au bois, et nous construirons vite un vaisseau, avant que les hommes de ce rivage n'aient le temps de se retourner. Et s'ils veulent y mettre empêchement, alors, ayant des haches, nous nous défendrons.

19. Sur ce, ils dirent : Élisons un pilote.

20. Les uns le voulaient vieux, les autres jeune ; les maçons désiraient celui-ci, les savants celui-là. Et cette dispute dura une demi-année, et rien ne se décidait.

21. Après ce temps, l'homme droit leur dit : Choisissez d'abord un charpentier qui vous construise vite un vaisseau, et pour le moment, construisez-le dans la forme ancienne, car nous n'avons pas le temps d'en essayer une nouvelle.

22. Et quand nous serons à bord et que nous naviguerons, nous rassemble-

rons ceux qui d'entre nous sont hommes de mer, et nous leur ordonnerons de choisir parmi eux un pilote.

23. Les hommes de mer, pas plus que nous, ne veulent se noyer, donc ils choisiront bien.

24. Et si même alors il y avait entre nous une querelle, elle finira, car les plus forts lieront les plus faibles, ou ils les jetteront à la mer ; mais tant que nous sommes sur ce rivage une querelle ne peut jamais finir, car il ne nous est pas permis de tuer ni de garrotter personne.

25. Ils firent comme il leur disait et ils s'embarquèrent heureusement.

XII

1. Dans vos assemblées et délibérations, n'imitez pas les idolâtres.

2. Quelques-uns d'entre vous ont commencé des assemblées, des délibérations et des conspirations, choses pour

lesquelles il faut de la sagesse et de la concorde ; ils les ont commencées dans des dîners et des soupers, par le boire et le manger.

3. Or, qui a jamais vu qu'un ventre plein donnât la sagesse, et une tête enivrée la concorde, que par la viande et le vin on ressuscitât la patrie ?

4. C'est pourquoi, de telles délibérations et conjurations ne réussissent point, car tel commencement telle fin.

5. Les médecins savent, en effet, qu'un enfant conçu d'un père qui venait de se bourrer et soûler est idiot et ne vit pas longtemps.

6. Commencez donc vos assemblées et délibérations selon la coutume des ancêtres, en allant à la messe et communiant, et ce que vous règlerez sera sage.

7. On n'a jamais vu que des hommes fussent en discorde le jour où ils s'étaient pieusement approchés de la communion, et que ce jour-là ils fussent peureux.

8. En entrant en conseil ou délibération, humiliez-vous à vos yeux, car sans humilité pas de concorde.

9. On ne dit point aux hommes : *Elevez-vous à la concorde*, mais : *Inclinez-vous à la concorde.*

10. Et celui qui veut lier les cimes des arbres doit les courber. Courbez donc vos raisons et elles se lieront.

11. Dans vos solennités, n'imitez point les idolâtres. Car les idolâtres, au milieu desquels vous vivez, célèbrent leurs fêtes nationales de joie ou de douleur toujours de la même manière, c'est-à-dire par le boire et le manger : la table est leur autel et le ventre leur Dieu.

12. Mais vous, célébrez vos fêtes nationales, la fête de l'Insurrection et la fête de Grochow, et la fête de Wawer, célébrez-les selon la coutume de vos ancêtres, en allant le matin à l'église et jeûnant tout le jour.

13. Et l'argent épargné ce jour-là sur votre bouche, donnez-le aux Anciens pour nourrir votre mère, la Patrie. Or,

une telle célébration, nul gouvernement ne l'empêchera, ni il ne faut, pour une telle célébration, louer de grandes maisons et s'assembler tumultueusement sur les places.

14. N'imitez pas les idolâtres dans vos habillements. Car les idolâtres, au milieu desquels vous vivez, veulent rendre le magistrat respectable, non par le sacrifice, mais par le costume ; et ils s'affublent de pourpre et d'hermine, de rubans et de décorations, et sont comme des prostituées, qui se mettent du blanc et du rouge et se parent, et plus elles sont laides, plus joliment elles s'habillent.

15. Vous tous, vieux et jeunes, portez la *czamara* d'insurgé : car tous vous êtes les soldats de la patrie insurgée. Or, on appelle *czamara*, en polonais, l'habit que l'on mettait au mourant.

16. Et beaucoup d'entre vous mourront dans l'habit d'insurgé. Et tous doivent être prêts à mourir.

17. Qui ne reconnaîtra pas, sous la *czamara* d'insurgé, l'homme qui a vaincu à Wawer, et l'homme qui a vaincu à Stoczek, et l'homme qui a fait la retraite de Lithuanie, et l'homme qui a commandé le régiment de Wolhynie, et l'homme qui a dit, dans les jours de l'insurrection : Jeunes gens, faites ce que vous avez résolu, allez et combattez; et les jeunes gens qui les premiers chassèrent le tyran, et l'homme qui a crié le premier : A bas Nicolas! Leurs noms sont connus dans le monde.

18. Mais qui sait comment s'appellent le roi de Naples et le roi de Sardaigne, bien qu'ils portent la pourpre? Qui sait les noms des fils de rois dans les autres pays, et les noms des maréchaux et généraux qui portent des bâtons de commandement et des cordons? Personne n'en sait rien.

19. Et le nom des autres, on le sait seulement parce qu'ils sont connus pour leur grande malice et sottise; comme dans une petite ville on sait le nom du

fameux brigand, et du fameux voleur, et du fameux escamoteur, et du fou qui se traîne par les rues et fait rire le peuple.

20. Et telle est la gloire du tzar Nicolas, et du tzarin don Miguel, et du tzarin de Modène, et de beaucoup de rois et de ministres que vous connaissez.

21. Portez donc la *czamara* d'insurgé.

22. Celui qui a besoin de mettre un autre habillement plus cher et qui en a le moyen, qu'il procède ainsi : si l'habit coûte dix écus, qu'après avoir acheté l'habit il dépose dix autres écus pour vêtir la Patrie. Et faites de même pour les vivres et pour le logement, qui doivent être ceux du soldat ; s'ils dépassent ceux du soldat, déposez une contribution volontaire.

23. Et pourtant ne regardez point comment les autres mangent, s'habillent et se logent, seulement regardez-vous vous-mêmes ; car ce conseil est écrit non pour aider à juger les autres mais vous-mêmes.

24. Soyez indulgents pour les autres et sévères pour vous. Et selon que vous jugerez autrui, vous-mêmes serez jugés.

25. Considérez encore ce mystère :

26. Que celui qui condamne trop sévèrement son prochain pour une faute quelconque, soit pour poltronnerie, soit pour négligence, soit pour versatilité, alors lui-même certainement tombera dans cette faute, et il sera jugé par les autres.

27. C'est un mystère que certain Polonais pieux a pénétré et qui vous est révélé.

28. Contre le poltron s'élèvent le plus fortement les poltrons, contre le voleur les voleurs, et du fou se moquent le plus hautement les autres fous.

29. Or, un homme raisonnable et courageux est indulgent dans ses discours; pourtant, s'il est chef et juge, et que le peuple lui mette le glaive en main, alors il est sévère, et il juge et punit selon sa conscience, car c'est le peuple entier qui rend son arrêt par

ses lèvres, et c'est la main du peuple qui tue par son glaive.

30. Mais l'homme vain est sévère dans ses discours tant qu'il est un simple citoyen, et dès qu'il devient Ancien du peuple et juge, alors se trahit sa nullité, car il est craintif et indulgent, et il ne juge point selon le cœur du peuple, mais selon ses amitiés personnelles et ses haines.

31. Si de quelqu'un tu dis à tort : c'est un traître, ou que tu dises à tort : c'est un espion ; alors sois sûr que d'autres disent de toi la même chose dans le même instant.

32. Ne mettez point de différence entre vous en disant : moi je suis de l'ancienne levée et toi tu es de la nouvelle levée ; moi j'ai été à Grochow et à Ostrolenka, et toi à Ostrolenka seulement ; moi j'ai été soldat et toi insurgé; moi je suis Lithuanien et toi Mazovien.

33. Ceux qui parlent ainsi, qu'ils relisent dans l'Évangile la parabole des ouvriers qui vinrent à la vigne, les uns

appelés le matin, les autres à midi et les autres le soir, et qui tous reçurent le même salaire. Ceux qui étaient venus de bonne heure envièrent les derniers venus, et le maître dit : Envieux, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que vous-mêmes ayez reçu votre salaire ?

34. Vous trouverez beaucoup d'enfants de soldats chez les étrangers, mais des enfants d'insurgés il n'y en a que chez vous.

35. Le Lithuanien et le Mazovien sont frères : est-ce que des frères se querellent parce que l'un a le prénom de Ladislas et l'autre de Witold ! Ils ont un même nom, le nom de Polonais.

XIII

1. Ne vous disputez point sur vos services, sur les préséances, ni sur les décorations.

2. De vaillants soldats donnaient l'assaut à une certaine ville ; on dressa

contre le mur une échelle, et l'armée s'écria : Celui qui le premier mettra le pied sur le mur aura la grande décoration militaire.

3. Le premier peloton accourut, et, comme chacun voulait monter le premier sur les échelons, ils commencèrent à se pousser, renversèrent l'échelle et furent tués du haut des murs.

4. On dressa une seconde échelle, et voilà que le second peloton accourut, et celui qui le premier s'élança sur les échelons, on le laissa aller, et les autres le suivirent.

5. Mais le premier soldat, à la moitié de l'échelle, perdit force et s'arrêta, barrant aux autres le chemin. Alors le soldat qui le suivait se débattit avec lui ; il l'arracha et le jeta en bas, mais il fit tomber les autres : il y eut une grande confusion, et tous furent tués ;

6. Jusqu'à ce qu'on dressa une troisième échelle, et le troisième peloton s'élança : le premier soldat reçut une blessure, et il ne voulait aller plus loin.

Mais le suivant était un homme fort et robuste; donc, sans rien dire, il le saisit et le porta devant lui, se couvrit de lui comme d'un bouclier et le posa sur le mur; les autres arrivèrent en ordre, et ils prirent la ville.

7. L'armée entra ensuite en délibération, et elle voulait donner la grande décoration à ce soldat robuste. Lui alors leur parla ainsi :

8. Frères soldats, vous avez proclamé que celui qui le premier mettrait le pied sur le mur remporterait la grande décoration : voici un soldat blessé qui y était avant moi; il doit donc remporter la décoration. Par lui Dieu a pris la ville.

9. Ne l'estimez point légèrement, disant : Que c'est à la vitesse des jambes seulement qu'il doit la première place; car dans un soldat la vitesse aussi est une qualité, comme la force et la bravoure.

10. Ne dites point qu'il n'a rien fait; car, si on ne l'eût blessé devant moi,

c'est moi qui aurais reçu cette blessure, et peut-être n'aurions-nous point pris aujourd'hui la ville. Or, celui qui protége est égal à celui qui combat, et le bouclier a autant de valeur que le glaive. Je n'ai pas besoin de décoration, car tous savent ce que j'ai fait.

11. Dieu donne la victoire par l'agilité de l'un, par la bravoure de l'autre, par la force du troisième ; mais quand un homme adroit ou fort, au lieu de porter en haut son camarade plus faible, le précipite, il produit la confusion et la défaite ; et s'il se vante de son mérite, il sème la discorde.

XIV

1. Que chacun donne son talent à la Patrie, comme l'aumône dans le tronc, en secret, et sans dire combien. Il viendra un temps où le tronc sera rempli, et Dieu inscrit ce que chacun a déposé.

2. Mais si vous vous vantez d'avoir déposé tant et tant, vous serez la risée des hommes; ils reconnaîtront que vous donniez votre talent seulement par vanité.

3. Le service envers la Patrie est comme la poudre.

4. Celui qui étend largement la poudre et l'allume, produit une petite lueur sans force, explosion ni effet.

5. Mais celui qui enfouit profondément la poudre et l'allume, celui-là bouleverse le terrain et la muraille avec une bruyante explosion; et les hommes disent : En vérité, il y avait beaucoup de poudre, bien qu'il y en eût peu, mais dans une mine profonde.

6. C'est ainsi que le service profondément caché apparaîtra glorieusement; et s'il est tellement caché qu'on n'en voie jamais rien en ce monde, alors il brillera dans l'éternité, et son explosion sera infinie, et son éclat impérissable, et son effet durera dans les siècles.

7. Le service envers la Patrie est comme le grain ; celui qui étale ce grain en sa main et le montre à tous, criant : Voici un gros grain, alors il le séchera et n'en retirera rien.

8. Mais celui qui enfouit le grain en terre et attend patiemment quelques semaines, voit le grain produire une plante.

9. Et celui qui serre le grain avec l'épi pour l'année prochaine, pour la vie prochaine, celui-là retirera cent grains, et de ces cent, des milliers de milliers.

10. Et voilà pourquoi celui qui attend plus longtemps la récompense, plus grande il la reçoit ; et celui qui ne reçoit pas ici la sienne, là-haut il recevra la plus grande.

11. Or, que dire des hommes qui se plaignent, disant : Nous avons été vaillants, et nous n'avons ni grade, ni décoration. Combattiez-vous donc pour des grades et des décorations? Celui qui combat pour des grades et des déco-

rations, qu'il aille chez le Moscovite.

12. Et que dire des hommes qui se plaignent, disant : En voici un à droite, il est peureux et il est décoré ; en voilà un à gauche, il n'est pas capable et il a obtenu un grade. Est-ce qu'un bon soldat, courant à l'ennemi, regarde donc à droite et à gauche? Il ne regarde de côté ni d'autre, mais il va en avant. Car celui qui regarde à droite et à gauche est un poltron. Regarder et voir est l'affaire du chef.

13. Et que dire des hommes qui se plaignent, disant : Notre chef s'est trompé en donnant les décorations, en faisant monter en grade des hommes mauvais. Car chacun voit facilement le défaut dans le chef, mais ne voit point les qualités ; et d'autre part on voit ses propres qualités et non pas ses défauts. Or, souvent le bon qui est dans le chef est plus nécessaire au bien de la nation que le bon qui est en nous.

14. Ne savez-vous pas que le Christ Dieu a choisi sur douze apôtres un

traître? Donc un chef, qui est homme, si sur douze il en choisit cinq mauvais pour des fonctions et pour des décorations, est parfait.

15. Et d'entre les Apôtres, saint Jean fut le plus aimé, quoiqu'il fût le plus jeune et n'eût aucune fonction particulière; qu'il ne fût ni vicaire comme Pierre, ni destiné à la vocation des gentils comme Paul, ni trésorier comme Judas.

16. Et Jean seul a prédit l'avenir dans l'Apocalypse, et est appelé Aigle; sa fin est un mystère et beaucoup pensent qu'il n'est point mort, mais vit jusqu'à présent; et cela, on ne le dit d'aucun Apôtre.

17. Vous voyez donc que le service sans fonction est devenu plus éclatant avec les siècles.

XV

1. Vous êtes au milieu des étrangers, comme des hôtes cherchant des convives et les invitant au banquet de la liberté en leur maison.

2. Certain hôte insensé, invitant des convives, leur montra tout d'abord en sa maison l'endroit où l'on jette les ordures, et les autres endroits sales, si bien qu'il leur souleva le cœur, et que personne ne voulut s'asseoir à sa table.

3. Un hôte raisonnable, au contraire, introduit les convives à la salle du banquet par un vestibule sans souillure. Il y a dans chaque maison un endroit pour les ordures et les saletés, mais caché aux regards.

4. Il en est parmi vous qui, parlant de la Patrie aux étrangers, commencent par ce qui, dans ses lois et ses institutions, n'était ni bon ni parfait ;

d'autres, au contraire, commencent par ce qu'il y avait de beau, de digne avant tout d'être vu. Dites à présent, qui d'entre eux sont les hôtes insensés, et qui les sages, et qui réunira des convives en sa maison?

5. Ne jetez point de perles aux pourceaux ; ne causez point à tous les étrangers des grandes choses qu'a accomplies votre nation pour le bien du monde ; car les uns ne vous croiront point, et les autres ne vous comprendront pas, jusqu'à ce qu'ils soient convertis.

6. Un chrétien habitait près d'un bois dont il était garde. Il aperçut un brigand qui sortait furtivement du bois et se dirigeait vers une auberge où habitaient des juifs, pour les tuer et les piller. Le brigand dit au garde: Marchons ensemble contre les juifs, et nous partagerons leurs dépouilles.

7. Le garde avait à la main un fusil, mais chargé seulement de menu plomb pour les petits oiseaux, pourtant il se jeta sur le brigand et le blessa ; mais il

fut lui-même blessé plus grièvement; ils en vinrent auxmains et se battirent longtemps, jusqu'à ce que le brigand renversât le garde, le foulât aux pieds et pensât l'avoir tué. Mais étant blessé et perdant beaucoup de sang, il ne put accomplir son brigandage et regagna la forêt. Quant au garde, il se traîna à l'auberge pour y demander du secours.

8. Et il dit aux juifs : Je viens de rencontrer un brigand, je l'ai repoussé et blessé; mais sitôt guéri, il reviendra, et s'il ne revient ici, il ira piller d'autres juifs dans leurs auberges. Levez-vous donc, saisissez-le et liez-le; et, si vous avez peur, aidez-moi seulement; le brigand est un homme vigoureux, mais comme il est affaibli, nous en viendrons à bout.

9. Or les juifs avaient vu de l'auberge ce qui s'était passé; ils savaient que le garde les avait défendus, mais ils craignaient qu'il n'en demandât le salaire.

10. Ils feignirent donc un grand

étonnement, s'informèrent d'où il venait et ce qu'il désirait ; les vieux lui donnèrent de l'eau-de-vie et du pain, et les petits pleuraient comme de compassion.

11. Et tous dirent : Nous ne croyons point que le brigand ait voulu nous tuer; il venait souvent ici chez nous autrefois, il buvait de l'eau-de-vie , et il ne nous a fait aucun mal.

12. Le garde leur répondit : S'il est venu ici, tant pis pour vous, car il a observé votre maison et vos coffres , et il a aperçu que dans la maison habitent des juifs, c'est-à-dire une nation de cœur timide et faible.

13. Là-dessus les juifs lui dirent encore : Ne blasphème point notre nation ; n'est-ce pas d'elle, n'est-ce pas de notre nation, que fut David qui abattit Goliath, et Samson, le plus fort des hommes ?

14. Le garde leur répondit : Je suis un homme ignorant dans les Écritures ; seulement j'ai entendu dire au curé que

ce David et ce Samson sont morts, et ils ne se relèveront point ; veillez donc sur vous-mêmes.

15. Les juifs dirent : Ce n'est point notre affaire de purger de brigands les forêts, cela regarde la magistrature et la troupe ; va et dis-le-leur.

16. Le garde répondit : Pour vous défendre, je ne me suis pas enquis du magistrat ni n'ai attendu la troupe.

17. Les juifs lui dirent : C'est toi-même que tu défendais.

18. Le garde répondit : Tout au contraire, je pouvais aider le brigand à vous piller ou le suivre de loin et me taire, et il eût partagé votre bien avec moi. Je pouvais aussi ne point sortir de la maison.

19. Les juifs lui dirent : Tu nous défendais, parce que tu espérais être payé. Eh bien, nous t'avons donné de l'eau-de-vie et du pain, et nous avons soigné tes blessures ; et nous te donnerons encore un écu d'argent.

20. Le garde répondit : Je ne veux

point de votre payement, et pour le pain et l'eau-de-vie et le médicament, je vais vous envoyer de l'argent dès que je serai de retour à la maison.

21. Les juifs lui dirent enfin : Tu t'es battu avec le brigand, car, nous le savons, tu es un querelleur, tu aimes la lutte, et tn cherches les bêtes dans les forêts.

22. Le garde leur répondit : Si j'étais sorti pour me battre, je me serais mieux armé, j'aurais pris des balles et un coutelas ; je serais sorti ou avant ou après ; or vous avez vn que je ne suis sorti ni avant ni áprès, mais dans le moment même où je vis le brigand marcher sur vous.

23. Alors les juifs s'étonnèrent beaucoup et dirent : Raconte-nous donc et avoue-nous pourquoi tu as fait ce que tu as fait et quelles étaient tes pensées ; car tu es un homme singulier !

24. Le garde répondit : Cela seul je ne vous le dirai point, et si même je vous le disais vous ne le comprendriez

point, car autre est la raison judaïque et autre la raison chrétienne ; mais si vous vous convertissiez au christianisme, vous comprendriez de vous-mêmes ma conduite sans avoir besoin de m'interroger. Et ce disant, il s'éloigna d'eux.

25. Or, en s'en allant, il gémissait de sa blessure.

26. Et les juifs disaient entre eux : Il se vante d'être un homme et il gémit ! Ses blessures ne sont pas graves, il gémit seulement pour effrayer nos enfants.

27. Les juifs savaient qu'il était grièvement blessé, mais ils sentaient qu'ils avaient mal fait, et ils voulaient se persuader qu'ils n'avaient rien fait de mal. Ils parlaient haut, afin d'assourdir leur conscience..

XVI

1. Vous êtes sur la terre étrangère, dans une espèce de hors la loi, comme

des voyageurs qui, dans un pays inconnu, tombent dans une fosse.

2. Quelques voyageurs étaient tombés dans une fosse à loup. Il y avait parmi eux des seigneurs, des serviteurs et un guide.

3. Or, dès qu'ils se virent au fond de la fosse, ils la mesurèrent des yeux, et, sans se rien dire, devinèrent ce qu'il fallait faire.

4. Au fond de la fosse se plaça celui d'entre eux qui était le plus robuste et le plus gros, et le second monta sur ses épaules, et le troisième monta de même sur les épaules du second, et sur les épaules du dernier monta le guide.

5. En faisant ainsi l'échelle, ils ne considéraient pas qui était seigneur, qui serviteur ; mais ils se plaçaient eux-mêmes selon la force et la largeur des épaules.

6. Ils jugèrent aussi qu'il fallait mettre le guide en haut et le faire sortir le premier de la fosse ; car il connaissait les chemins et les lieux, et

pouvait le plus vite trouver du secours.

7. Or, quand le guide fut sorti, ils attendirent en silence, se restaurant avec la nourriture qu'ils avaient dans les sacs, distribuant à chacun selon sa faim.

8. Quelques-uns craignaient que le guide ne les laissât là, mais ils ne disaient rien, afin de ne point décourager les autres; ils pensaient seulement dans leur cœur : S'il nous trahit, nous aurons le temps de nous lamenter.

9. Au bout de quelques instants, le guide amena des hommes; il retira les voyageurs et les conduisit au village.

10. Puis ils se séparèrent sans rien dire. Les voyageurs pensaient : Le guide est un sot, mais comme il s'est égaré par sottise et non par mauvaise volonté et qu'il a eu lui-même grand'peur, laissons-le aller en paix. Une autre fois nous choisirons mieux notre guide.

11. Le guide de son côté pensait : Je me suis égaré, et peu s'en est fallu que

je ne perdisse ces honnêtes gens : une autre fois je n'entreprendrai plus de guider personne.

12. Et il y eut parmi ces hommes, depuis le temps de leur chute jusqu'au temps de leur délivrance, un profond silence.

13. L'année suivante, dans cette même fosse, il tomba d'autres voyageurs avec un autre guide, et ils résolurent de se sauver par le même moyen.

14. Mais ils se disputèrent à qui l'on placerait dessous, car les seigneurs ne voulaient pas porter de serviteurs sur leurs épaules, et les serviteurs craignaient que les seigneurs, une fois dehors, ne les abandonnassent.

15. Et tous craignaient de laisser échapper le guide, car, dans leur colère de sa faute, ils l'injuriaient et frappaient ; aussi fut-il obligé de leur jurer par grand serment qu'il reviendrait.

16. Dès qu'il fut dehors, il réfléchit en lui-même et se dit : Ces hommes sont mauvais et ils trament quelque

chose contre moi ; puisqu'ils n'ont pas eu confiance en moi, je les laisserai dans la fosse. Et il s'en retourna chez lui.

17. Or, les voyageurs souffrirent de la faim pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que par hasard des hommes vinssent à passer et les retirassent.

18. A peine rendus à la liberté, les uns voulaient continuer leur chemin, les autres chercher et châtier le guide infidèle. Ils se querellèrent donc entre eux et se séparèrent.

19. Les plus emportés s'en allaient, en jurant et en menaçant le guide ; et il advint que, en dépit de leurs prières, personne ne voulut les guider, ni pour or ni pour argent.

20. De son côté, le guide infidèle criait et jurait qu'il n'était coupable de rien, que ces hommes s'étaient égarés d'eux-mêmes, et, comme preuve qu'il connaissait bien les chemins, il entreprit d'en guider d'autres. Et il arriva qu'il causa de nouveaux malheurs.

21. Il y eut, depuis le temps de leur

chute jusqu'au temps de leur délivrance, une dispute continuelle.

XVII

1. Vous êtes dans votre pèlerinage sur la terre étrangère, comme fut le peuple de Dieu dans le désert.

2. Gardez-vous dans le pèlerinage de vous plaindre, de murmurer et de douter. Ce sont des péchés.

3. Vous savez que, quand le peuple de Dieu retournait à la terre de ses ancêtres, à la Terre-Sainte, il fut en pèlerinage dans le désert, et beaucoup parmi le peuple de Dieu s'ennuyaient et disaient : Retournons en Égypte, nous y serons dans la terre d'esclavage, mais nous aurons en abondance de la viande et des oignons.

4. Et l'Écriture Sainte dit, que Dieu offensé prolongea le pèlerinage de la nation, jusqu'à ce que tous ceux qui avaient murmuré fussent morts dans le

désert ; car aucun d'eux ne devait voir la Terre-Sainte.

5. Vous savez qu'il y en avait d'autres parmi le peuple de Dieu qui ne se fiaient point à leurs prophètes et disaient : Mais comment conquerrons-nous la terre de nos pères, quand nous avons contre nous des rois puissants et des peuples comme des peuples de géants.

6. Et l'Écriture Sainte dit que Dieu, offensé de ce manque de foi, prolongea de nouveau le pèlerinage de la nation jusqu'à ce que tous ceux qui avaient douté fussent morts dans le désert ; car aucun d'eux ne devait voir la Terre-Sainte.

7. Et non-seulement ceux qui avaient hautement murmuré et douté, mais aussi ceux qui dans leurs cœurs avaient murmuré et douté moururent également ; car Dieu lit dans les cœurs comme dans un livre ouvert, bien que pour les autres il soit fermé.

8. Abstenez-vous donc du péché de murmure et de doute, afin que les jours

de votre pèlerinage ne soient pas prolongés.

9. Et comme il y avait dans le camp du peuple élu des pestiférés, malades de la lèpre ou de la gale, de même aussi parmi vous il se rencontré des pestiférés, c'est-à-dire de mauvais Polonais; enfuyez-vous loin d'eux, car leur maladie est plus contagieuse que la lèpre! Voici les signes auxquels leur maladie se reconnaît :

10. Le pestiféré ne croit pas à la résurrection de la Pologne, bien qu'il se soit battu pour elle et qu'il soit pour elle en pèlerinage. Et sa maladie se manifeste par des paroles telles que celles-ci : Je savais que l'insurrection était une folie, mais je me suis bravement battu pour la cause de l'insurrection, comme un bon soldat; je sais qu'il est impossible de recouvrer la Pologne, mais je reste en pèlerinage comme un homme d'honneur.

11. Sitôt que vous entendrez de telles paroles, fuyez, en vous bouchant les

oreilles et rapportez-les aux Anciens ; et sur-le-champ les Anciens déposeront le pestiféré de sa magistrature, s'il est magistrat, et le dépouilleront de sa *czamara*, et lui ordonneront de méditer à la maison durant un certain nombre de jours.

12. Et après ce nombre de jours, ils observeront s'il est guéri et si la foi et la grâce sont descendues en lui : est-il guéri et a-t-il renoncé au péché, alors ils le proclameront pur, et il sera réintégré dans le corps des pèlerins.

13. Mais s'il est encore malade et redit les mêmes paroles qu'auparavant, alors les Anciens le marqueront, publiant qu'il est impur. Et tous devront s'enfuir de lui, de sa vue et de ses paroles ; car ce n'est ni un bon soldat ni un homme d'honneur, mais un sot et un furibond.

14. En effet, si dans les batailles il allait au feu, le cheval aussi que montait le Krakus et qu'il aiguillonnait de l'éperon, et le cheval aussi qui conduisait le canon sous le fouet du voiturier, allaient

au feu; or, peut-on appeler un cheval bon soldat ?

15. Et si le pestiféré dit qu'il s'est battu pour l'honneur, l'officier moscovite aussi dit qu'il se bat pour l'honneur; et l'Italien qui se venge en tuant du stylet son rival dit qu'il venge son honneur; or, que signifie ce sot honneur idolâtrique ?

16. Je vous le dis, en vérité, le soldat qui combat sans croire à la bonté de sa cause est une bête féroce; et le chef qui mène à la bataille, sans foi dans sa cause, est un brigand.

17. L'homme pestiféré se bat dans la campagne et tue deux ennemis, et, revenu sous sa tente, il corrompt le cœur des soldats et en tue dix dans leur âme.

18. C'est comme celui qui va à l'église, s'agenouille, et qui, revenu à la maison, se moque devant ses enfants de Dieu et de la Foi.

19. Et qu'il ne s'excuse point disant: Qu'autre chose est la conduite et l'action, et autre chose la pensée et le

discours ; car on peut pécher gravement contre la Patrie par la parole et par la pensée, et aucun de ces péchés n'échappera à son châtiment.

20. Telles sont les précautions contre les pestiférés dans le pèlerinage polonais.

XVIII

1. Vous êtes au milieu des étrangers, comme les apôtres au milieu des idolâtres.

2. Ne vous emportez point si fortement contre les idolâtres ; frappez-les par la parole et d'autres les frapperont par le glaive. Or, ceux qui les frapperont ce sont les Juifs ou les hommes de l'ancienne loi qui révèrent la Toute-Puissance du peuple, et l'Égalité et la Liberté. Ils haïssent les idolâtres, mais ils n'ont point d'amour pour le prochain, et ils sont envoyés pour l'extermination des idolâtres de Chanaan.

3. Et ils briseront les idoles, et ils

jugeront les idolâtres selon la loi de Moïse et de Josué, de Robespierre et de Saint-Just, exterminant depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle, depuis le gros bétail jusqu'aux petits chiens ; car leur Dieu, qui se nomme la Toute-Puissance du peuple, est juste, mais violent et dévorant comme le feu.

4. Et comme au milieu des Juifs, dans leur capitale, s'éleva le Christ avec sa loi, ainsi, dans les capitales des libéraux européens, s'élèvera votre loi, nouvelle loi de sacrifice et d'amour.

5. Car l'Angleterre et la France sont comme Israël et Juda. Si donc vous entendez les libéraux se quereller pour deux chambres, et pour une chambre héréditaire, et pour une chambre élective, et pour le mode d'élection, et pour la liste civile du roi, et pour la liberté de la presse, ne vous émerveillez point de leur sagesse : c'est la sagesse de la loi ancienne.

6. Ce sont des Pharisiens et des Saducéens qui se disputent sur le *tref* et

le *kocher*, sur le pur et l'impur, et ne comprennent point ce que c'est qu'aimer et mourir pour la vérité.

7. Quand ils vous entendent, nouveaux venus du Nord, parler de Dieu et de la Liberté, alors ils entrent en colère et crient comme les docteurs contre le Christ, quand ils disaient : Et d'où tant de science est-elle venue au fils du charpentier? Et comment un prophète a-t-il pu naître dans Nazareth? Et comment ose-t-il nous enseigner, nous les vieux docteurs?

8. Et quand ils parlent de votre guerre pour le salut des nations, ils ne nient point que vous ayez bien fait, mais ils disent que ce n'était point le moment, de même que les docteurs reprochaient au Christ qu'il eût osé guérir des hommes le jour du sabbat, et s'écriaient : Est-il permis de guérir pendant le sabbat? Est-il permis pendant la paix européenne de faire la guerre à la Russie?

9. S'ils donnent l'aumône aux veuves et aux orphelins de la Liberté, aux

veuves et aux orphelins Espagnols, Portugais, Italiens et Polonais, alors ils donnent bruyamment dans les assemblées, comme faisaient les Pharisiens.

10. Et s'ils donnent à leur Patrie, ils débattent combien d'après la loi ou la constitution ils doivent donner.

11. Mais, votre loi est autre, car vous dites : Tout ce qui est à nous est à notre Patrie, tout ce qui est à notre Patrie est aux peuples libres.

12. Les Anglais, qui aiment la liberté selon l'ancienne loi, disent : Reprenons aux Français la mer, comme Israël reprenait des villes à Juda ; et les Français de l'ancienne loi disent : Reprenons aux Allemands les bords du Rhin ; et les Allemands disent : Reprenons de notre côté l'Alsace aux Français, et autres choses semblables. C'est pourquoi je vous dis qu'ils sont stupides, et qu'ils sont infectés d'idolâtrie, de l'adoration de Baal, de Moloch et de l'Équilibre.

13. Car les ports et les mers et les

continents sont l'héritage des peuples libres. Est-ce que le Lithuanien se querelle avec le Polonais pour la frontière du Niémen, et pour Grodno, et pour Bialystok? C'est pourquoi je vous dis que le Français, l'Allemand et le Moscovite doivent être comme le Lithuanien et le Polonais.

14. Un homme sauvage arriva, avec sa femme et ses enfants, à une maison abandonnée. Voyant des fenêtres, il dit : Par cette fenêtre regardera ma femme, et moi par la seconde, et par la troisième mon fils. Ils regardèrent donc, et quand ils se retiraient de la fenêtre ils la voilaient à la manière des sauvages, afin que la lumière qui leur appartenait ne servît point à d'autres. Or, le reste de la famille n'avait point de fenêtres.

15. Et l'homme sauvage dit : Moi seul je me chaufferai à ce poêle; car il n'y avait qu'un poêle. Que les autres se fassent chacun un poêle. Et il dit ensuite : Perçons dans la maison pour chacun des portes séparées. Et ainsi ils

gâtèrent la maison, et ils se battaient souvent pour la lumière, la chaleur et la limite des chambres.

16. Or, c'est ce que font les nations d'Europe : elles se jalousent pour le commerce des livres, et pour le commérce du vin et du coton, ne sachant pas que la science et la richesse appartiennent à une seule maison, appartiennent aux peuples libres.

XIX

1. Quelques-uns d'entre vous dissertent sur l'aristocratie et la démocratie, et autres choses de l'ancienne loi ; ceux-là se trompent comme les premiers chrétiens qui dissertaient sur la circoncision et l'ablution des mains.

2. Les nations seront sauvées non par l'ancienne loi, mais par les mérites de la nation suppliciée, et elles seront baptisées au nom de Dieu et de la

Liberté. Or, celui qui est ainsi baptisé est votre frère.

3. Ne parlez point tant sur les lois. Les lois sont comme des obligations, et les gouvernements comme des emprunteurs, et la Patrie comme un bien. Plus l'emprunteur est misérable et rusé, plus fortement on le lie ; mais à un père et à un frère on se fie sans obligation.

4. Soyez donc parfaits comme les Apôtres, et les nations auront confiance en vous, et ce que vous instituerez sera loi, non pour vous seulement, mais pour tous les peuples libres.

5. Ne dissertez point tant sur la forme du futur gouvernement de Pologne. Ceux-là ne sont point les meilleurs gouvernants qui discutent, mais ceux qui sentent plus fortement et sont les plus pleins de l'esprit de sacrifice.

6. Des orphelins cherchaient un tuteur qui les élevât et régît leurs biens. Ils jetèrent les yeux sur un voisin qui était bon économe mais avide, et qui avait amassé beaucoup d'argent; or,

dans le public, il avait la réputation d'un homme industrieux, mais non serviable. Les orphelins dirent donc : Nous ne voulons point de celui-ci, car il s'enrichirait à nos dépens.

7. Ils tournèrent les yeux sur un autre voisin qui avait écrit des livres d'économie, mais qui, lui-même, n'avait jamais fait valoir; ils dirent donc : Nous ne voulons point de celui-ci, car il ferait sur nous des essais agronomiques.

8. Mais ils ouïrent d'un troisième que c'était un homme pauvre, et qu'il avait perdu un avoir considérable en soutenant la cause des veuves et des orphelins; ils dirent donc : Prenons celui-ci.

9. La forme du gouvernement à venir est semblable à la structure du discours que prononce un membre du conseil.

10. L'homme habile, en allant au conseil national, réfléchit comment entamer son discours, que mettre au commencement, que mettre au milieu et que mettre à la fin; car on le lui a ainsi appris à l'école; toutefois comme il ne sent

point fortement la cause nationale, son discours sera arrangé avec art, mais vide ; il passera et ne laissera point de souvenir.

11. Mais l'homme probe, en allant au conseil national, a le cœur plein de l'amour de la Patrie, et, sentant la vérité de ce qu'il a à dire, il parle sans penser à l'arrangement des phrases, et pourtant son discours sera bien ordonné, et les sténographes le noteront pour qu'il serve de modèle aux autres, et lui-même sera étonné d'avoir si sagement parlé.

12. C'est ainsi que les législateurs, pleins d'amour de la Patrie, établiront des magistratures dans le pays, conformément à ses besoins, et le pays sera bien administré ; les autres loueront ce règlement et l'imiteront.

13. La République que vous avez à fonder est semblable à une forêt que sème un paysan.

14. Si le paysan sème une bonne semence sur une bonne terre, il peut être certain que les arbres pousseront, et il

n'est pas besoin de penser à la forme des arbres, ni de craindre que les chênes ne poussent avec des aiguilles et les sapins avec des feuilles.

15. Semez donc l'amour de la Patrie et l'esprit de sacrifice, et soyez certains qu'il en sortira une belle et grande République.

XX

1. Une femme était tombée en léthargie, et son fils appela des médecins.

2. Les médecins dirent tous : Choisissez l'un d'entre nous pour la traiter.

3. L'un des médecins dit : Je la traiterai selon la méthode de Brown. Mais les autres répondirent : C'est une mauvaise méthode; qu'elle reste plutôt en léthargie et meure, que d'être traitée selon Brown.

4. Le second dit : Je la traiterai selon la méthode d'Hanneman. Les autres répondirent : Cette méthode est mau-

vaise ; qu'elle meure plutôt que d'être traitée selon la méthode d'Hanneman.

5. Alors le fils de la femme dit : Traitez-la de quelque façon que ce soit, pourvu que vous la guérissiez. Mais les médecins ne voulaient point s'accorder, ils ne voulaient aucunement se céder l'un à l'autre.

6. Le fils alors, de douleur et de désespoir, s'écria : O ma mère! Et la femme, à la voix de son fils, se réveilla et fut guérie. On chassa les médecins.

7. Il y en a parmi vous qui disent : Que la patrie reste plutôt dans la servitude que de se relever par l'aristocratie ; et d'autres : Qu'elle reste ainsi plutôt que de se relever par la démocratie ; et d'autres encore : Qu'elle reste ainsi plutôt que d'avoir ces frontières-ci ou ces frontières-là. Ce sont tous des médecins, non des fils, et ils n'aiment point leur mère, la Patrie.

8. Je vous le dis en vérité : Ne cherchez point quel sera le gouvernement en Pologne ; qu'il vous suffise de savoir

qu'il sera meilleur que tous ceux que vous connaissez ; ne vous informez pas de ses frontières, car elles seront plus grandes qu'elles ne furent en aucun temps.

9. Chacun de vous a dans son âme le germe des lois à venir, et la mesure des frontières à venir.

10. Plus vous améliorerez et agrandirez votre âme, plus vous améliorerez vos lois et agrandirez vos frontières.

XXI

1. Vous entendez ce que disent les Juifs et les Cigains, et les gens qui ont une âme de Juif et de Cigain : Là où on est bien, là est la Patrie. Or, le Polonais dit aux nations : Là où l'on est mal, là est la Patrie ; car partout en Europe, où il y a oppression de la Liberté et combat pour elle, là il y a combat pour la Patrie, et chacun doit aller s'y battre.

2. On disait autrefois aux nations : Ne posez point les armes tant que l'ennemi occupe un seul pouce de votre territoire ; et vous, aujourd'hui, dites aux nations : Ne posez point les armes tant que le despotisme occupe un seul pouce de terre libre.

3. Car le Français et l'Anglais et l'Allemand défendent leurs propriétés et haïssent leurs ennemis. Aussi quand le Français et l'Anglais et l'Allemand voyagent parmi les peuples, les peuples ne sortent point pour aller à leur rencontre et leur chanter leurs chants.

4. Mais vous, ils vont à votre rencontre et ils vous fêtent et vous chantent vos chants ; car ils sentent que vous combattez pour la Liberté du monde.

5. Voilà pourquoi si votre idée de la Liberté et votre dévouement pour elle n'étaient pas plus parfaits que l'idée et le dévouement des Français, des Allemands et des Anglais, alors, je vous le dis en vérité, vous ne rentreriez point dans votre Patrie.

6. Le Christ disait au peuple élu de Dieu : Si toi, peuple d'Abraham, tu ne me suis point, alors Dieu rejettera ta race, et des pierres mêmes il tirera des fils pour Abraham ; ce qui signifiait que des Grecs et des Romains il ferait des chrétiens.

7. Or, le Polonais dit aux Français et aux Anglais : Si vous, fils de la Liberté, vous ne me suivez point, alors Dieu rejettera votre race, et des défenseurs de la Liberté il en tirera des pierres elles-mêmes, c'est-à-dire des Moscovites et des Asiatiques.

8. Car celui qui rejette l'appel de la Liberté sera rejeté de devant sa face.

9. Il y avait une reine qui appela un simple soldat à la tête de ses armées et lui dit : Abats tous mes ennemis et je te donnerai la moitié de mon royaume et je serai ta femme.

10. Le soldat entra en campagne, suivi des armées qu'il commandait au nom de la reine, il battit les ennemis et devint puissant et glorieux.

11. Il dit donc à la reine : Il est temps déjà, madame, que je me marie avec vous et que je règne tranquillement. Mais la reine dit : Il n'est pas temps encore, car tu n'as pas encore abattu tous mes ennemis.

12. Alors le chef courroucé dit : Voilà que je vieillis et grossis, et j'ai perpétuellement à guerroyer pour une femme ; je m'établirai plutôt sur mes terres et me reposerai. Il s'établit donc sur ses terres et abandonna la frontière sans défense. Or l'ennemi se renforça et envahit ses terres, et se mit à les ravager.

13. Alors ce chef se leva, alla au peuple et se mit à crier : Aux armes ! Suivez-moi pour défendre mes terres, comme autrefois vous me suiviez quand nous remportions de grandes victoires !

14. Mais les hommes dirent : Et qui es-tu, insensé, pour que nous te suivions et défendions tes terres ? Autrefois nous te suivions parce que tu nous appelais au nom de la reine, mais à

présent tu n'es plus son général, tu n'es qu'un simple individu comme un autre. Et ils le repoussèrent.

15. Car déjà la reine avait choisi un autre soldat; celui-ci devint chef, on lui obéit et il vainquit.

16. Or cette reine est la Liberté, et son général, c'était le Français.

XXII

1. Lorsque dans votre pèlerinage vous arriverez dans une ville, bénissez-la, disant : Que notre Liberté soit avec vous. S'ils vous reçoivent et vous écoutent, alors ils seront libres; mais s'ils vous méprisent, ne vous écoutent point et vous chassent, alors votre bénédiction vous reviendra à vous-mêmes.

2. En sortant d'une ville et d'un pays impie, esclave et ministériel, secouez la poussière de votre chaussure; et je vous le dis en vérité, le sort a été

plus doux pour Toulon, pour Nantes et pour Lyon aux jours de la Convention, qu'il ne le sera pour cette ville aux jours de la Confédération européenne.

3. Car lorsque la Liberté siégera dans la capitale du monde, elle jugera les nations.

4. Et elle dira à la première : Voilà que j'étais attaquée par des brigands, et j'ai crié vers toi, nation, afin d'avoir un morceau de fer pour défense et une poignée de poudre, et toi tu m'as donné un article de gazette. Mais cette nation répondra : Quand m'avez-vous appelée? Et la Liberté répondra : J'ai appelé par la bouche de ces pèlerins, et tu ne m'as pas écoutée ; va donc en servitude, là où il y aura le sifflement du knout et le cliquetis des ukazes.

5. Et la Liberté dira à la seconde nation : J'étais dans la peine et la misère, et je t'ai demandé, ô nation, la protection de tes lois et des secours, et toi tu m'as jeté des ordonnances. Et la nation répondra : Madame, quand êtes-vous

venue à moi ? Et la Liberté répondra : Je suis venue à toi sous l'habit de ces pèlerins, et toi tu m'as méprisée ; va donc dans la servitude, là où il y aura le sifflement du knout et le cliquetis des ukazes.

6. Je vous le dis, en vérité, votre pèlerinage sera pour les puissances une pierre d'achoppement.

7. Les puissances ont rejeté votre pierre de l'édifice européen, et voici que cette pierre deviendra la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice futur ; et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera, et celui qui se heurtera contre elle, il tombera et ne se relèvera point.

8. Et du grand édifice politique européen il ne restera pas pierre sur pierre.

9. Car le siége de la Liberté sera changé.

10. Jérusalem, qui mets à mort les hommes parlant de liberté, tu mets à mort tes prophètes ; or, le peuple qui met à mort ses prophètes se frappe lui-

même au cœur, comme un insensé qui se suicide.

11. Il viendra sur Juda et sur Israël une grande oppression.

XXIII

1. Gouvernants de la France et docteurs de la France, qui parlez de Liberté et servez le despotisme, vous serez jetés entre votre peuple et le despotisme étranger, comme une barre de fer froid entre l'enclume et le marteau.

2. Et vous serez battus, et vos scories et vos étincelles jailliront jusqu'à l'extrémité du monde, et les nations diront : Certes, il y a là un grand battement comme dans une forge infernale.

3. Et vous crierez au marteau, à votre peuple : Peuple, pardonne et arrête, car nous avons parlé de Liberté. Et le marteau dira : Tu as parlé d'une manière et tu as agi de l'autre. Et il retombera sur la barre avec une force nouvelle.

4. Et vous crierez au despotisme étranger comme à une enclume sourde : O despotisme, nous t'avons servi, adoucis-toi, ouvre-toi, pour que nous nous cachions du marteau. Et le despotisme dira : Tu as agi d'une manière et tu as parlé de l'autre. Et il vous présentera un dos dur et froid, et la barre sera frappée et refrappée qu'on ne la reconnaîtra plus.

5. Gouvernants de l'Angleterre et docteurs de l'Angleterre, vous vous gonflez de votre naissance et dites : Mon aïeul fut lord et mon bisaïeul roi, vivons donc en amitié avec nos proches les rois et seigneurs d'Europe ; or voici que des jours viendront où vous crierez au peuple : Fais-nous grâce de la vie, car il n'y eut en notre famille ni roi ni lord, pas même un esquire.

6. Et vous, marchands et boutiquiers des deux nations, affamés d'or et du papier qui procure l'or, vous avez envoyé votre monnaie pour l'oppression de la Liberté ; or, un jour viendra où

vous lécherez votre or et mâcherez votre papier, et personne ne vous enverra ni pain ni eau.

7. Vous avez ouï parler de famines telles que les mères mangeaient leurs enfants; mais votre faim sera plus terrible : je vous le dis, vous couperez les oreilles à vos voisins et vos oreilles à vous-mêmes, et vous les cuirez et mangerez. Car vous avez mérité d'être sans oreilles, comme sont les infâmes.

XXIV

1. Tels sont les Livres de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais, non inventés, mais recueillis des histoires de Pologne, des écrits, des récits et enseignements de Polonais pieux et dévoués à la patrie, martyrs, confesseurs et pèlerins; plus certaines choses inspirées par la grâce de Dieu.

2. Lisez-les, fidèles frères d'armes, et ceux qui sont parmi vous les anciens,

que vous appelez sous-officiers, ou lieutenants, qu'ils vous les éclaircissent et les expliquent.

3. Car vos chefs supérieurs sont comme des parents de beaucoup d'enfants qui ont à s'occuper des enfants et de l'administration et de la maison.

4. Mais les sous-officiers sont comme les nourriciers et les bonnes de leurs plus jeunes frères d'armes, et sont continuellement près d'eux à les garder.

5. Ils ont commencé la guerre des nations, et avec l'aide de Dieu ils la finiront heureusement. Amen.

PRIÈRE DU PÈLERIN.

Seigneur, Dieu tout-puissant! Les enfants d'une nation guerrière élèvent vers toi, des diverses parties du monde, leurs mains désarmées. Ils crient vers toi du fond des mines de Sibérie et des neiges du Kamczatka, et des plaines de l'Algérie et de la terre étrangère de France. Et dans notre patrie, dans la Pologne fidèle, on n'est pas libre de t'invoquer! Mais nos vieillards, nos femmes et nos enfants te prient dans le secret de leur pensée, au milieu des pleurs! Dieu des Jagellons, Dieu des Sobieski! Dieu des Kosciuszko! aie pitié de notre patrie et de nous-mêmes. Permets que nous te priions de nouveau, selon la coutume de nos aïeux, sur le champ de bataille, les armes à la main, devant un autel formé de tambours et de canons, sous un baldaquin

formé de nos aigles et drapeaux ; et permets que nos parents te prient dans les églises de nos villes et de nos villages, et nos enfants sur nos tombeaux.

Et pourtant que ta volonté soit faite et non la nôtre. Amen.

LITANIE DES PÈLERINS.

Kyrie eleison, Christe eleison.
Notre père, qui as tiré ton peuple de la servitude d'Égypte et l'as ramené dans la terre sainte,
Ramène-nous dans notre patrie.
Fils de Dieu, notre Sauveur, qui as été martyrisé et crucifié, puis qui es ressuscité et qui règnes dans la gloire,
Réveille notre patrie d'entre les morts.
Mère de Dieu, que nos pères appelaient reine de Pologne et de Lithuanie,
Sauve la Pologne et la Lithuanie.

Saint Stanislas, patron de la Pologne,
Priez pour nous.
Saint Casimir, patron de la Lithuanie,
Priez pour nous.
Saint Josaphat, patron des Russiens,
Priez pour nous.

Tous les saints patrons de notre République,

Priez pour nous.

De la servitude moscovite, autrichienne et prussienne,

Délivre-nous, Seigneur.

Par le martyre des trente mille guerriers de Bar, morts pour la foi et la liberté,

Délivre-nous, Seigneur.

Par le martyre des jeunes Lithuaniens tués sous le bâton, morts dans les mines et en exil,

Délivre-nous, Seigneur.

Par le martyre des habitants d'Oszmiana, massacrés dans les églises et les maisons,

Délivre-nous, Seigneur.

Par le martyre des soldats égorgés à Fischau, par les Prussiens,

Délivre-nous, Seigneur.

Par le martyre des soldats knoutés à mort par les Moscovites, à Cronstadt,

Délivre-nous, Seigneur.

Par les blessures, les larmes et les souffrances de tous les prisonniers, exilés et pèlerins polonais,

Délivre-nous, Seigneur.

Accorde-nous la guerre générale pour la liberté des peuples,

Nous t'en prions, Seigneur.

Des armes et nos aigles nationales,

Nous t'en prions, Seigneur.

Une mort heureuse sur le champ de bataille,

Nous t'en prions, Seigneur.

Un tombeau dans notre patrie pour nos ossements,

Nous t'en prions, Seigneur.

Indépendance, intégrité et liberté de notre patrie,

Nous t'en prions, Seigneur.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

COMMENTAIRE

DU

LIVRE DE LA NATION POLONAISE

Ce commentaire est destiné principalement à montrer que les affirmations de mon père sont strictement vraies et s'appuient sur les meilleures preuves historiques Il y a des éclaircissements qui, inutiles pour les Polonais, m'ont paru indispensables dans une édition française, car les étrangers sont peu familiarisés avec les faits et gestes de notre nation ; et j'ai cru également devoir rappeler les détails de certains actes des gouvernements et des peuples de l'Occident dont les

Polonais ont le plus souffert. J'ai cité quelques passages du *Cours de littératures slaves* professé par mon père au Collége de France, qui développent et mettent dans un nouveau jour plusieurs pensées qu'il n'avait qu'indiquées dans les *Pèlerins*.

Le livre des Pèlerins polonais a été traduit, en 1833, par M. le comte Charles de Montalembert, qui se trouvait engagé dans la lutte que M. de Lamennais soutenait pour allier le catholicisme et la liberté. On sait que M. de Lamennais et M. de Montalembert furent mis en demeure, par le Pape, d'opter entre l'un et l'autre, que M. de Lamennais passa dans le camp de la liberté et que M. de Montalembert, au contraire, se résigna à approuver le Saint-Siége, même dans son abandon de la cause des peuples et dans sa condamnation de tous les grands principes modernes

Quoi qu'il en soit, M. de Montalembert, alors tout jeune, se sentait ému de la chute de la Pologne Il était arrivé au mépris des gouvernements absolus, pour la plupart desquels il devait éprouver dans la suite de sin-

guliers élans de tendresse. Il était entraîné vers ce christianisme vivant, tout d'application, que les Polonais offraient en exemple aux pharisiens du Catholicisme.

Sa traduction contribua à populariser l'œuvre de mon père. J'ai reproduit des fragments de sa préface, car on y verra l'esprit qui avait présidé à cette traduction.

M. de Montalembert, an chap. VII, v. 13 où il est dit « le feu, c'est l'ennemi de l'Europe, le despotisme » ajouta les mots : « dont le siége est en Russie. » Le despotisme, hélas ! ne siége pas qu'en Russie, mais de plus en Prusse, en Autriche et en d'autres États encore. Ce qui est plus grave, c'est qu'il crut devoir supprimer le verset 104 sur Casimir Périer, comme s'il eût prévu dès lors que ses idées se modifieraient au point de l'amener à prononcer un jour l'éloge de ce ministre de malédiction.

En 1849, l'enthousiasme juvénil et lamennaisien de M. de Montalembert s'était évaporé. S'il parlait, par habitude, par tactique ou par simple décorum, de son amour pour la Pologne, il réduisait cet amour aux propor-

tions les plus platoniques. Ayant ses amis au pouvoir et de l'influence sur la majorité de l'Assemblée nationale, il borna ses soins à empêcher toute guerre, sauf celle qui étouffa la liberté naissante de Rome. Il s'égara jusqu'à admirer à la tribune le feld-maréchal Radetzki, ce vieux *condottiere*, qui, pour des titres et de l'argent, aidait son maître à asservir l'Italie. L'Autriche, que M. de Montalembert, à l'époque où il n'avait aucun intérêt à dissimuler la vérité, appelait « la grande prêtresse de l'oppression, » il lui donna des marques publiques de sympathie au moment où elle appesantissait son joug sur la Galicie, égorgeait l'Italie et entreprenait l'extermination de la Hongrie.

Naturellement il en vint à considérer peu à peu sa traduction des *Pèlerins* et sa préface comme un péché de jeunesse, et il retira ce livre de la circulation, si soigneusement qu'il est devenu introuvable.

Les *Pèlerins* ont été traduits également par M. Christien Ostrowski.

M. de Lamennais a dit : « J'ai pris l'idée des *Paroles d'un Croyant* des *Pèlerins*

polonais, de M. Mickiewicz. » *(Affaires de Rome.)*

En annonçant l'apparition de son propre ouvrage, il écrivait le 27 avril 1834 : « L'auteur a vu les larmes qui coulent des yeux des peuples, il a entendu leurs cris de souffrance, et il a senti en lui-même un grand désir de les consoler. »

Le chap. V est un hommage rendu à la Pologne :

« Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes ;

« Car peut-être est-ce un homme de bien, qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs.

« Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent, qui voulait troubler la paix de la terre ;

« Car peut-être est-ce un peuple martyr, qui meurt pour le salut du genre humain. »

La pensée de l'artiste polonais qui a dessiné l'encadrement a été celle-ci : Au som-

met : l'étoile de la Patrie, la croix, la faux du paysan insurgé, le bonnet carré polonais et l'étendard national ; les enfants représentent les jeunes générations qui relèveront la Pologne, si les pères succombent pendant leur pèlerinage ; à gauche, l'émigré, ancien soldat des légions ; à droite, le mineur de Sibérie enchaîné. La chauve-souris sous le battement des ailes de laquelle gémit toute une population de martyrs, c'est la Russie : les deux hiboux figurent la Prusse et l'Autriche. La petite image isolée, c'est le Pèlerin en marche vers la terre libre de la Patrie.

1. On lit dans les *Slaves* (Cours professé au Collége de France par Adam Mickiewicz, de décembre 1840 à mai 1844) :

« Dès le commencement des sociétés humaines existe le sentiment religieux, ce ravissement, cette extase qui donne à l'homme la force de reconnaître Dieu... Le premier dogme de toutes les révélations anciennes est celui de l'unité et de

l'éternité de Dieu. Toutes les religions sortent de ce dogme. C'est un fait reconnu déjà par la science. Les théories du siècle dernier d'après lesquelles l'homme aurait procédé par une longue série d'abstractions pour s'élever à l'idée de Dieu sont maintenant complétement abandonnées.

« M. Edgar Quinet, dans son ouvrage du *Génie des religions*, observe avec justesse que si les peuples primitifs, au lieu de croire et d'agir, avaient commencé, suivant la méthode de Rousseau, par discuter sur ce qu'ils devaient croire et faire, ils seraient probablement encore à discuter. » (IV, p. 240 et 255).

« Cet idéal religieux, qui élève l'homme à la connaissance de Dieu, est le commencement véritable de la liberté. L'homme qui se sacrifie pour son prochain, pour sa patrie, fait par là même entrer en lui un rayon de la divinité. Il se sent l'homme complet, il se sent libre. » (V, p. 39 et 40).

Le comte Joseph de Maistre fait observer que c'est à tort qu'on assigne pour origine aux dogmes la date des conciles qui les ont décrétés. Car ce fut non le moment où l'on commença à y croire, mais celui où l'on avait commencé à en douter, ce qui rendait la discussion inévitable et nécessitait une décision. Jusque-là on y croyait trop pour en disputer (*Du Pape*, livre I, ch. I, *in fine*, et liv. IV, ch. IV, appendice, § II). Il en est de même pour la liberté; dans beaucoup de pays, on ne comprend point les libertés sans une constitution qui les décrète et les définisse. La liberté y résulte de la loi. Les Polonais, au contraire, ont toujours eu ce sentiment que les lois ne sont écrites que pour rappeler ce que l'on commence à oublier.

« D'après notre histoire nationale, la Pologne marchait vers la création d'une société toute de spontanéité et de bonne volonté. Ce n'est pas sans raison qu'un philosophe politique, Louis Kro-

likowski, a dit hardiment que la Pologne future est destinée à n'avoir point de lois écrites. » (IV, p. 498 et 499.)

N'a-t-il pas été dit : Je graverai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs. (Jérémie, XXXI, 33.)

2. C'est chez les Juifs que la croyance au Dieu unique fut le plus fortement formulée. Leur prière quotidienne commence par les mots : Écoute, Israël, l'Éternel ton Dieu, l'Éternel est un.

« L'unité des peuples ne se trouve écrite que sur la première page de la Bible ; elle se retrouvera, nous l'espérons, sur la dernière page de la vraie philosophie. » (*Slaves*. I, p. 117.)

3. Le peuple de Dieu fut toujours puni de ses infidélités par la perte de la liberté : servitude d'Égypte, captivité de Babylone, dispersion universelle ; mais comme il conserva l'espoir de sa rédemption et qu'il n'eut que des

idolâtries temporaires, Dieu le releva plusieurs fois.

Les païens considéraient la servitude comme irrémédiable, ce qu'ils exprimaient par cette parole énergique : Quand l'homme devient esclave, Dieu lui enlève la moitié de son âme.

4. Les Grecs semblent avoir cru, dans l'origine, sinon à l'unité de Dieu, du moins à un Dieu suprême. Homère, dans l'*Iliade* (I,544), appelle Jupiter « le père des Dieux et des hommes » (πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε). Voyez encore I, 495, 499; V, 877. — Jupiter (Ζεὺς πατήρ), signifie *Dieu le Père*. Mais les Grecs ne tardèrent pas à mettre l'anarchie dans le ciel. Et c'est ce qu'on nomma le polythéisme. Chaque peuple, chaque ville eut son dieu particulier. Il y avait la ville de Neptune, la ville de Minerve, la ville d'Apollon, etc. Il y eut la guerre des dieux, il y eut la guerre des hommes.

5. Les petites républiques grecques, Sparte, Athènes, Thèbes, etc., s'entre-déchirèrent, tombèrent dans les mains de Philippe, puis d'Alexandre, aidèrent Alexandre à asservir l'Asie, et devinrent ensuite la proie des Romains.

6. Les empereurs romains étaient, après leur mort, l'objet d'une apothéose, ils ne tardèrent pas à se faire appeler de leur vivant, *divus*, divin.

On lit dans *Suétone* : Un jour, Domitien fit commencer un de ses édits par ces mots : « Voici ce qu'ordonne votre Seigneur et votre Dieu. » Et, depuis cette époque, personne n'eut la liberté, soit en lui parlant, soit en lui écrivant, de lui donner d'autre titre. (Suét., liv. XII, § 14.)

7. Valère Maxime dit à Tibère, dans la préface de son livre *De dictis factisque mirabilibus* : « Les autres divinités ne sont que dans l'opinion, mais ta divinité, nous la voyons, nous la tou-

chons en toi. Nous avons emprunté au monde le reste des Dieux, nous lui avons donné les Césars. » ***Deos enim reliquos accepimus, Cæsares dedimus.*** (Ad. Tiber. prol.).

Suétone dit aussi : « César fut mis au nombre des dieux, non pas seulement par décret du sénat, mais par la conviction du peuple. » ***Cæsar in deorum numerum relatus est, non ore modo decernentium, sed et persuasione vulgi.*** (LXXIII.)

8. L'empereur romain cumulait tous les pouvoirs : il était à la fois consul, tribun, souverain pontife, etc. On sait les proscriptions d'Octave, les orgies de Tibère à Caprée, Néron faisant tuer sa mère Agrippine à Baia, Caligula nommant son cheval consul, etc.

Il y avait anciennement à Rome, dit Tacite (*Annales*, I, 72), une loi qui spécifiait les crimes de lèse-majesté et portait peine capitale. Auguste l'étendit aux écrits. Bientôt les propos devinrent des

crimes d'État. Et de là il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même. Sous Néron, plusieurs dont il avait fait mourir les proches allaient en rendre grâces aux dieux.

Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de la popularité c'était un rival du prince qui pouvait susciter une guerre civile. *Studia civium in se verteret et si multi idem audeant, bellum esse.* Suspect.— Fuyait-on au contraire la popularité, cette vie retirée vous avait fait remarquer. *Quantò metu occultior, tantò famæ adeptus.* Suspect.— Étiez-vous riche, il y avait péril que le peuple ne fût corrompu par vos largesses. *Auri vim atque opes Plauti principi infensas.* Suspect.—Étiez-vous pauvre, il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. *Syllam inopem, undè præcipuam audaciam.* Suspect. — Étiez-vous sombre, ce qui vous affligeait, c'est

que les affaires allaient bien. *Hominem bonis publicis mœstum.* Suspect. — Étiez-vous gai, c'est que vous vous réjouissiez de la maladie de l'empereur; vite il fallait vous faire sentir que Sa Majesté était encore dans la vigueur de l'âge. *Reddendam pro intempestivâ licentiâ mœstam et funebrem noctem quâ sentiat vivere Vitellium et imperare.* Suspect. — Un citoyen était-il austère, nouveau Brutus, il prétendait par sa pâleur, faire la censure d'une cour aimable. *Gliscere æmulos Brutorum vultûs rigidi et tristis quo tibi lasciviam exprobrent.* Suspect.

Le prince leur envoyait l'ordre de faire venir leur médecin et de choisir dans les vingt-quatre heures le genre de mort qui leur plairait le plus. *Missus centurio qui maturaret eum.*

L'un était frappé à cause de son nom, un autre à cause de sa belle maison d'Albe; Valerius Asiaticus, à cause que ses jardins avaient plu à l'impératrice; Statilius, à cause que son visage lui avait

déplu. On était trahi et poignardé par ses esclaves, dénoncé par ses amis, par ses parents. La mort naturelle d'un homme en renom ou seulement en place était rare. Sous tel consulat, dit notre annaliste, il y eut un pontife, Pison, qui mourut dans son lit, ce qui parut tenir du prodige.

Et souvent le tyran recourait à une proscription générale. C'est ainsi que Caracalla, après avoir tué de ses mains son frère Géta, déclarait ennemis de la république, tous ses amis et partisans au nombre de vingt mille ; et Tibère, ennemis de la république tous les amis et partisans de Séjan au nombre de trente mille. Déjà Sylla, dans un seul jour, avait interdit le feu et l'eau à soixante-dix mille Romains. (Voyez Tacite et aussi le troisième numéro du journal de C. Desmoulins, 5 frimaire an II.)

9. « Le tzar en Russie est l'unique foyer de tout pouvoir ; le peuple l'appelle sa *lumière ;* il se le représente

terrible, puissant, politique astucieux et profond. De lui tout émane. D'après le mot célèbre de l'empereur Paul : « Il « n'y a en Russie d'homme puissant « que celui à qui l'empereur parle, et sa « puissance dure autant que la parole « qu'il entend. » Dès que l'empereur se détourne, l'homme puissant devient nul. » (*Slaves*. I, p. 111; IV, p. 497; II, p. 376.)

Le baron Herberstein, qui a visité la cour du tzar Basile, père d'Ivan le Terrible, dit de lui : « Chacun de ses ordres est réputé juste, comme s'il venait de Dieu, car les Russes sont convaincus que le grand-duc est exécuteur des décrets éternels. »

Niemcewicz, à qui Paul I[er] rendit la liberté le jour de son avénement au trône, s'exprime ainsi sur l'empereur :

« Pour s'assurer qu'il pouvait tout, qu'en effet il était souverain, il ne faisait autre chose que régner depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir ; à tout moment, on apprenait

la nouvelle d'une largesse et celle d'un exil, l'élargissement d'un prisonnier et l'emprisonnement d'un autre personnage ; aussi la panique était-elle générale, et on se croyait dans une ville assiégée, où une bombe peut tomber sans distinction sur la tête de chacun. On n'osait plus se parler ; c'était au point que, même en voiture, nous ne faisions que chuchoter de peur du cocher...

« L'empereur Paul est emporté, mais je ne le crois pas méchant; pénétré du principe que les peuples sont la propriété des souverains, qu'ils doivent obéir aveuglément à tous ses caprices, la moindre contradiction est à ses yeux un crime impardonnable, et il n'est alors d'excès auxquels il ne soit capable de se porter ; point de réflexion, point de milieu, ni dans ses faveurs, ni dans sa colère. Il enverra Souvaroff au fond du Kamtchatka avec la même facilité, avec la même promptitude avec laquelle il le déclara son égal et ordonna qu'on eût

à s'agenouiller devant lui. » (*Notes sur ma captivité à Saint-Pétersbourg*, en 1794, 1795, 1796, p. 205-206. Manuscrit, daté de 1800, imprimé après la mort de l'auteur, en 1843.)

Adam Mickiewicz parle comme il suit d'Ivan le Terrible, grand-duc de Moscou :

« Il est impossible, dit l'historiographe officiel de l'empire russe (Karamzine), de lire sans frémir dans les mémoires contemporains le récit des infernales inventions de la tyrannie, la description de tous les moyens imaginés par le duc pour tourmenter ses victimes. On construisait pour les tortures des fourneaux d'une espèce particulière ; on fabriquait des cages de fer, de longues aiguilles ; on coupait aux malheureux les membres l'un après l'autre ; on les sciait en deux au moyen d'un cordeau ; on les écorchait tout vifs.

« Ivan, dans ces inventions et dans l'art de les appliquer, avait des aides

allemands. Ce qui appartient en propre à Ivan, c'est le raffinement moral dans l'art de torturer : il forçait, par exemple, un fils (son favori) à tuer son père....., sans cesser pourtant de faire quelquefois en personne le métier de bourreau. Il exécuta lui-même le prince Bariatynski, le vainqueur des Tartares. Il le fit étendre par terre et le fit brûler à petit feu, rapprochant les tisons avec son propre bâton....

« Et cependant, dit un historien contemporain, ni les supplices, ni le déshonneur ne peuvent affaiblir le dévouement de ces hommes à leur souverain. Ivan ayant fait torturer un de ses boyards de distinction sous un prétexte très-faible, ce malheureux vécut vingt-quatre heures (empalé !) en s'entretenant avec sa femme et ses enfants, et en répétant sans cesse : « Grand Dieu, pro- « tégez le tzar ! » Cris qui expliquent l'histoire russe. La terreur a passé dans le sang des générations ; elle fait partie de leur âme.

« Les crimes qui, dans tous les pays, provoquentla révolte, comme le déshonneur public des femmes, le meurtre des enfants, n'excitaient chez les Moscovites que de l'étonnement.

« Un jour, le grand-duc demandait des nouvelles d'un boyard qui n'avait pas paru à la cour depuis longtemps. Comme on lui répondit que ce seigneur venait d'épouser une femme très-belle, le grand-duc se transporta chez lui, fit déshonorer la femme sous les yeux du mari, puis la fit pendre et ordonna au mari de faire sentinelle auprès pour empêcher qu'on ne coupât la corde.

« Ses amusements mêmes étaient atroces. Il avait des ours dressés pour la chasse aux hommes ; il se mettait en embuscade derrière une des portes du Kremlin, et lorsqu'il avisait des groupes de paysans ou de bourgeois joyeux, il lançait ses ours sur eux et riait aux éclats de la surprise du gibier. D'autres fois, on cousait des hommes dans des peaux d'ours, et on les faisait dévo-

rer par les chiens ; on jeta ainsi aux chiens un archevêque. Un jour Ivan fit appliquer à la question une jeune femme de dix-huit ans dont le mari venait d'être exécuté ; tout d'un coup, changeant d'avis, il la donna pour concubine à son fils ; puis il l'enferma dans un couvent, où bientôt elle mourut de douleur.

« Durant la guerre contre la Pologne, le grand-duc commit son dernier crime, le plus grand de tous : il tua son fils de sa propre main. Ce jeune homme, corrompu et féroce comme son père, venait de lui demander la permission de servir dans l'armée envoyée contre les Polonais. Le grand-duc, trouvant dans cette demande une espèce d'insubordination, le frappa de son bâton et lui fendit le crâne. Le jeune homme mourut à ses pieds, protestant de son obéissance en vrai Moscovite, et disant qu'il mourait en sujet fidèle et en fils soumis.

« Qu'on explique maintenant, si l'on

peut, la popularité d'Ivan le Terrible! Le fait est qu'il fut regretté par tout le monde! Le peuple, ayant appris sa mort, courait par la ville en pleurant et en hurlant de désespoir. Les familles mêmes des hommes suppliciés par Ivan se lamentaient aussi, se vêtaient de deuil et paraissaient inconsolables. L'historien russe en reste confondu. »

A l'exemple d'Ivan le Terrible, Pierre Ier fit périr son propre fils, le tzarevitch Alexis. Un publiciste russe l'a nommé « un tigre couronné. » Il le juge ainsi : « C'est une nature sauvage qui ne connaît pas de frein à ses passions; vrai autocrate russe, il représente d'autant mieux la bureaucratie allemande greffée sur le tartarisme, qu'il est lui-même l'auteur de cet alliage... A côté du monument que lui a élevé Catherine II, il faudrait lui en élever un autre, représentant la pyramide des cadavres qu'il a fait amonceler après le procès d'Alexis, surmontés de ceux de Gleboff et du tzarevitch. On peut placer

autour les femmes qu'il a knoutées ! » (*Histoire de Pierre Ier, appelé le Grand*, par Ivan Golovine.)

Pierre Ier, après avoir condamné sept mille strélitz à mort, en décapita cent de sa main ; et, sur son ordre, les seigneurs de sa cour firent comme lui. (*Mémoires de Villebois*, p. 19.)

« Pierre Ier est philosophe... En exécutant ses ennemis, il s'instruit, s'exerce, étudie la nature humaine. Il apprend lui-même à couper les têtes. Le premier jour il en coupa cinq, puis, en faisant des progrès, il parvint à en abattre vingt-cinq en quelques heures... Pierre, en faisant éventrer devant lui les malheureux boyards et paysans, appelait les médecins, étudiait la structure des intestins et la circulation du sang. Il fit périr ainsi des centaines d'hommes dans des tourments épouvantables. Ce prince cependant était reçu dans les cours de tous les souverains de l'Europe. Aucun monarque n'a refusé de toucher cette main de bourreau. Pierre était

membre de l'Académie des sciences de Paris : pour employer les expressions de cette époque, il *fit l'honneur à l'Académie* de permettre qu'elle inscrivît son nom sur le registre de ses membres. » (*Slaves*, II, p. 390.)

On a beaucoup vanté en Europe, la douceur et la magnanimité d'Alexandre Ier. Mais, outre qu'il laissa étrangler son père Paul et qu'il conserva sa faveur aux assassins, il bâtonna et envoya des milliers de Polonais en Sibérie. C'est sous lui que Novosiltzoff persécuta odieusement la jeunesse de Vilna, en 1821. C'est son favori Araktcheieff qui organisa les épouvantables colonies militaires.

« Le jeune comte Plater, âgé de neuf ans, fut fait tambour d'un régiment pour avoir écrit sur une table : « Vive la con-« stitution du 3 mai ! » (*Vie du prince Czartoryski*, par Niemcewicz, p. 12.)

Madame de Staël a dit qu'une moitié d'Alexandre Ier était gelée et l'autre pourrie. (*Alexandre Ier*, par Golovine.)

Napoléon jugeait ainsi cet autocrate

russe : « C'est un vrai Grec du Bas-Empire. » (*Mémorial.*)

Son frère Nicolas le dépassa de beaucoup en cruauté :

Après la découverte de la généreuse conspiration de 1825, qui entraîna des pendaisons et des déportations sans nombre, « personne (à l'exception de quelques femmes) n'osait manifester le moindre intérêt pour le sort malheureux de parents ou d'amis qui venaient d'être arrêtés et dont peu d'instants avant on avait affectueusement serré les mains.» (*Mém. de Hertzen, trad. franç.* I, p. 88.)

Le prince Roman Sanguszko, fut condamné par Nicolas, après 1831, à perdre son nom et sa noblesse et à passer sa vie aux mines de Sibérie. La princesse Sanguszko ayant imploré l'Empereur, il ajouta de sa main : *à pied.* Et le prince fut emmené, la tête rasée, numéroté et enchaîné avec les galériens ordinaires. Il demande à se confesser avant de commencer cette marche de huit mois : on le refuse, en

lui disant qu'il n'est plus qu'un serf et qu'un serf ne doit pas avoir d'autre religion que son maître.

Nous trouvons la note suivante dans la *Préface* des *Pèlerins*, par M. de Montalembert :

« De toutes les horreurs commises par le gouvernement russe, celle-ci est la mieux constatée.—Outre l'ukase impérial du 24 mars 1832, qui ordonne l'enlèvement des *orphelins* (ce qui signifie selon la définition autocratique : 1° tout enfant qui n'a pas de père, quelle que soit la fortune personnelle de l'enfant ; 2° tout enfant dont les parents sont pauvres et hors d'état de le maintenir convenablement) ; nous avons sous les yeux les ordres officiels signés du prince Gortschakoff, du président Tymowski et du prince Paskiewitch, pour la mise à exécution de l'ukase ; puis le récit authentique inséré dans la *Gazette de Brunswick*, en août dernier, avec la spécification la plus détaillée des dates et des lieux. Nous devons rapporter les

traits suivants : « Pour assurer le succès de cette mesure à Varsovie, l'administration fit publier que Sa Majesté Impériale ayant paternellement résolu de venir au secours de ses sujets indigents, tous les parents qui avaient de la peine à nourrir leurs enfants étaient invités à se faire inscrire dans les bureaux officiels. Une foule de malheureux y coururent ; et, les listes une fois dressées, on s'en servit pour procéder régulièrement à l'enlèvement des enfants qui y étaient portés... Six cents enfants avaient été enlevés de nuit en quatre convois différents, avant le 5 mai 1832. Le 17 de ce mois, on fit partir un convoi en plein jour ; on entendait, dans toutes les rues, les cris et les lamentations des mères qui couraient après les charrettes chargées de leurs enfants, et dont quelques-unes se jetaient sous les roues ; les gendarmes les écartaient en jurant... Le 18, on enleva tous les enfants qui se trouvaient dans les rues, occupés à travailler ou à vendre cer-

taines denrées. Le 19, on vida toutes les écoles paroissiales et de charité, celle des orphelins de l'Enfant-Jésus, etc. Bien que la mortalité des enfants pendant la marche soit des quatre cinquièmes (sur 450 enfants partis de Varsovie, il n'en est arrivé à Bobrujsk que 116 vivants), les convois rendus au lieu de leur destination se trouvent au grand complet; car les cosaques de l'escorte enlèvent les premiers enfants qu'ils rencontrent le long de la route ou dans les vallées, pour remplacer les morts de chaque journée. Quand un enfant devient trop faible pour continuer, on le laisse sur le bord du chemin, avec du pain pour trois jours. Les gens du pays racontent qu'ils ont souvent vu les cadavres de ces innocents étendus à côté de leur pain qu'ils n'avaient pas eu la force de toucher. Ces mesures sont encore plus générales dans les provinces anciennement réunies à la Russie, que dans le royaume; les cosaques et les baskirs des escortes y vendent souvent

les enfants aux juifs... Les enfants qui survivent à la transplantation sont réunis aux colonies militaires, les garçons pour y servir dès qu'ils en auront l'âge, les filles pour devenir les épouses ou les maîtresses des soldats.

« Pour comble d'ignominie, l'Europe a entendu toutes les feuilles soldées par les rois répéter audacieusement l'explication donnée par la *Gazette d'État de Prusse*, qui soutenait que ces mesures étaient dans l'intérêt de la population et dictées par la plus pure philanthropie *(die reinste Menschenliebe)*. — (Voyez la *Gazette d'Augsbourg*, du 14 août 1832.) »

« Nicolas avait le front fuyant, la mâchoire inférieure très-développée aux dépens de la partie antérieure de la tête, des yeux froids et impitoyables comme l'hiver... Il ressemble à une tête de méduse aux cheveux courts et à moustaches. Qu'il soit dans la rue ou à la cour, entouré de ses enfants ou de ses ministres, au milieu des officiers d'or-

donnance ou des demoiselles d'honneur, il cherche toujours à s'assurer si son regard a, comme celui du serpent à sonnettes, la puissance de glacer le sang dans les veines... Son ministre de la police, Benkendorf, qui pendant vingt ans entra dix fois par jour dans le cabinet de l'empereur, n'en franchit jamais « le seuil sans trembler. » (*Mémoires de Hertzen*. I. p. 84 et suiv.)

Lamennais, après la lecture des *Pèlerins polonais*, écrivait à madame la comtesse de Senfft, le 9 mai 1833 :

« Tout ce que je sais de la Pologne, tout ce que j'en apprends chaque jour me rendrait fou de douleur et de rage, si la foi ne me soutenait, si je ne croyais, et dans un avenir prochain, à la vengeance de Dieu, comme je crois en Dieu même. Avant-hier, plein de ces sentiments, et oppressé d'une tristesse profonde, je traçai l'espèce de portrait que voici : « Il y avait en enfer un démon « horrible, né de l'accouplement de l'Or- « gueil et de l'Impiété, et son nom était

« le MEURTRE. Comme il répandait l'é-
« pouvante dans les régions infernales,
« et qu'à son aspect, Satan même res-
« sentait une émotion étrange, comme si
« le mal pur, essentiel, infini, avait passé
« devant sa face, il le bannit de son
« empire. Le monstre, exilé, prit une
« forme humaine, et se réfugia sur la
« terre : on l'y nomma NICOLAS. »

Lorsque les évêques de Russie, à la mort du patriarche, vinrent demander à Pierre Ier d'en nommer un nouveau, il s'écria, en frappant sur son front : Voici votre patriarche, votre pape et votre Dieu. Or, c'était rétrograder jusqu'au temps de Babylone. On lit dans le *Livre de Judith*, aux chapitres V et VI, que le général assyrien disait au peuple d'Israël : « Nabuchodonosor est le Dieu de la terre. Il n'y a point d'autre Dieu que lui. » *Nabuchodonosor Deus terræ est, et præter ipsum alius non est. Non est Deus nisi rex.*

Il a été imprimé, par ordre suprême, à l'usage des églises et des écoles ro-

maines, en Russie (Vilna, de l'imprimerie diocésaine, 1832), un catéchisme du culte dû à l'empereur de toutes les Russies. On y lit :

« Demande : Comment doit-on envisager le gouvernement de l'empereur, selon l'esprit du christianisme ?

« Réponse : Comme émanant directement de Dieu.

« D. En quoi faut-il faire consister et comment manifester le culte qu'on lui doit ?

« R. Par le respect le plus absolu dans nos paroles, mouvements, conduite, pensées et actions.

« D. Quelle est l'obéissance que nous devons à l'empereur ?

« R. Une obéissance entière, passive et illimitée sous tous les rapports.

« D. Quelles sont les raisons révélées de ce culte ?

« R. Ces raisons consistent en ce que l'empereur est le lieutenant et le ministre de Dieu pour exécuter ses commandements. La désobéissance à l'empereur

s'identifie par conséquent avec la désobéissance envers Dieu lui-même, qui récompensera dans l'autre monde notre culte et notre obéissance à l'égard de l'empereur, comme il punira sévèrement et pendant toute l'éternité ceux qui pourraient y manquer.

« D. Quels exemples confirment ces doctrines ?

« R. L'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui vécut et mourut sujet de l'empereur de Rome et se soumit respectueusement au décret qui le condamnait à mort. Nous devons donc ainsi savoir souffrir et nous taire. »

C'est ce qui fit dire à Lamennais, en parlant de Nicolas : « Cet homme a reculé les bornes du blasphème. »

Le clergé russe avait été préparé de longue main à la bassesse dans laquelle il se complait :

Ainsi ce clergé, dans son avis sur le procès d'Alexis, mis à mort par Pierre Ier, cita le fils de Noé qui fut fait l'esclave des esclaves pour avoir désobéi

à son père, et le *Deutéronome* qui dit qu'un fils rebelle doit être lapidé par le peuple.

Ce même clergé exprimait en ces termes, le 15 juin 1718, l'estime où il se tenait lui-même : « Qui pourrait nous rendre juges de ceux qui sont nos maîtres ? Comment les pieds pourraient-ils conseiller la tête, étant eux-mêmes conseillés et régis par elle ? »

12. Quand, au solstice d'hiver, la nuit a atteint sa plus grande intensité, elle commence à décroître. Il en fut de même de la servitude. Elle était arrivée pour ainsi dire à son apogée sous les empereurs romains ; l'aurore de la liberté ne tarda pas à luire : ce fut le christianisme.

13-21. La vie de Jésus fut un acte perpétuel. Ce fut la parole incarnée : *et verbum caro factum est*. Il disait : « Je ne suis point venu changer les Écritures, mais les accomplir. » Il montra

comment on peut vivre saintement en suivant la Loi : *Ego sum veritas, via et vita.* Et il put ajouter : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Il était écrit dans l'*Exode* et le *Lévitique* : « Aimez-vous les uns les autres. » Mais il put ajouter : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Il n'y a point de vraie vie chrétienne sans un sacrifice permanent.

34. Les rois avaient adopté pour mot d'ordre : « Diviser pour régner. » Aujourd'hui encore, la devise : *Divide et impera*, est celle de beaucoup de gouvernements et principalement de l'Autriche.

35. Le dernier roi croisé et que l'Église a canonisé, saint Louis, disait : « Si je passais mon temps à la balle, chacun le trouverait naturel ; si je le passe à l'église, on s'en étonne. » Joinville raconte que plusieurs déconseillaient le saint roi d'aller à la croisade.

37. Dans son *Esprit des lois*, au chapitre intitulé : « Que la vertu n'est point le principe du gouvernement monarchique, » Montesquieu dit : « Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut... L'État subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, du sacrifice de ses plus chers intérêts, et de toutes ces vertus héroïques que nous trouvons dans les anciens et dont nous avons seulement entendu parler. Les lois y tiennent la place de toutes ces vertus dont on n'a aucun besoin : l'État vous en dispense... Que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, le cardinal de Richelieu, dans son *Testament politique*, insinue qu'un monarque doit se garder de s'en servir. Tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort de ce gouvernement... » — Dans le chapitre suivant, intitulé : « Comment on supplée à la vertu dans un gou-

vernement monarchique, » Montesquieu ajoute : « Si ce gouvernement manque d'un ressort, il en a un autre. L'*Honneur*, c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, prend la place de la vertu politique dont j'ai parlé et la représente partout. » (Livre III, chap. v et vi.)

« Dans notre carrière où l'on ne devrait avoir à s'occuper que des grands intérêts des princes et des peuples, les frivoles difficultés de l'étiquette, entretenues par une puérile vanité, viennent souvent se mêler aux affaires les plus importantes; et quelquefois on s'est brouillé, armé et battu pour les vains honneurs du pas. » (Paroles du comte Okelly, ministre du roi de France à Mayence en 1784.—Ségur, *Mém.*, t. II., p. 111.)

La révolution française avait aboli les distinctions honorifiques. Napoléon Bonaparte les rétablit. « Cela impose : il faut de ces choses-là pour le peuple, » dit le Premier Consul en voyant paraître l'ambassadeur de Prusse chamarré de

décorations. Lors de la discussion du projet de loi sur l'établissement de la Légion d'honneur, le conseiller d'État Berlier dit : « Les croix et les rubans sont les hochets de la monarchie. » Napoléon réplique : « On appelle cela des *hochets*,—eh bien ! c'est avec des hochets qu'on mène les hommes. Je ne dirais pas cela à une tribune, mais dans un conseil de sages et d'hommes d'État, on doit tout dire. Je ne crois pas que le peuple français aime *la liberté, l'égalité* : les Français ne sont point changés par dix ans de révolution ; ils sont ce qu'étaient les Gaulois, fiers et légers. Ils n'ont qu'un sentiment : *l'honneur*. Il faut donc donner de l'aliment à ce sentiment-là, il leur faut des distinctions. »

La Légion d'honneur fut créée dans les derniers jours du Consulat par la loi du 29 floréal an X. « Nulle institution n'éprouva une opposition plus imposante devant les grands corps de l'État. La France ne voyait dans la Légion d'honneur qu'un ordre de chevalerie et le

rétablissement d'une institution monarchique.»(Thibaudeau, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II, p. 486.)

On a donné à l'étoile de la Légion d'honneur la légende de *Honneur et Patrie*. En ajoutant le mot patrie au mot honneur, on semblait indiquer qu'il n'y a point d'honneur en dehors du patriotisme, et que celui qui porte ce signe sur la poitrine ne peut, sans se déshonorer, combattre contre l'indépendance d'un peuple, détruire la patrie d'autrui.

38. L'Espagne, en poursuivant la monarchie universelle, a perdu même le rang de grande puissance. Elle s'est rendue coupable du massacre des Indiens, puis de l'oppression des colonies sorties de son sein. Est-elle disposée à changer? Elle traite encore Cuba comme elle traitait le Pérou, et elle proteste contre l'unité italienne.

39. Mammon était le Dieu de Carthage. L'Angleterre, en se conduisant

comme Carthage, ne s'expose-t-elle pas au même sort? La foi britannique est devenue synonyme de foi punique. L'Angleterre a sacrifié tous les peuples. Déjà elle a peur d'entendre prononcer le *delenda* sur elle-même.

Une revue anglaise disait : « Notre patrie est une flotte dont le vaisseau amiral est à Londres et les navires partout. La domination de la mer est la domination du monde. »—Aujourd'hui, sa mauvaise conscience trouble l'Angleterre.(Voir *Cherbourg et l'Angleterre*, broch., 1858.)

40. Un paysan polonais à qui l'on disait : « Vois combien les Allemands sont propres; toi, pourquoi ne te soignes-tu pas comme eux? » répondit : « Ils ont raison de faire ainsi, car ils n'auront pas comme nous l'autre vie. »

Henri Heine a dit : « Pour les Allemands, ceux-là n'ont besoin ni de liberté, ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, idéologue, qui ne vit que dans

le passé et n'a pas de présent. L'Allemand n'a rien pour quoi il doit combattre, et comme il commençait à soupçonner qu'il pouvait pourtant y avoir des choses dont la possession serait désirable, ses philosophes lui ont sagement appris à douter de l'existence de ces choses. » (*Reisebilder*, vol. I, p. 241.)

Nous, Polonais, nous devons aimer aussi les Allemands. Mais pour que l'Allemagne puisse se régénérer et accomplir sa mission, il faut qu'elle reconnaisse en quoi elle a péché. On ne s'élève qu'à la condition de sentir qu'on a besoin de monter. Celui qui se croit arrivé ne fait plus d'effort. C'est ainsi que l'orgueil est le commencement de la perdition. La réparation des torts n'est pas moins un devoir pour les nations que pour les particuliers. La première condition de la grandeur de l'Allemagne, c'est de rendre justice à la Pologne.

48. Les Anglais et les Français venaient de se déclarer la guerre au sujet

des limites de leurs possessions dans l'Amérique septentrionale. George II cependant craignait fort d'avoir à expier comme électeur de Hanovre les mesures hostiles qu'il adoptait comme roi d'Angleterre. (Voy. Lord Dover, *Hist. de Fréd. II*, p. 284.)

Il se mit à louer des troupes. « On vit s'ouvrir à Herenhausen un espèce de comptoir où tout petit prince en état de lever et d'habiller un régiment pouvait en trafiquer avantageusement. » (*Mémoires* des dix dernières années du règne de George II, par Horace Walpole, comte d'Oxford.)

« L'infâme Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, ayant gaspillé le trésor et ne trouvant plus suffisant le revenu de la loterie, vendit souvent les régiments hessois au gouvernement anglais qui les transporta en Amérique pour y combattre la jeune démocratie. Ce monstre arracha en 1771 douze mille jeunes soldats à ce peuple hessois qui ne comptait pas au delà de quatre cent mille âmes en tout.

Les pères et mères récalcitrants furent jetés en prison pour plusieurs années. L'infâme landgrave Georges-Guillaume, son fils, expédia encore en 1794 un envoi de chair humaine vivante aux colonies de l'Angleterre et de la Hollande. D'autres marchands d'hommes, pour parler avec les Mémoires de Feuquières, étaient l'évêque de Munster et les despotes séculiers de Waldeck, Saxe-Gotha, Wurtemberg et d'Anspack. Ce dernier fit mettre les menottes à quinze cents de ses malheureux paysans, qu'il venait de vendre au gouvernement anglais, et les fit conduire ainsi comme un troupeau à travers l'Allemagne jusqu'à bord des vaisseaux étrangers. » — (*L'Allemagne et les Allemands*, par Herman Everbeck, p. 448-449.)

« Pour intéresser les princes devenus marchands, on stipula d'avance en leur faveur vingt livres sterling par chaque tête de soldat qui *resterait* en Amérique, ce qui fit dire à l'un d'eux, le landgrave de Hesse-Cassel, après l'affaire de Tren-

ton : « Vous ne pouvez vous figurer la joie que j'ai ressentie en apprenant que de mille neuf cent cinquante Hessois qui se sont trouvés au combat, il n'en est échappé que trois cent quarante-cinq ; ce sont justement mille six cent cinquante hommes de tués... et partant six cent quarante-trois mille florins que la Trésorerie me doit, suivant notre convention. La cour de Londres objecte qu'il y avait une centaine de blessés qui ne doivent pas être payés comme morts, mais j'espère (ceci s'adresse au général hessois) que vous vous serez souvenu des instructions que je vous ai données à votre départ de Cassel, et que vous n'aurez pas cherché à rappeler à la vie, par des secours inhumains, les malheureux dont vous ne pourriez sauver les jours qu'en les privant d'un bras ou d'une jambe. Ce serait leur faire un présent funeste, et je suis sûr qu'ils aiment mieux mourir avec gloire que de vivre mutilés et hors d'état de me servir... Rappelez-vous que de trois cents Lacé-

démoniens qui défendaient le défilé des Thermopyles, il n'en revint pas un seul; que je serais heureux si j'en pouvais dire autant de mes braves Hessois! » (*De la Décadence de l'Angleterre*, par Ledru-Rollin, tome Ier, p. 118 et 119.)

49-52. Christophe Còlomb était le fils premier-né d'un cardeur de laine de Gênes. Il était né en 1436. Il avait fait de nombreux voyages aux Canaries et aux Açores.

Théophile Lavallée dit de lui : « Plein de l'enthousiasme religieux du moyen âge, il ne regardait sa découverte des Indes et les richesses qu'elle devait donner que comme les préliminaires d'une entreprise plus grande encore, la délivrance de la Terre-Sainte. Les Génois auxquels il présenta son plan le rejetèrent. La cour de Portugal, à qui il l'offrit ensuite, le déclara extravagant. Alors il s'en alla en Espagne, proposa son projet à Ferdinand et Isabelle, fut éconduit, rebuté, amusé pendant huit ans.

Tout le monde le croyait fou ; mais lui ne cessait pas, malgré sa misère profonde, malgré la risée publique, de mendier à Isabelle un seul vaisseau pour les cent royaumes dont il voulait doter la couronne de Castille. Enfin il se lasse et se met en route pour l'Angleterre. Alors Isabelle cède aux sollicitations du moine Perez, seul ami de Colomb. Un courrier atteint le Génois ; il revient. On lui donne trois grandes chaloupes, et le 3 août 1492 (un vendredi), il part de Palos.

« Après deux mois de navigation sur cet océan inconnu, l'imagination des matelots s'exalte de terreur, ils se révoltent. Colomb compose avec eux, leur jure de revenir en arrière, si dans trois jours la terre n'apparaît pas. Pendant ces trois jours, plein d'anxiété, l'œil fixé sur l'Océan, le grand homme cherche à voir dans l'immensité cette terre que son génie a devinée. Bientôt des oiseaux, quelques herbes, et dans la nuit du 11 octobre, une lumière... enfin la terre! L'Amérique était trouvée... »

L'historien ajoute, quant à l'accueil de Colomb en Espagne : « Regardé d'abord comme un homme unique par le peuple, il fut bientôt persécuté par les courtisans et les envieux de sa gloire. » (*Histoire des Français*, t. II, p. 247.)

Voici encore quelques traits qui caractérisent ce grand homme : En montant sur son navire, il disait : « Je me condamne à ne plus dormir pendant cette navigation et l'accomplissement de ces choses. »

Lorsqu'ils aperçurent la terre, tous les équipages se jetèrent à genoux sur les ponts et entonnèrent l'hymne de *Gloria in excelsis Deo :* Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

En touchant la terre, Colomb tomba à genoux : « Dieu éternel et tout-puissant, » s'écria-t-il, dans une prière latine que ses compagnons nous ont conservée, « Dieu qui, par l'énergie de ta parole, as créé le firmament, la mer et la terre, que ton nom soit béni et glorifié partout ! que ta majesté et ta souve-

raineté universelle soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as permis que, par le plus humble de tes serviteurs, ton nom sacré soit connu et répandu dans une moitié cachée de ton empire. »

Et il baptisa cette île du nom du Christ, l'île de *San-Salvador*. Puis il aborda à une grande île que, du nom de sa patrie adoptive, il appela *Hispaniola*, et qui fut ensuite nommée Saint-Domingue.

Quelques années plus tard, il était chargé de fers. « Je les porterai, dit-il, comme un monument de la récompense accordée par les hommes à mes travaux. »

Après qu'il eut été rendu à la liberté, il recommença ses voyages, ses fatigues, ses sacrifices. Il écrivait alors sur son navire : « Épuisé, je m'étais assoupi, quand une voix pénétrée de douleur et de compassion me fit entendre ces paroles : Homme insensé ! Homme si lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers ! que fit-il autrement de Moïse et de David ses serviteurs ? Depuis l'instant de ta naissance, il a toujours pris

le plus grand soin de toi. Dès que tu as été en âge d'homme, il a fait retentir merveilleusement ton nom obscur par toute la terre, il t'a donné en possession les Indes, cette partie favorisée de sa création, il t'a fait trouver les clefs des barrières de l'immense Océan, fermées jusque-là par des chaînes si fortes...... Tourne-toi vers lui et bénis sa miséricorde sur toi ; s'il reste encore quelque grande entreprise à accomplir, ton âge ne sera point un obstacle à ses desseins. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans quand il engendra Isaac, et Sara était-elle jeune?... Qui a causé tes afflictions d'aujourd'hui ? est-ce Dieu ou le monde ? Les promesses qu'il t'a faites, il ne les a jamais violées; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services, que tu l'avais mal compris. Il tient tout ce qu'il doit, lui, et au delà ; ce que tu souffres aujourd'hui est le salaire des travaux et des dangers que tu as subis en servant d'autres maîtres... Ne crains donc rien et prends confiance dans le désespoir

même; toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison : il faut qu'elles s'accomplissent! —Et la voix qui m'avait parlé me laissa plein de consolation et de constance. »

Christophe Colomb revint à Séville; il y fut si pauvre, que souvent il n'avait pas de quoi payer son repas et sa nuit!

Il mourut en 1506. On lui fit de royales funérailles. Son corps fut enseveli dans une cathédrale d'Espagne, puis transporté à *Hispaniola :* il repose actuellement à Cuba. Les Italiens viennent d'élever à leur grand compatriote un monument à Gênes (1862).

Comme si la tradition des entreprises héroïques et humanitaires reposait en Italie de préférence sur Gênes, c'est de là encore qu'est sorti Joseph Garibaldi, qui fut le défenseur de Montevideo, avant d'être le défenseur de Rome et le libérateur de l'Italie méridionale.

Adam Mickiewicz dit que Dieu vit les intentions de Colomb et le bénit. En effet, une base pure est la condition première

pour les individus et pour les nations.

L'Amérique est ici appelée *une terre de liberté*. Ce titre lui fut contesté. Nous lisons en effet dans l'*Histoire de la révolution* de 1830, de Cabet : « L'historien-professeur Guizot, invoquant l'histoire des États-Unis d'Amérique, prétend faussement que cette nation républicaine n'a jamais secouru les autres peuples, et force ainsi Lafayette à lui apprendre qu'ils ont défendu les colonies espagnoles, quand l'Europe a menacé d'intervenir pour les soumettre à l'Espagne. » (p. 225.)

55. « Le traité de Westphalie change toutes les positions des États européens et la marche historique des nations : d'autres idées, d'autres intérêts tendent à prévaloir. Les princes qui avaient pris les armes, les uns pour défendre l'Église catholique, les autres pour assurer une existence légale au protestantisme, ces princes, après une longue lutte, s'entendirent pour tromper les deux partis et

pour exploiter à leur profit les passions des catholiques et des protestants... Le traité de Westphalie devait, disait-on, assurer la tolérance, la liberté, l'existence des nationalités; on le saluait comme l'aurore d'un ordre de choses nouveau! Aujourd'hui, les historiens protestants sont tous d'accord pour regarder ce traité comme la combinaison la plus funeste qui ait jamais été tentée contre l'indépendance et contre la dignité morale des peuples.

« La marche nouvelle de la politique européenne renversait toutes les idées historiques de la Pologne. Les descendants des Jagellons auraient dû d'abord renier l'esprit constitutif de leur royaume et toutes les traditions de leur famille, avant de se mêler de cette affaire devenue un tripotage d'égoïsme.

« La politique qui s'établit est basée sur l'égoïsme, sur l'intérêt territorial; elle est servie par l'habileté des ministres. On cherchera maintenant à arrondir ses possessions; on cherchera ses limites

naturelles; on prononcera pour la première fois le mot fatal d'inimitiés naturelles. Dans le moyen âge même, pendant les guerres terribles entre la France et l'Angleterre, à l'époque des batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, les Français et les Anglais ne se regardaient jamais comme des ennemis naturels! On n'agira plus maintenant qu'au nom des intérêts matériels représentés par l'intérêt territorial; l'étendue, l'importance d'un territoire seront mises au-dessus des principes moraux qui constituent et qui régissent les peuples...

« Après le traité de Westphalie, il s'opère dans les opinions et dans les intelligences du public européen un changement complet. Tous les regards se tournent nécessairement vers Moscou, parce que ce traité énonce timidement les principes qui existaient déjà et qui étaient en pleine exécution dans le cabinet moscovite....

« Mais, dès ce moment, la Pologne apparaît aux politiques de l'Europe comme

quelque chose d'étrange, comme une antique superstition de la loyauté chrétienne. » (*Slaves*, II, p. 282-287).

De nos jours, le diplomate romain Consalvi a dit : « L'état habituel des cabinets européens est le mensonge. »

56. Frédéric II écrivait à Voltaire :

« J'ai connu un jésuite qui m'assurait qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant, mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci (le démembrement de la Pologne) s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait et l'Europe sera pacifiée, au moins des der-

niers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. » (1er novembre 1772.)

57. M. de Ségur, nommé ministre plénipotentiaire en Russie (1784), alla voir le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne à Paris, et lui demanda « de lui faire recueillir par d'utiles leçons les fruits de sa longue expérience. »

— « Ah! me dit-il en souriant, vous êtes effrayé des études qu'exige la diplomatie. Vous croyez devoir longtemps sécher sur des cartes, des diplômes et de vieux livres. Vous voulez que je vous donne des leçons sur la politique?... En peu de moments, vous allez être au fait de tout : regardez cette carte; vous y voyez tous les États européens grands ou petits, n'importe leur étendue, leurs limites. Examinez bien; vous voyez qu'aucun de ces pays ne nous présente une enceinte bien régulière, un carré complet, un parallélogramme régulier, un cercle parfait. On y remarque toujours quelques saillies, quelques renfoncements, quel-

ques brèches, quelques échancrures.

« Voyez ce colosse de Russie : au midi, la Crimée est une presqu'île qui s'avance dans la mer Noire et qui appartenait aux Turcs ; la Moldavie et la Valachie sont des saillies, et ont des côtes sur la mer Noire qui conviendraient assez au cadre moscovite, surtout si, en tirant vers le nord, on y joignait la Pologne. Regardez encore vers le nord : là est la Finlande, hérissée de rochers ; elle appartient à la Suède et cependant elle est bien près de Pétersbourg. Vous entendez ?

« Passons à présent en Suède : voyez-vous la Norvége ? c'est une large bande, tenant naturellement au territoire suédois. Eh bien! elle est dans la dépendance du Danemark. Comprenez-vous ?

« Voyageons en Prusse ; remarquez comme ce royaume est long, frêle, étroit; que d'échancrures il faudrait remplir pour l'élargir du côté de la Saxe, de la Silésie, puis sur les rives du Rhin ! Et l'Autriche, qu'en dirons-nous ? Elle

possède les Pays-Bas qui sont pourtant séparés de l'Allemagne, tandis qu'elle est tout près de la Bavière qui ne lui appartient pas. Vous retrouvez cette Autriche au milieu de l'Italie, mais comme c'est loin de son cadre ! comme Venise et le Piémont le rempliraient bien !

« Allons, je crois pour une fois en avoir dit assez. Vous sentez bien à présent que toutes ces puissances veulent conserver leurs saillies, remplir leurs échancrures, et *s'arrondir* enfin suivant l'occasion. Eh bien! mon cher, une leçon suffit, car voilà toute la politique. »

—« Ah ! répliquai-je, j'entends et je comprends d'autant mieux que je jette à présent mes regards sur l'Espagne, et que je vois à sa partie occidentale une longue et belle lisière ou échancrure, nommée le Portugal, et qui conviendrait, je crois, parfaitement au cadre espagnol. »

—« Je vois que vous entendez, que vous comprenez, me répliqua le comte d'Aranda. Vous voilà tout aussi savant que nous dans la diplomatie. Adieu ;

marchez gaiement, hardiment ; et vous prospérerez. » (*Mémoires* du comte de Ségur, II, p. 98 et 101.)

Le comte d'Aranda avait acquis une grande renommée par la fermeté, le secret et la rapidité avec lesquels, déjouant toutes les intrigues, dans le même jour et à la fois, il avait fait fermer en Espagne tous les couvents de jésuites et complété ainsi la destruction imprévue de cet ordre puissant.

Et c'est le destructeur du jésuitisme religieux qui formulait ainsi le jésuitisme politique.

58. « Nous sommes trois, » écrivait Voltaire à Catherine le 22 décembre 1766, « Diderot, d'Alembert et moi, qui vous dressons des autels; vous me rendez païen : je suis avec idolâtrie, madame, aux pieds de Votre Majesté, mieux qu'avec un profond respect,

« *Le prêtre de votre temple.* »

Et comme le prêtre vit de l'autel, Voltaire vendit des montres de Genève

à Catherine (en une fois, pour une somme de trente-neuf mille deux cent trente-huit livres de France, voir sa lettre à l'impératrice du 19 juin 1771), et lui proposait des blondes pour les dames de la cour. Catherine achetait la bibliothèque de Diderot, et lui en laissait la jouissance sa vie durant.

Voltaire écrivait à Frédéric le 18 novembre 1772 :

« On dit, Sire, que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois parce qu'il y a là du génie. »

Frédéric chansonnait les Polonais, tout en ravageant et en se partageant leur territoire. Voltaire lui écrit, le 1er février 1772 :

« Quand vous n'auriez que six villes pour vos six chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre. »

Et il y ajoute le 31 juillet de la même année :

« Sire, permettez-moi de dire à Votre Majesté que vous êtes comme un certain personnage de La Fontaine :

« Droit au solide allait Bartholomée. »

« Le solide accompagne merveilleusement les véritables gloires. Vous faites un royaume florissant et puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité; vous avez connu et saisi le vrai en tout; aussi êtes-vous unique en tout genre : ce que vous faites actuellement vaut bien votre poëme sur les confédérés. Il est plaisant de détruire les gens et de les chanter. »

Nous donnerons encore quelques extraits de lettres caractéristiques :

« C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts... C'est une chose comique que le même homme se soit moqué si légèrement des palatins, pendant six chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine.... Jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume, avec tant de facilité. Vous, voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance : vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un monde

nouveau. Comme tout est changé ! et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événements !... Je ne sais quand vous vous arrêterez; mais je sais que l'aigle de Prusse va bien loin. Je supplie cet aigle de daigner jeter sur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ses coups d'œil qui raniment le génie éteint... Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli...

(16 oct.) « Votre vieux idolâtre. »

« Sire, hier il arriva à mon ermitage une caisse royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crème dans une tasse telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-long, l'empereur de la Chine... Enfin c'est donc dans le Nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ! C'est là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours, et qu'on se moque surtout très-plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame... Je me mets aux pieds de

Votre Majesté avec tout le respect et l'admiration qu'elle inspire. » (13 novembre 1772.)

Voltaire jouait le même air à Catherine qu'à Frédéric II. Il lui citait élogieusement le mot de Louis XI : « Où est le profit, là est la gloire. » (4 juillet 1770.) Et il ne cesse de la louer du mal qu'elle fait.

« Madame, Votre Majesté Impériale me rend la vie en tuant des Turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 septembre, me fait sauter de mon lit en criant : *Allah Catharina !* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que Mahomet. Dieu et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé, quand je chantais : *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur...* Que Votre Majesté Impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous. » (30 octobre 1769.)

« Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu : il s'allume

pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France ; je suis Catherin et je mourrai Catherin. Je redouble mes vœux ; mon âme est aux pieds de Votre Majesté Impériale. » (8 mai 1770.)

Il n'y a pas jusqu'à Grégoire Orloff qu'il n'ait appelé « *un ange consolateur.* » (18 nov. 1771.)

« Si je questionnais le chevalier de Boufflers, je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

« Je supplie Votre Majesté de le prendre prisonnier de guerre, il vous amusera beaucoup ; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. Il vous fera des chansons, il vous dessinera, il vous peindra, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. » (6 juillet 1771.)

Le 18 octobre 1771, il écrivait encore à *l'héroïne du siècle :*

« J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches n'ont jamais été trop sages; mais du moins ils passaient pour galants, et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cent mille Tartares quittent Moustapha pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, madame, que je ne suis point Velche; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe.

« Une autre peste est celle des confédérés de Pologne; je me flatte que Votre Majesté Impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers velches qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent

mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire ! cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation. » (1er janvier 1772.)

« Nos extravagants chevaliers errants, qui ont couru, sans mission, vers la zone glaciale, combattre pour le *liberum veto*, méritent absolument toute votre indignation; mais les dévots à Notre-Dame Czenstochowa sont cent fois plus coupables. Du moins nos Don Quichottes velches ne peuvent se reprocher ni bassesse ni fanatisme; ils ont été très-mal instruits, très-imprudents et très-injustes. » (29 mai 1772.)

« Vous rangez tous les confédérés à leur devoir et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très-grand besoin...

« Je présume aussi que Votre Majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français, qui ont été

en Pologne où ils n'avaient que faire. » (31 juillet 1772.)

C'est à propos de ces prisonniers français que d'Alembert intercéda pour l'honneur de la philosophie.

Catherine écrivit à Voltaire :

« J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'éloquence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il aussi pour les Turcs et les Polonais ?... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris, mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté !... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces. » (19 avril 1773.)

Voltaire transmit la réponse à d'Alembert, qui alors lui écrivit le 13 mai :

« Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfaisante et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière et sans accorder ce qu'on lui

demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée : ***Tu quoque, Brute !*** »

M. Romain-Cornut a publié en 1846 une brochure, où il présente Voltaire comme complice et conseiller du partage de la Pologne, et qui fut écrite moins pour la Pologne que pour l'Église et contre la philosophie. Or il est vrai de dire que princes, philosophes et prêtres furent au même niveau. Si un pape essaya de prévenir le démembrement de la Pologne, son successeur y poussa.

Voltaire appelle Frédéric II son grand philosophe, son Auguste, son Salomon, et Catherine II la Sémiramis du Nord.

(Dans l'intimité, il l'appelait la belle Cateau ou simplement Cateau.)

En apprenant les victoires de l'Impératrice, ce n'est pas un *Te Deum*, mais un *Te Deam* qu'il entonne. Il la trouve auguste, adorable (21 septembre 1770) et il signe sa lettre du 20 octobre 1770 : « De Votre Majesté l'adorateur de latrie » (culte de religion qui n'appartient qu'à Dieu) » enseveli dans Ferney et criant : Gloire dans les monts ! »

Il se dit « son sujet par le cœur » et la traite de « sainte Catherine » (22 janvier 1771), « de Notre-Dame de Pétersbourg » (31 janvier 1772) et il termine cette même lettre du 31 janvier par cette phrase :

« Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer en mourant comme une sainte, et la plus grande sainte assurément que le Nord ait jamais portée. »

Nous voyons encore au bas de sa lettre du 9 août 1774 : « Votre vieux Russe de Ferney. » Catherine lui décerne

le brevet qu'il semble désirer, en lui répliquant, le 13/24 août 1774 : « Vous êtes bon Russe. »

Dans la dernière lettre qu'il ait adressée à Catherine, en date du 5 décembre 1777, il crie à tous les échos que l'autocratrice est « la première personne du genre humain. »

Jean-Jacques Rousseau, au milieu de la coupable adulation des philosophes, fait une honorable exception. Il ne fut point dupe de la fausse grandeur de Pierre Ier, de Catherine II et de Frédéric II. Loin de se laisser prendre, comme tant de littérateurs, à la glu impériale et royale, il écrivait :

« Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le génie imitatif, il n'avait pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien... Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes. L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe et sera subjugué lui-même. »

(*Contrat social*, livre II, ch. VIII.)

Jean-Jacques Rousseau fit au mois d'avril 1772 son beau livre intitulé : *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, qu'il terminait par cette phrase : « Mes vœux pour la prospérité de la Pologne sont trop vrais, trop purs, trop désintéressés pour que l'orgueil d'y contribuer puisse ajouter à mon zèle, Puisse-t-elle triompher de ses ennemis, devenir, demeurer paisible, heureuse et libre, donner un grand exemple à l'univers. »

C'est dans cet ouvrage qu'on lit :

« La Pologne est un grand État environné d'États encore plus considérables, qui, par leur despotisme et par leur discipline militaire, ont une grande force offensive... Je ne vois dans l'état présent des choses qu'un seul moyen de lui donner cette consistance qui lui manque: c'est d'infuser, pour ainsi dire, dans toute la nation l'âme des confédérés; c'est d'établir tellement la république dans les cœurs des Polonais, qu'elle y subsiste

malgré tous les efforts de ses oppresseurs. C'est là, ce me semble, l'unique asile où la force ne peut ni l'atteindre, ni la détruire. On vient d'en voir une preuve à jamais mémorable. La Pologne était dans les fers du Russe, mais les Polonais sont restés libres. Grand exemple qui vous montre comment vous pouvez braver la puissance et l'ambition de vos voisins. Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer... Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne. » (Ch. III.)

Si Voltaire émit la maxime : « C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière, » Jean-Jacques Rousseau disait des Russes : que ce sont des hommes sur lesquels deux seuls instruments ont prise, savoir l'argent et le knout. (*Id.*, ch. XV.)

D'un côté, les princes ne font pas un mauvais acte sans qu'il ne se rencontre des philosophes pour le louer, et de

l'autre, ils n'ont pas une velléité de réparer les torts passés, sans qu'il n'y ait également des philosophes pour la déconseiller.

Ainsi l'historiographe Karamzine disait, dans un *Mémoire* présenté à Alexandre Ier :

« Nous avons conquis la Pologne avec le glaive; voilà notre droit. Ce que Catherine a fait, elle en répond devant Dieu, elle en répond devant l'histoire, mais ce qu'elle a fait est fait et doit être sacré pour vous... »

D'après cette théorie, le fils d'un voleur devrait se garder de restituer ce que son père aurait pris, car il ferait tort à ses enfants et héritiers.

Pendant l'insurrection actuelle (1863), on a vu le professeur Pogodine dresser, lui aussi, un mémoire pour indiquer quelle devrait être la tactique à suivre afin de dénationaliser la Lithuanie. Et, d'un autre côté, des journalistes, parmi lesquels M. de Gerebtzoff, auteur de gros volumes sur la civilisation en Russie,

envoient leurs félicitations par le télégraphe à Mouravieff, parce qu'il a, pensent-ils, trouvé par ces pendaisons, confiscations et jacqueries, le vrai moyen de conserver Vilna à la Russie.—Dans une lettre publique de juillet 1863, M. Pogodine rappelle, cite et adopte les considérants du *Mémoire* de Karamzine.

60. En grec, μάχη veut dire *combat*.

Le machiavélisme est en politique ce que le jésuitisme est en religion ; l'un et l'autre pratiquent l'adage : « La fin justifie les moyens. »

Jean-Jacques Rousseau a dit de Machiavel, mais ce n'était qu'un paradoxe : « En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. *Le Prince*, de Machiavel, est le livre des républicains. » (*Contrat social*, livre III, ch. II.)

On a beaucoup vanté Machiavel d'avoir terminé son livre du *Prince* par un appel au patriotisme. Mais la Nationalité,

pas plus que l'Église, ne veut être servie par de mauvais moyens.

Machiavel n'a d'ailleurs fait que mettre en théorie les actes des princes de son temps, Louis XI, Ferdinand le Catholique, le pape Alexandre VI et son fils César Borgia.

« Quant à Machiavel, son système est connu de tout le monde. Passons sur les arguties de quelques savants modernes qui cherchent à le réhabiliter. Machiavel, esprit faux, passionné, s'il avait quelque idée, c'était celle de vouloir rétablir l'unité de l'Italie. Or il fondait cette unité non pas sur des intérêts réels, mais sur quelques souvenirs vagues de l'antiquité et sur un système individuel, sur une espèce d'utopie qu'il avait créée. Plus tard, convaincu de l'inutilité de son système, il désespéra de la république de Florence et de l'humanité. Il devint adorateur du despotisme, chercha à raisonner, à fonder une espèce de système réellement mongolien, système de violence et de destruction.

Machiavel intéresse la Pologne. Un de ses disciples, doué d'un grand talent (Buonacorsi), se rendit dans cette contrée et chercha à introduire son système dans le conseil du roi de Pologne (Albert)... Mais tout le monde cria contre le machiavélisme; et le roi fut obligé de l'éloigner. » (*Slaves*, t. II, p. 15, 37.)

61. En latin, *ancilla* veut dire *esclave*.
Frédéric Ancillon était descendant de protestants français réfugiés en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, et il a persécuté les Polonais réfugiés. —Professeur, prédicateur, historien, il naquit à Berlin en 1766. Précepteur du fils du roi de Prusse, il vint avec les princes, ses élèves, en 1814, à Paris. Au retour, il fut mis à la tête de la division politique des affaires étrangères. Ministre des affaires étrangères en Prusse après 1830, il mourut en 1837. Son principal ouvrage est le *Tableau des révolutions du système politique en Europe*. On peut lui appliquer l'une de ses maxi-

mes : « On réussit par ses défauts presqu'autant que par ses vertus, pourvu qu'on ait les défauts de son siècle, de sa nation et de son entreprise. » Voilà pourquoi ses fautes retombent sur la Prusse elle-même.

Ancillon déclara fondée sur la philosophie, justifiée par l'histoire, l'immoralité des rois. « L'absolue nécessité des gouvernements, dit-il, explique et légitime leur existence. » Selon sa théorie, qu'il nomma *le système des contre-forces*, la science d'un souverain doit consister à « opposer force à force, contre-balancer l'action par la réaction, tâcher d'amener l'équilibre par des attractions subitement combinées. » Il enseignait que tout ce qui existe est bien, que tous les moyens qu'emploient les gouvernements sont bons, que la force en est le rouage indispensable et éternel, que la morale chrétienne appliquée à la conduite des États entre eux serait une utopie. Avant d'appliquer comme ministre ces principes destructeurs de toute jus-



tice, il les vanta dans de volumineux ouvrages. Nous en citerons quelques passages :

« Serait-ce enfin des progrès de la raison et de la moralité qu'il faudrait attendre la garantie de l'existence et de l'indépendance des États? La force morale tiendra-t-elle jamais lieu de la force physique qui contient les individus dans la société? Quelque belles et consolantes que soient ces idées, elles ne méritent pas grande attention : ce sont des vapeurs agréablement colorées qui n'ont aucune espèce de consistance. Ce ne seront jamais les idées qui gouverneront le monde, ce seront toujours plus ou moins les besoins, les penchants et les passions. C'est sur la crainte et la défiance que sont fondées la plupart des combinaisons politiques, et toute la science des rapports qui lient les États les uns aux autres... Quiconque peut nous faire du mal veut ou voudra nous en faire. Tel est le principe qui a guidé l'homme dans la formation des sociétés

politiques... Telle est enfin la maxime fondamentale et la base de toute la politique... On ne peut pas se reposer sur la vertu, elle est douteuse et équivoque, ou secrète et inconnue;.. on ne peut donc partir dans la grande société des États que de l'abus possible et même probable de la puissance.

« Que doit-il résulter de là? Une défiance réciproque, des craintes et des inquiétudes toujours renaissantes et toujours actives. Chaque État, dans ses relations extérieures, n'a et ne peut avoir d'autres maximes que celle-ci : Quiconque, par la supériorité de ses forces et par sa position géographique, peut nous faire du mal est notre ennemi naturel ; quiconque ne peut pas nous faire de mal, mais qui, par la mesure de ses forces et par la position où il est, peut en faire à notre ennemi, est notre ami naturel... Prévenir les progrès de la puissance de leurs ennemis naturels, donner à la leur le plus haut degré de force et de consistance par tous les

moyens imaginables, telles ont été dans tous les temps les principales parties du plan de sûreté extérieure qu'ont adopté et suivi les différents peuples de la terre.

« C'est de ce point de vue que je compte présenter le tableau de l'histoire politique des trois derniers siècles. Nous y verrons les États suivre la seule maxime qui puisse les guider sûrement dans leur marche : c'est que la mesure des forces est la mesure des actions et qu'on doit tout craindre de celui qui peut tout entreprendre; nous les verrons tâcher de créer une masse de puissance égale à celle qu'ils redoutent;.. nous les verrons assurer leur existence indispensable en observant d'un œil jaloux ceux qui, par leur position, leurs principes et leurs moyens, doivent être regardés comme leurs ennemis naturels et, suivant la loi des affinités, resserrer les nœuds qui les unissent aux puissances qui ne peuvent leur faire aucun mal, mais qui peuvent en faire à leurs ennemis naturels, et jamais ils ne perdront de vue impunément ces prin-

cipes directeurs ; nous les verrons attaquer lorsqu'ils paraissent se défendre, prendre des précautions hostiles et des mesures de prévoyance, qui de la part de particuliers seraient des mesures injustes, mais dont leur situation leur fait une loi... » (*Considérations générales sur l'histoire ou Introduction à l'histoire des révolutions du système politique de l'Europe pendant les trois derniers siècles*, par Frédéric Ancillon, pages 85, 86, 96, 97, à Berlin chez Henri Frölich ; à Paris, chez Fuchs, 1801.)

Adam Mickiewicz a signalé l'origine de l'adoption du mensonge diplomatique et des hypocrisies de langage qui permetten t d'abriter toute espèce de crime international sous des formules sonores et creuses.

« Nous sommes au milieu du XVIIIe siècle, c'est l'époque de la diplomatie. On voit apparaître alors des mots nouveaux dans le langage des peuples, de ces mots qui expriment des idées ob-

scures; par exemple : *le système de balance et de contre-balance*, *la pragmatique sanction*, et mille autres formules, à l'aide desquelles on explique tous les événements sans tenir compte d'aucun sentiment moral, ni même d'aucun droit reconnu. C'est alors que se développe aussi le système des *amitiés* et des *inimitiés naturelles*. Les peuples continuent d'obéir à leurs gouvernements, mais ils commencent à perdre leurs illusions; ils obéissent déjà sans empressement. Comment, par exemple, les Français qui, sous la régence d'Orléans, s'entendent appeler les alliés naturels de l'Angleterre, peuvent-ils comprendre qu'une vingtaine d'années plus tard ils doivent devenir ses ennemis naturels? Dans le même temps, la Prusse, d'ennemie naturelle, devenait amie naturelle de l'Angleterre. » (*Les Slaves*, t. III, p. 21.)

62. Il est parlé dans ce verset des *trois rois*, Frédéric, Catherine et Marie-Thé-

rèse. C'est que Catherine et Marie-Thérèse furent si peu femmes, que les contemporains mêmes leur attribuaient fréquemment le genre masculin : « Vive notre roi Marie-Thérèse, » s'écriaient les Hongrois quand, abandonnée de tous, elle implora leur secours. « Il semble qu'elle soit fâchée d'être femme, » écrivait d'elle à Frédéric, son ambassadeur, le comte Podewils.

On sait que Catherine fut appelée *Catherine le Grand*. Voltaire lui écrivait, le 2 janvier 1766, que *si un autre grand homme* avait établi le siége de l'empire dans un climat plus doux, il serait à ses pieds, en dépit de son âge.

63. Le jour où il se rencontra trois monarques puissants dans le mal pour se lier par la solidarité d'un grand crime accompli en commun, la Trinité Satanique fut constituée. La formation immorale des trois États de Prusse, d'Autriche et de Russie, dont le développement résultait déjà d'une série d'i-

niquités, préparait l'avénement de ces trois personnages, qui parurent grands aux yeux des hommes et qui n'étaient, selon la belle expression d'un poëte polonais, Krasinski, que de misérables nains. Comme Satan, en échange de leur âme, leur donna de vastes possessions et les louanges des hommes, l'imitation de leurs procédés devint le détestable idéal de leurs successeurs, et l'esprit infernal s'infusa dans le sang des dynasties des Hohenzollern, des Hapsbourg et des Romanoff.

Le Tzarisme ayant le mieux réalisé le type de la domination satanique, la Prusse et l'Autriche ne furent que ses satellites. On peut dire aujourd'hui que le Tzarisme est un en trois personnes, qui sont : Russie, Prusse et Autriche. Et le Tzarisme osa placer le traité impie du démembrement de la Pologne sous l'invocation de la Sainte-Trinité !

64. Frédéric vient du mot allemand *Friede*, paix.

Or, dans son *Histoire de Brandebourg*, le roi Frédéric II avoue qu'il n'eut d'autre mobile dans ses premières campagnes que d'utiliser le trésor considérable et la bonne armée qu'il avait trouvés à son avénement. Et, le 18 novembre 1742, il écrivait :

« J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe... J'en suis guéri heureusement et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. » (Lettre adressée à Voltaire au moment même où il vient de faire la paix en abandonnant ses alliés.)

Deux citations encore :

« L'homme restera, malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers... Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblements de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers. Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire... Il me paraît

cependant que si un être bienfaisant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne sommes. » (Lettre de Frédéric, du 2 juillet 1759.)

« Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix... Je voudrais que toute l'Europe fût en paix et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentiments de feu l'abbé de Saint-Pierre. » (Lettre de Frédéric à Voltaire, du 25 novembre 1769.)

65. Un jour, à Sans-Souci, Frédéric, en parlant du pillage d'un château du comte de Bruhl, en Saxe, par un détachement de soldats sous les ordres de Guichard, dit à ce dernier : « Cela est vieux; tout est effacé par le temps et par le traité de paix ; il n'y a plus aucune recherche à craindre ; d'ailleurs, vous avez toute honte bue ; tout le monde sait que vous êtes un pillard : c'est une réputation dont les frais sont faits. Ainsi vous ne devez pas faire difficulté de nous

dire ici bonnement ce que vous avez pillé en cette circonstance. Allons, un petit effort ; combien cette aubaine de mécréant vous a-t-elle valu ? Dites. » Guichard répondit : « Votre Majesté doit bien le savoir, car je n'ai rien fait que par ses ordres, et Elle a partagé avec moi. » (Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*).

« Le roi de Prusse, profitant du désordre où étaient les monnaies polonaises, avait su, par les mains des juifs, se rendre maître de leur circulation, et les avait, en cinq ans, fait refondre sept fois, augmentant à chaque fois le degré d'alliage. » (Rulhière, *Hist. de Pologne*, t. II, p. 75.)

Les vols du roi et des siens sont si nombreux qu'il est impossible même de citer les principaux : nous nous bornerons à ce dernier exemple pour donner fût-ce une faible idée de leur manière d'opérer :

« Les troupes prussiennes étaient au centre des plus belles provinces... A la paix, de nouveaux détachements vinrent

se joindre aux premiers, sous le prétexte de contraindre les sujets prussiens qui, pendant la guerre, s'étaient réfugiés en Pologne, à rentrer dans leurs habitations...

« La licence la plus effrénée régnait dans l'exécution de ces ordres cruels. Une plaisanterie de Frédéric en avait été le signal. Ses généraux lui ayant écrit que tout coûtait fort cher, il répondit : « Je suis étonné de vos plaintes « sur la cherté des vivres en Pologne ; « c'est un si bon pays que vous devez y « avoir tout pour rien. »

« On forçait chaque seigneur chez qui les fugitifs prussiens s'étaient fixés de leur payer en argent la valeur de la maison qu'ils avaient bâtie, du terrain qu'ils avaient cultivé, et même une somme arbitraire pour le profit que le pays avait retiré de leur séjour. On saisissait les douanes pour indemniser, disait-on, le roi de Prusse de la perte qu'il avait faite sur ses monnaies pendant la guerre. On taxait tous les gentilshommes, sous

les prétextes les plus extraordinaires, comme des créances du temps des croisades. Des hommes flétris et bannis par la justice, rentraient sur les terres de leurs seigneurs en y conduisant les troupes prussiennes pour redemander les confiscations faites sur eux par la loi, et ceux qui refusaient de satisfaire à ces prétentions étaient conduits enchaînés à Driesen, ville frontière appartenant au roi de Prusse, où le bourgmestre érigé en juge les condamnait aux restitutions et aux frais du procès. L'instruction donnée aux officiers prussiens était conçue avec une plaisanterie froide et cruelle, et mettait un ordre ironique dans les vexations qu'elle autorisait, nommant les gentilshommes polonais la partie souffrante, et les Prussiens la partie gagnante.

« Ce fléau parcourut toute la Grande-Pologne et la Prusse polonaise. Le résident du roi de Prusse à Varsovie, ne sachant comment les pallier, se cachait et feignait d'être malade. Ce prince re-

fusa de voir ceux qui coururent à Berlin implorer sa justice...

« La noblesse de ces provinces, réduite au désespoir, allait se confédérer, les Russes approchaient. Frédéric II fit cesser ces brigandages, cassa la commission de Driesen, fit arrêter le bourgmestre si longtemps érigé en juge, condamna au cachot quelques officiers, et reprit *pour lui-même*, par des confiscations, tout ce qu'ils avaient acquis par ce pillage. » (Rulhières, t. II, p. 76-79.)

« Le roi écrivit une dissertation en faveur des voleurs, qui est imprimée dans les recueils de son académie. » (*Mémoires* de Voltaire, p. 47.)

Joignant au vol une impudente ironie, Frédéric II voulait qu'on considérât en Europe son pillage comme une restitution opérée par ses propres mains. Il appelait la part de Pologne qu'il s'était adjugée une réintégration, *regno redintegrato*, selon la devise de la médaille frappée à l'occasion du démembrement, et dont il envoyait un exemplaire à Voltaire.

Celui-ci répondit, le 18 octobre 1772 :

« Sire, la médaille est belle, bien frappée, la légende noble et simple. Mais surtout la carte que la Prusse, jadis polonaise, présente à son maître, fait un très-bel effet. Je remercie fort Votre Majesté de ce bijou du nord... Je regarderai le *regno redintegrato*, quand je voudrai reprendre des forces. »

Nous devons toutefois ajouter que, quelques jours après, Voltaire écrivait, le 2 novembre, à Catherine : « Ce mot *redintegrato* est singulier. J'aurais autant aimé *novo*. »

66. Voici quelques fragments de *l'Anti-Machiavel* de Frédéric II :

« On dirait que Machiavel dogmatise la perfidie dans une université de traîtres. » (Ch. XVIII.)

« Il veut prouver qu'un prince doit être méchant et fourbe : ce sont là les paroles sacramentelles de sa religion. » (Ch. XIX.)

« Chez lui, la vie des hommes est

comptée pour rien; l'intérêt, seul dieu qu'il adore, est compté pour tout. » (Ch. XVII.)

« L'âme du livre de Machiavel, c'est l'intérêt, ce dieu de la politique et du crime. » (Ch. V.)

« Il n'y a aucun crime que César Borgia n'ait commis. » (Ch. VII.)

« Que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle, ce philosophe couronné, toujours bon, toujours vertueux. » (Ch. XIX.)

— « Or, dès les premiers jours de son règne, il parut, dit Voltaire, que Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait semblé l'être. »

Quand Frédéric s'était ouvert du projet de cet ouvrage à Voltaire, celui-ci lui avait écrit, le 28 décembre 1739 :

« Monseigneur, il faut pour le bien du monde que cet ouvrage paraisse ; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale. »

Frédéric, au moment de devenir roi, lui répondit, le 17 mars 1740 :

« Il me faut plutôt penser à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. »

Voltaire avait été chargé de l'impression du volume de *l'Anti-Machiavel*.

Frédéric devint roi sur ces entrefaites, Voltaire hésita. « Imprimez toujours, » dit le roi. C'est alors que Voltaire lui écrivit :

« Sire, si j'avais été Machiavel, et si j'avais eu accès auprès d'un jeune roi, la première chose que j'aurais faite aurait été de lui conseiller d'écrire contre moi. »

Voltaire avait dit que « *l'Anti-Machiavel* doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres. » Mais M. Edgar Quinet remarque que « toutes ces vertus (énumérées dans *l'Anti-Machiavel*) reposent sur le système de l'intérêt bien entendu, et qu'ainsi la réfutation confirme le principe de Machiavel. »(*Révolutions d'Italie*, liv. II, ch. IV, § 12.)

Nous lisons dans les *Memoires* du comte de Ségur (II, p. 127) :

« Frédéric, étant jeune, avait composé *l'Anti-Machiavel*, et le premier acte de son règne fut un acte de politique machiavélique. Une guerre déclarée sans motif, une rapide invasion de la Silésie, et cinq batailles gagnées annoncèrent à la fois à l'Europe un ambitieux et un héros.—Dès que ses alliés ne lui furent plus utiles, il les abandonna. Peu de temps après, il envahit la Bohême ; Vienne le crut à ses portes. Cependant il fut trahi par la fortune, par ce sort capricieux qui gouverne tout et qu'il appelait philosophiquement lui-même *Sa Majesté le Hasard*... »

67. C'était une princesse allemande et elle s'appelait Sophie (de σοφία, sagesse). En embrassant le rite grec pour épouser le grand-duc de Russie, qui régna sous le nom de Pierre III, elle choisit le nom de Catherine (de καθαρός, chaste.) Or elle vécut de telle sorte qu'on

pent lui appliquer ces paroles d'Ezéchiel : « qu'elle multiplia ses prostitutions et ne fut point assouvie. Archi-prostituée qui fit tout le contraire de la femme, qui donna un salaire à ses amants. Il n'y eut pas de prostituée plus grande. » (*Ezéchiel*, XVI, 29-34).

Lorsqu'elle n'était que grande-duchesse, elle prit Serge Soltykoff pour avoir un héritier et, dit-on, ce fut Paul Ier. Puis elle eut Stanislas Poniatowski, non par amour romanesque, comme on l'a souvent répété, mais par débauche ; car elle disait de lui « qu'elle ne l'aimoit point, qu'elle se servoit des hommes tant qu'ils valoient quelque chose, mais qu'après cela elle voudroit pouvoir les jeter au feu comme de vieux meubles. » (Dépêche de l'envoyé français Durand, du 19 avril 1774.)

Et elle remplaça le comte Poniatowski par un officier des gardes, Grégoire Orloff, qui lui servit à ourdir le meurtre de son mari, et qu'elle installa ensuite au palais, et présenta à sa capitale et

aux ambassadeurs comme son favori. Et cette place de favori devint une charge de cour, la première de l'État, et dix favoris, en titre et en fonctions, s'y succédèrent; leurs noms sont : Grégoire Orloff, Wasilitchikoff, Potemkine, Zawadowski, Zoricz, Korsakoff, Lanskoi, Yermoloff, Momonoff et Platon Zouboff.

Jamais ce poste ne demeura vingt-quatre heures vacant. Et il y eut en outre une foule d'amants de passage. Elle adjoignit à Grégoire Orloff son frère Alexis, un hercule, l'étrangleur de Pierre III, et qui portait sur sa face la trace ineffaçable des ongles de sa victime.—Un jour, en l'absence de Grégoire Orloff, elle lui donna pour successeur par intérim Wasilitchikoff, et bientôt définitivement Potemkine, autre hercule et meurtrier de son mari. « Ceux-là du moins ne me vendront pas, » disait-elle à M. de Breteuil, ambassadeur de France.

Et ce Potemkine joua à la cour le rôle bizarre d'une espèce de Pompadour. Il s'appliquait en effet à renouveler sans

cesse les plaisirs de sa souveraine pour rester en crédit : Zawadowski, Zoricz, Korsakoff, Lanskoi, Yermoloff, Momonoff, furent tous les six successivement donnés par Potemkine à la tzarine, comme les jeunes filles du Parc-aux-Cerfs étaient fournies à Louis XV par la favorite.

Enfin Platon Zouboff succéda à Potemkine, comme la Du Barry à la Pompadour. Il avait moins de vingt-cinq ans, elle en avait plus de soixante, et pourtant elle lui donna deux adjoints, son frère plus jeune, Valérien Zouboff, et leur ami Pierre Soltykoff. Quand elle était blasée de ses amants, elle ne s'en séparait qu'en les gorgeant encore d'or et d'honneurs.

Et elle vécut ainsi jusqu'à la fin, jusqu'à l'âge de soixante-sept ans qu'elle mourut. Sa dernière nuit fut une nuit de débauche : le lendemain, on la trouva à demi-morte sur sa chaise percée. — (Voir *Récit de ma captivité à Pétersbourg*, par Niemcewicz ; *Mémoires*

secrets sur la Russie, publiés à Amsterdam en 1810, et les *Extraits des dépêches* des ambassadeurs anglais et français publiés à Berlin, en 1858, sous le titre : *La cour de Russie il y a cent ans*, 1725-1783.)

Catherine, comme ses deux complices Frédéric et Marie-Thérèse, avait apporté en ce monde des facultés hors ligne qui, tout en n'étant appliquées qu'au mal, ont ébloui beaucoup des contemporains et en partie obscurci le jugement des générations qui suivirent. Dès son avénement, elle montra un esprit plus vieux que celui des plus vieux diplomates ; elle sembla pratiquer la maxime que, plus tard, Talleyrand formulait, dit-on, en guise de conseil, au roi Louis-Philippe : « Parlez toujours de liberté et régnez par les baïonnettes. » Cette femme, qui versa des flots de sang innocent et brisa des milliers d'existences, publiait des manifestes et des édits pleins de sentences morales, des déclarations presque républicaines

et des projets humanitaires; elle en fit traduire, imprimer et répandre à profusion, principalement dans le temps où le partage de la Pologne l'excitait d'autant plus à jeter de la poudre aux yeux de l'Europe.

Dès 1766, dans un manifeste adressé à ses peuples en date du 14 décembre, elle disait :

« Voici la cinquième année que le Dieu tout-puissant et notre bien-aimée patrie, par leurs organes, nous ont choisie, nous ont confié le sceptre de l'empire, afin de sauver le pays d'un péril imminent.

« Depuis le jour de notre avénement au trône, nous n'avons eu qu'une pensée, c'est de réaliser les promesses de notre manifeste du 6 juillet 1762, de prier le Seigneur jour et nuit de nous aider à régner pour sauvegarder les droits sacrés de l'Église orthodoxe, de fortifier notre patrie en consacrant les droits de la justice, afin de détruire les abus et les prévarications, et enfin de perfection-

ner les lois au point d'établir dans leurs justes limites les libertés de chacun sur une base assez solide pour l'avenir...

« Mon plus cher désir étant de donner à nos peuples la plus grande part de bonheur que l'on peut trouver sur cette terre, dans toute l'étendue des droits de l'homme, afin de connaître exactement les besoins de nos peuples, nous ordonnons d'envoyer du Sénat, du synode, des colléges (ministères), des districts et des villes de notre empire, dans notre bonne ville capitale de Moscou, des députés dans les six mois qui suivront la promulgation de cet édit...

« Nous sentir soulager du fardeau du gouvernement, et voir l'ordre régner par la libre exécution des lois, sera notre récompense.

« Nous réservons au Trône le droit de grâce, et nous ouvrons la voie à la justice; nous attendons de nos sujets la reconnaissance et la soumission. C'est ainsi que seront maintenus le bien-être et la tranquillité de l'État. Et, en tous

cas, que le Seigneur, principe de tous les biens, nous soit en aide ! »

Un de ses édits, du 1er septembre 1763, était précédé du considérant suivant :

« Arrêter le mal, assister les indigents et prendre soin d'augmenter le nombre des hommes utiles à la société, sont des devoirs essentiels et des vertus propres aux souverains qui s'occupent du bonheur de leurs sujets. »

Catherine, dans un volume qui parut à Amsterdam, en MDCCLXXV, sous ce titre : *Les plans et statuts des différents établissements ordonnés par S. M. I. Catherine II pour l'éducation de la jeunesse et l'utilité générale de son Empire*, et qui porte pour devise : « Un bon prince est semblable à la divinité, » s'exprime ainsi :

« On ne réussira jamais à donner une bonne éducation qu'en remontant à ses principes fondamentaux. Ces principes sont le bon exemple, la bonté morale, les vertus humaines et patriotiques,

l'amour du travail, les connaissances relatives à l'âge, au goût naturel, au développement de l'enfant. »

Le *Code russe ou Instruction adressée par S. M. l'impératrice de toutes les Russies à la commission établie pour travailler à l'exécution du projet d'un nouveau code de lois*, avec cette épigraphe : « Seigneur Dieu, donne-moi les lumières et l'intelligence nécessaires pour juger ton peuple suivant ta sainte loi et suivant la vérité, » devait être lu au commencement de chaque mois au sein de ladite commission. C'est un digne pendant de *l'Anti-Machiavel* de Frédéric II. On y lit dans le préambule :

« La religion chrétienne nous apprend à nous faire les uns aux autres autant de bien qu'il nous est possible. »

Voltaire écrivait : « Nous sommes deux membres de la Société de Berne, qui avons déposé chacun cinquante louis, pour le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois. »

L'autocratrice a beau faire, elle montre

dans cette *Instruction* mensongère, et par échappées, le fond de sa pensée :

« Le gouvernement de la Russie, dit-elle, est par sa constitution la domination d'un seul. Il n'est d'autre puissance que celle qui est réunie dans sa seule personne... (27, art. II.) C'est le Prince qui est la source de tout le pouvoir de l'Empire et des citoyens. (16, art. III.)

« L'égalité parmi les citoyens consiste en ce qu'ils soient tous tenus d'observer les mêmes lois. » (29, art. V.)

Ainsi définie, ce serait l'égalité dans la servitude, puisque le droit de créer les lois est réservé aux monarques seuls.

Elle se prononce en principe pour la confiscation :

« Quand on a violé la sûreté publique à l'égard de la possession des biens, on peut démontrer que dans ce cas-là on ne doit pas infliger des peines capitales. Il paraît qu'il est mieux et plus conforme à la nature des choses de punir par la privation des biens ceux qui violent dans ce sens la sûreté des biens. » (II, 72.)

Catherine, dans ce travail, se conforme aux doctrines des encyclopédistes français. Elle n'ignorait pas qu'elle intéressait ainsi ce parti à la louanger; elle ne le prit en grippe qu'en s'apercevant, vers la fin de sa vie, que si, grâce à ses calculs, les belles théories du XVIIIe siècle étaient restées lettre morte en Russie, elles marchaient à leur réalisation en France.

L'*Instruction* de Catherine ne diffère pas beaucoup des premières constitutions de la République française. En voici quelques passages :

« Les lois doivent défendre uniquement ce qui peut nuire aux individus en particulier ou au bien de la société en général. » (35, art. VI.)

« C'est la douceur et la modération, et non pas des règles outrées qui servent à gouverner les hommes. » (59, art. VII.)

« C'est le triomphe de la liberté civile, lorsque les lois infligent à ceux qui les violent des punitions qui découlent

de la nature même du délit. » (60, art. VII.)

Catherine conclut en disant que son *Instruction* doit « n'avoir d'autre effet que d'aider à choisir les moyens qui peuvent rendre le peuple russe aussi heureux que l'humanité peut permettre qu'on le soit sur la terre. » Cette pièce est datée de Moscou, du 30 juillet 1767. Or, tout en philosophant avec Voltaire, et en rédigeant des projets de code et d'écoles, elle faisait serfs pour les donner à ses amants les cultivateurs libres de la Petite-Russie et répondait à une lettre du gouverneur de Moscou qui se plaignait de l'insuccès des écoles nouvellement ouvertes :

« Vous vous plaignez de ce que les Russes ne cherchent point à s'instruire. Ce n'est pas pour eux que j'institue des écoles : c'est pour l'Europe, où il faut conserver notre rang dans l'opinion. Du jour où nos paysans auraient le désir de s'instruire, ni vous ni moi ne resterions à nos places. »

69. Catherine osait avancer, dans sa lettre à Voltaire du 17/29 novembre 1765, la contre-vérité que voici : « La tolérance est établie chez nous ; elle fait loi de l'État, et il est défendu de persécuter. »

« Nos lois vont leur train... Elles seront tolérantes, elles ne persécuteront, ne tueront ni ne brûleront personne. » (14 juillet 1769.)

Frédéric II, avant de suivre les exemples de Catherine, se moquait agréablement de sa soi-disant tolérance. « Qui croirait, écrivait-il à Voltaire, le 24 mars 1767, qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle. Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidents de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des arguments munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidents prétendent avoir. »

Les empereurs de Rome soulevèrent,

eux aussi, d'effroyables persécutions. Mais Catherine II ajouta aux siennes une hypocrisie systématique qui en augmente l'horreur. Les écrivains les plus fameux du XVIIIe siècle célébraient à l'envi l'impératrice de Russie, comme protectrice infatigable de cette même liberté de conscience à laquelle elle ne cessait d'attenter en Pologne.

Au début de son règne, dans le manifeste où, en voulant s'excuser du meurtre de son mari, elle s'étendait sur les dangers dont elle venait de préserver l'empire, elle disait que le plus redoutable de tous, « c'était la ruine complète de la religion grecque. »

Or, dit un ecclésiastique, M. Theiner, « jamais on n'entendit au sein des clubs jacobins, en 1792, énoncer des principes plus subversifs que ceux que Catherine publiait trente ans avant la Révolution française, sous le titre pompeux de *Droits de l'Humanité.* » (*Vicissitudes de l'Eglise catholique en Pologne et en Russie*, I, p. 118.)

« Jamais prince ne sut, à l'égal de Catherine, protéger la religion sans avoir aucune conviction religieuse.... Elle s'inclinait devant les noms de Voltaire, de Diderot et de d'Alembert... Elle alla jusqu'à acheter tous leurs ouvrages et les fit placer comme des reliques dans la bibliothèque de l'Ermitage. Et, malgré cela, elle menait son confesseur partout et en tout temps, accomplissant aux jours prescrits, avec une scrupuleuse exactitude, toutes les pratiques commandées par la religion. Au fond, elle riait, elle se moquait, à l'exemple de Frédéric, de toutes les sectes chrétiennes, mais elle avait au moins l'adresse de feindre une conviction et de faire servir les intérêts religieux à ses projets. » (*Vicissitudes de l'Eglise catholique en Pologne et en Russie*, I, p. 86.)

L'impératrice Élisabeth avait chassé quarante mille Juifs de Russie. Sous Pierre Ier, soixante mille *raskolniks*, ou sectaires russes, avaient fui devant ses persécutions et s'étaient réfugiés en

Pologne. Catherine, dans son manifeste, reprocha aux Polonais « de protéger la fausse religion des Juifs ; » en même temps, elle les accusait d'intolérance à l'égard des dissidents.

Catherine, qui effaça du Code russe la peine de la confiscation, confisqua les propriétés des *Uniates* ou Grecs unis [1], et sécularisa celles des Grecs orthodoxes en écrivant aux évêques qu'ils étaient les successeurs de ces apôtres à qui le Seigneur a confié le soin d'enseigner aux hommes le mépris des richesses de ce monde.

Catherine nommait l'Église uniate « une sœur égarée de la nation russe. » Elle refusait de remplacer par des prêtres du même rite ceux qui mouraient ou qu'elle déportait en Sibérie, imposant en leur lieu et place des prêtres schis-

1. Les Uniates avaient obtenu du Saint-Siége de conserver certaines formes analogues à celles de l'Église grecque, tout en restant catholiques.

matiques, si bien qu'en quatre ans, huit cents paroisses, soit cent mille fidèles, durent passer à l'Église orthodoxe. C'est un lien qui se rompait entre eux et leur patrie polonaise.

Catherine se décernait en ce temps à elle-même le témoignage d'avoir agi conformément aux plus nobles principes de la dignité humaine.

Les coups qu'elle porta à l'Église étaient savamment calculés. Dès 1783, elle ordonna par un ukase que les prêtres uniates récitassent pendant l'office divin les prières d'usage pour l'Impératrice, le grand-duc et le saint synode. C'est à peine si l'archevêque catholique obtint qu'on le dispensât de faire prier son clergé pour le saint synode grec.

Dans le traité de Grodno, du 13 juillet 1793, elle jura de conserver aux nouveaux sujets qu'elle s'acquérait par ce nouveau partage, leur religion et leurs églises. Or, elle ne songeait qu'aux moyens de les réduire au schisme et,

cette année même, elle rassembla dans ce but un conseil secret de prêtres russes.

En mai 1794, les popes, accompagnés d'une soldatesque qui bâtonnait les paysans, parcouraient les campagnes pour les contraindre à les accepter. En 1839, le synode, dans son manifeste, avance que sous Catherine « toute liberté fut donnée aux Uniates de retourner à l'Église de leurs aïeux. » Cette allégation inspire à d'Horrer, ancien conseiller d'État de Russie, dans son volume sur les « persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie, » p. 88 et 89, la réflexion suivante :

« Il était assez naturel que l'Impératrice octroyât à ses nouveaux sujets la liberté de se placer sous *sa domination spirituelle* en retournant au schisme. Ce qui l'était un peu moins, c'était, *comme nous en avons été témoins*, d'employer les baïonnettes, même du canon, et les exils en Sibérie, pour les forcer à profiter de cette liberté. A cette

époque, les mines de Nertchinsk ont été exploitées par les bras de centaines de prêtres fidèles qui, confesseurs de la foi, préférèrent cet affreux sort au malheur de se séparer de l'Église. Dans les villes et les bourgs, le bâton des soldats de police appuyait de son poids cette liberté, en faisant entrer de force les bourgeois dans les églises schismatiques. Le synode appelle cela de la liberté et de l'empressement ! »

En mai 1795, l'archevêque schismatique de Mohilew se félicitait de ce que « dans le court espace d'une année, grâce aux sages dispositions de l'Impératrice de toutes les Russies, plus d'un million de Ruthéniens-Unis des deux sexes ont été ramenés à la foi russe. »

A force d'exécutions, de déportations, en même temps que d'assurances tranquillisantes prodiguées au Saint-Siége et à l'Europe, comme aussi grâce à la suppression de presque tous les évêchés catholiques, à la distribution des biens d'Église à ses généraux, et à la création

de quatre grandes éparchies russes, Catherine sut faire que, de cinq mille paroisses, il n'en échappa au schisme que deux cents. Sa mort, en novembre 1796, marqua une halte dans la persécution.

C'est à l'empereur Nicolas qu'était réservée la honte de reprendre et de poursuivre avec un indicible acharnement l'œuvre infâme de son aïeule. Dès son avénement, il défendit, par un ukase du 9 février 1826, à tous marchands russes ou polonais de vendre dans les foires ou réunions du peuple en Petite-Russie, Russie-Blanche et ailleurs, aucun livre à l'usage de l'Église uniate. Le 22 avril 1828, paraissait un autre ukase plus sévère contre cette Église. Le 28 février 1832, il clot le noviciat des Basiliens, supprime cet ordre, en confisque les propriétés. La même année, il ordonne que les enfants nés de mariages entre catholique et schismatique soient élevés dans la religion schismatique; il défend aux prêtres ca-

tholiques d'administrer les sacrements aux Uniates même en cas d'urgence, ferme les écoles religieuses, les séminaires et incorpore au saint synode russe le département ecclésiastique uniate. En 1833, il remet en vigueur un ukase de Catherine, ainsi conçu : « Sera puni comme rebelle tout catholique, prêtre ou laïque, d'une condition basse ou élevée, toutes les fois qu'on le verra s'opposer, soit par des paroles, soit par des actions, au progrès du culte dominant, ou empêcher de quelque manière que ce soit la réunion à l'Église russe de familles ou de villages séparés. »

Alexandre II, pour maintenir les conversions monstrueuses opérées par son père, n'a reculé non plus devant aucun moyen.

Dans le gouvernement de Witebsk, province de Driza, se trouve le village de Dziernowice, propriété d'un M. Korsak. En 1842, l'église catholique de l'endroit fut confisquée au profit du schisme, et on y installa un pope. Les

paysans s'abstinrent des sacrements. En 1857, confiants dans la bonté du nouveau Tzar, ils sollicitèrent la permission de pratiquer ostensiblement le catholicisme. La commission des pétitions leur répondit que la leur n'avait pas même été jugée digne d'examen; sans se décourager, ils adressèrent une supplique à l'Empereur et une autre au ministre de l'intérieur. Dans les premiers jours d'avril, le gouverneur de Witebsk, Kolokoltsoff, envoya à Dziernowice le sowietnik (conseiller de préfecture) Hovorowitch, l'archiprêtre Humileff. Ils convoquèrent une quarantaine de popes, force police, quatre-vingts soldats et ils procédèrent à coups de verges à une enquête : « Qui est-ce qui a conseillé d'écrire à l'Empereur? Qui a rédigé la pétition? » Un chirurgien de village, nommé Vincent, qui prit tout sur lui, fut horriblement maltraité et condamné aux travaux forcés. Puis on logea un soldat dans chaque cabane avec ordre de prêcher l'orthodoxie à ses

hôtes ; les paysans ne cédèrent pas aux arguments de ces missionnaires d'une nouvelle espèce.

Alors un colonel de gendarmerie, Losieff, ordonna de réunir tous les chefs de famille et les principaux de la commune. Revêtu de son grand uniforme, assisté d'adjudants, de commissaires et de popes, il commença en ces termes :

« L'Empereur, notre gracieux sou-
« verain, veut que vous soyez tous
« orthodoxes. Pourquoi êtes-vous récal-
« citrants? »

Le peuple répond : « Nous sommes
« tous fidèles sujets, nous payons l'im-
« pôt, nous fournissons des recrues à
« l'armée, mais nous n'abjurerons pas
« la foi de nos pères. »

Le colonel : « Vous vous révoltez
« donc, car vous vous opposez à la vo-
« lonté de l'Empereur. Avouez les noms
« des meneurs, de cette manière, une
« partie de vous restera libre; autre-
« ment, vous passerez tous par le knout
« ou serez déportés, et vous ne rever-

« rez plus ni vos femmes ni vos en-
« fants. »

Le peuple s'incline et répond : « Nous
« sommes tous prêts à subir la Sibérie
« et la mort, mais nous n'abjurerons
« pas. »

Le colonel : « Vous êtes allés à l'église
« grecque, vous êtes donc des apos-
« tats ? »

Le peuple s'incline de nouveau et répond : « Monsieur, daignez ne pas vous
« fâcher pour ce que nous allons dire.
« Vous-même, si deux compagnies de
« soldats vous avaient poussé la baïon-
« nette dans les reins, n'auriez-vous
« pas été obligé d'entrer même dans
« la bauge d'un cochon ? Qu'y a-t-il
« d'étonnant qu'on nous ait *refoulés*
« de la sorte dans l'Église grecque ?
« Et ceux qui refusaient d'entrer en
« s'accrochant aux verrous et aux por-
« tes de l'église, ne leur a-t-on pas
« coupé les doigts à coups de sabre ou
« de hache ? »

Ici, le colonel se tut; les popes se

mirent à crier : « Vous vous moquez de « notre croyance ; plusieurs de vous ont « communié. »

Le peuple : « Comment nous admi- « nistrait-on la communion? En nous « donnant des coups dans la mâchoire « ou en nous introduisant entre les « dents la pointe d'une épée. »

Le 12 juillet, le sénateur Chtcherbinine arriva à Dziernowice. Le peuple l'attendait. Le sénateur salua gracieusement et dit : « Chers enfants, je viens « porter à votre connaissance que l'em- « pereur Alexandre II, en montant sur « le trône de toutes les Russies, a juré « de protéger la foi orthodoxe et de la « propager. En conséquence, les obli- « gations du serment ne lui permettent « pas d'agréer votre demande et de vous « autoriser à rester catholiques. Vous « devez savoir aussi que la volonté de « l'Empereur est sacrée, que l'Empereur « est l'envoyé de Dieu ; Dieu est au ciel, « l'Empereur sur la terre : qui désobéit « à l'Empereur désobéit à Dieu. L'Em-

« pereur veut et Dieu veut aussi que vous
« soyez orthodoxes. Consentez-vous? »
« Le peuple se mit à se lamenter et à
crier : « Permettez-nous, comme vous
« le permettez aux juifs et aux luthé-
« riens, de louer Dieu comme le louaient
« nos pères. » Et le sénateur de ré-
pliquer : « Non, mes enfants, cela n'est
« pas possible ; bon gré mal gré, il faut
« que vous soyez orthodoxes. »
« En ce moment du sein du cortége
officiel sortirent ces paroles : « Vous
« n'avez pas encore salué l'Empereur
« dans la personne de son sénateur. » Le
peuple incline la tête. « Ce n'est pas
« comme cela, s'écrient des employés.
« Que chacun de vous se jette aux pieds
« du sénateur et qu'il lui baise la
« main. » Et ils précipitent les paysans à
genoux. Le sénateur donna cinq roubles
pour qu'il fût fait une distribution
d'eau-de-vie. Et il partit en laissant ses
ordres. On ramena le chirurgien Vin-
cent dont l'énergie n'avait pas résisté
à trois mois de fers et aux bastonnades.

Il conseilla aux paysans de céder. Le 14, on les rassembla de force dans les églises grecques, rebaptisa leurs enfants et on les inscrivit comme convertis au schisme. Le chirurgien Vincent, agité du remords de sa faiblesse, se brûla la cervelle. Le sénateur Chtcherbinine, dans son rapport, indiqua que si une commune quelconque du gouvernement de Witebsk faisait quelque tentative pour se détacher du schisme, il n'y avait qu'à en déporter les habitants au fond de la Russie où on les donnerait à un couvent grec.

Ainsi corruption et violence pour faire entrer dans le giron de l'Église grecque, défense d'en sortir sous peine de déportation ou de mort, voilà la tolérance russe !

70, 71, 72. On a fait à Marie-Thérèse une fausse réputation. C'était Tartuffe en cotillon et sur le trône. On peut voir, dans les *Mémoires* de madame Campan, sa dureté envers ses filles,

malgré son affectation d'amour maternel. Elle avait pour amant, dit-on, l'abbé Métastase.

Elle signa le partage de la Pologne, en disant : « J'en suis navrée. » Mais elle n'avait fait difficulté, qu'afin d'avoir un plus gros morceau. Voltaire l'appelait par ironie « la scrupuleuse. » Et Frédéric disait d'elle : « Elle ne voulait pas se damner pour trop peu. »

Un jour, elle disait au ministre de Suède, comte de Barck : « L'affaire de Pologne me désespère !... » Le diplomate lui ayant répondu que les souverains ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu, Marie-Thérèse se leva tout à coup, étendit la main vers le ciel et s'écria : « C'est aussi le juge que je crains. » Elle avait la crainte de l'enfer, non la crainte de mal agir.

« Marie-Thérèse exprima son anxiété au jésuite Parkhammer, son confesseur. Le jésuite en référa au Pape... Le Saint-Père combattit ses scrupules, lui exposa que les Russes, quand ils auraient pé-

nétré en Pologne, s'y étendraient indéfiniment, y établiraient leur culte schismatique, damneraient la population, et que l'intérêt des âmes, comme celui du ciel, prescrivaient à l'Autriche d'envahir une partie considérable du territoire. » (*Histoire de la politique autrichienne*, par A. Michiels, p. 121.)

Les jésuites avaient poussé au partage de la Pologne. Ils furent chassés de France, d'Espagne, d'Autriche, et supprimés, en 1773, par un bref du pape Clément XIV.

Aux rapprochements de noms qu'a faits Adam Mickiewicz, et dont l'étymologie paraît comme une ironie du destin, nous pouvons ajouter que le nom du geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, *Love*, veut dire amour.

74. Joseph II, né en 1741, fut élu roi des Romains en 1764, et nommé empereur d'Allemagne en 1765, à la mort de son père François I[er] de Lorraine. Mais il ne gouverna réellement

qu'à la mort de sa mère Marie-Thérèse, en 1780.

L'ambassadeur de Prusse à Vienne, comte Podewils, écrivait à Frédéric II, le 22 mars 1747, en parlant de Joseph, alors archiduc : « On l'élève dans les maximes de l'ancien orgueil de la maison d'Autriche. »

Joseph II professait une grande admiration pour Frédéric II. Lorsqu'il vit Catherine II, en 1779, le prince, en prenant congé, s'étant avancé pour lui baiser la main, elle le saisit entre ses bras et le pressa contre son cœur.

Dès qu'il fut question du partage de la Pologne, Joseph II soutint Kaunitz et l'aida à vaincre les scrupules religieux qui faisaient encore hésiter sa mère.

Cet empereur est connu par ses lois Joséphines. Mais en subalternisant le clergé à l'État, et en réprimant ses abus, il avait en vue la plus complète domination de l'empereur et non la liberté des citoyens.

Joseph II formula le système de l'empire unitaire d'Autriche qui devait être l'effacement de toute nationalité, au lieu de l'empire fédératif qui respectait les vestiges des diverses autonomies.

C'est de l'Autriche qu'est venue la plus forte négation de la révolution française. Elle prit l'initiative de la fameuse déclaration de Pilnitz, d'après laquelle les peuples étaient la propriété des princes qui devaient se prêter mutuel appui et main-forte contre leurs sujets respectifs.

L'âpreté que l'Autriche mettait à s'emparer du bien d'autrui, elle le mettait à le conserver.

« Les Belges secouèrent enfin le joug autrichien. Joseph II ne put résister au chagrin que lui donnèrent les progrès de l'insurrection belge. Et en 1790, la veille de sa mort, il dit au prince de Ligne : « Votre pays m'a tué ; Gand pris a été « mon agonie ; et Bruxelles abandonné « ma mort. » (Ségur, t. III, p. 555.)

L'Autriche se nomme *apostolique :*

or elle est apostolique comme Judas fut apôtre.

Joseph de Maistre disait de l'Autriche : « C'est la grande ennemie du genre humain. » Napoléon en parlait comme de la trahison personnifiée.

M. de Montalembert, dans sa *Préface des pèlerins*, a dit : « Voyez l'Autriche, cette grande prêtresse de l'oppression, occupée à contenir la Hongrie avec des baïonnettes italiennes, et l'Italie avec des baïonnettes hongroises ; l'Autriche qui a ouvert dans son sein ces affreuses prisons où languit toute une population de martyrs. »

L'Autriche a toujours rendu le mal pour le bien, et elle a érigé cela en théorie. Déjà Sobieski, dans une lettre à sa femme, se plaignait de l'ingratitude de l'Empereur. On raconte qu'au retour de la guerre de Hongrie, en 1849, le jeune empereur d'Autriche François-Joseph dit à l'empereur Nicolas, en lui montrant la statue de Sobieski : « Voici le premier sauveur de l'Autriche. » —

« Dites la première dupe, » aurait répondu Nicolas.

Peu après, le ministre Schwartzenberg disait à ceux qui parlaient de la vassalité de l'Autriche envers la Russie : « L'Autriche étonnera le monde par la grandeur de son ingratitude. »

75. Catherine disait à l'ambassadeur d'Angleterre, sir C. H. Williams : « Que le roi de Prusse (Frédéric II) était certainement le pire homme qui fût au monde. » (Dépêche du 2 octobre 1755.)

Les mœurs de Frédéric II furent infâmes. Il avait des habitudes contre nature. On en peut lire le détail dans M. de Voltaire qui, ayant vécu dans l'intimité du roi, était à même de le bien connaître.

Voltaire, dans ses *Mémoires*, rend contre lui ce témoignage : « Il n'accordait pas la moindre grâce à ses anciens favoris, et surtout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui quand il était prince royal ; il ne payait pas même

l'argent qu'il avait emprunté alors; et comme Louis XII ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans, le roi de Prusse oubliait les dettes du prince royal. »

Voltaire remarque également « qu'il était dans la nature de Frédéric de faire toujours le contraire de ce qu'il disait et de ce qu'il écrivait. »

Louis XV appréciait ainsi le roi de Prusse, à la veille de la bataille de Rosbach : « C'est un fou qui risquera le tout pour le tout et qui peut gagner la partie, quoique sans religion, sans mœurs et sans principes. » (*Mémoires* de madame Du Hausset, p. 180.)

« Plus que libéral avec les encyclopédistes et irréligieux à l'excès avec Voltaire, protecteur des jésuites dans un pays protestant... » (Ségur, *Mém.*, t. II, p. 128.)

Frédéric disait des jésuites : « J'en conserve la graine pour en revendre. »

Frédéric II lança des troupes en Poznanie, y fit enlever sept mille jeunes

filles de seize à vingt ans pour les marier ailleurs, en exigea une par canton, avec un lit, une vache et trois ducats.

En Pologne, Catherine se prépara les voies en excitant les paysans au massacre de leurs seigneurs, ce qui lui présentait ce double avantage d'anéantir presque une classe de la nation et de démoraliser l'autre. C'est en obéissant à ce calcul que les Russes s'efforcent tant aujourd'hui de susciter des jacqueries en Pologne. L'or et les agents de Catherine égarèrent les masses populaires qui souffraient en partie, c'est vrai, de la négligence et des fautes séculaires de la noblesse, mais beaucoup plus encore de l'anarchie développée au sein de la république par les intrigues du cabinet de Saint-Pétersbourg. Zelezniak et Gonta, munis de nominations signées de la main de l'Impératrice et assistés de régiments russes, commencèrent leur œuvre de sang. Ils la symbolisaient en pendant à la même potence un noble, un moine, un juif et un

chien. Leurs cruautés rappelaient celles des anciennes hordes tartares. Ils enterraient, par exemple, des centaines d'hommes jusqu'au cou et fauchaient les têtes; ils fendaient le ventre aux femmes enceintes et y remplaçaient les enfants par des chats vivants. Trois villes, cinquante villages, plus de mille métairies furent incendiés, seize mille personnes égorgées dans Human seul. On évalue le nombre total des victimes à deux cent mille. On sait que toutes les cruautés étaient à l'ordre du jour dans les armées de Catherine.

« Le prince d'Anhalt, général au service de la Russie, raconte que deux jours après la prise d'Oczakow les soldats russes, lorsqu'ils trouvaient des enfants turcs cachés dans quelques réduits, les prenaient, les jetaient en l'air et les recevaient sur la pointe de leurs baïonnettes. (*Mémoires* du comte de Ségur, t. III, p. 442.)

Frédéric, dans le temps où il n'avait pas d'intérêt à dissimuler la vérité au

sujet des Russes, s'exprimait ainsi sur leur compte dans une lettre à Voltaire du 17 novembre 1759 :

« Les barbares Cosaques et Tartares, gens infâmes, à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. »

Le chancelier de Catherine, Bestoujeff, formulait, dans une note écrite, la ligne politique de sa souveraine : « L'état naturel de la Russie est la guerre. Son gouvernement intérieur, ses finances, ses progrès dans la civilisation, tout doit être organisé dans ce seul but. »

Catherine écrivait à Voltaire le 9/20 août 1770 : « La guerre en vérité a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même... Pierre le Grand soutint pendant trente ans la guerre. La Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant ; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en

branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation. »

Si, d'après les maximes connues sous le titre de Testament de Pierre le Grand, la Russie doit à tout prix se mêler de toutes les querelles de l'Europe pour arriver plus sûrement à la dominer, Catherine II ajouta qu'il y a surtout profit à pêcher en eau trouble.

C'est avec son doigt trempé dans l'encre que Catherine se traça sur la carte sa part de Pologne.

Le premier traité de partage fut signé le 14/25 juillet 1772.

Des trois puissances qui ont participé au démembrement de la Pologne et que Catherine appelait les puissances *coopérantes*, l'une devait son nom à une province polonaise occidentale, la Prusse; l'autre avait pris le sien aux provinces méridionales de la Pologne, les Russies; et la troisième, l'Autriche, tirait de la Hongrie son nom d'apostolique.

Tout Vienne est plein de Marie-Thérèse, comme Berlin l'est de Frédéric et Pétersbourg de Catherine. Et ce sont trois capitales artificielles. Que le gouvernement se retire de Pétersbourg et de Berlin, l'effort qui les soutient venant à cesser, elles rentreront l'une dans les sables de la Sprée et l'autre dans les marais de la Néva.

Frédéric n'osait prendre sur lui tout le blâme du partage : « J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez ; je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéraments différents, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la quarante-huitième proposition d'Euclide. »

Le fait est que Catherine eut la première pensée de la destruction de la Pologne, mais secrète ; car elle voulait le tout pour elle-même. Frédéric la devina et, pour en avoir quelque profit, imagina le partage. Il eut l'intrépidité du crime ; mais s'il n'avait pas les scrupules ni les remords religieux de Marie-Thérèse la catholique, il n'avait pas non plus la sûreté de l'âme mongole et orthodoxe de Catherine. Et c'est pourquoi parfois il cherchait à s'excuser.

« Frédéric II, après avoir arraché à la Pologne plusieurs de ses provinces, consacrait encore les dernières années de sa vie à dénigrer les Polonais et à les tourner en ridicule. Il composa même un poëme burlesque sur les malheurs de la Pologne. Les massacres et les pillages durant la confédération de Bar paraissaient à ce roi dignes d'être traités dans un poëme comique. Catherine, qui avait plus de dignité, montrait la même haine dans ses conversations particulières. » (*Slaves*, t. III, p. 75.)

La margrave de Bareith, sœur de Frédéric II, déclarait dans une lettre à Voltaire du 2 janvier 1758, Marie-Thérèse « une hypocrite courant les processions et implorant les saints, occupée à brouiller toute l'Europe et à la priver de ses habitants. »

Cette dévote impératrice d'Autriche nomma l'assassin du mari de Catherine II, Grégoire Orloff, prince du saint-empire romain.

Hertzen, dans ses *Mémoires*, dit de Catherine II : « Cette femme couverte du sang de son mari, cette lady Macbeth sans remords, cette Lucrèce Borgia née sous un autre ciel. » Et il appelle Frédéric II « un vautour affamé. » (Vol. I.)

« L'empereur Joseph II fit représenter le roi de Prusse sous les traits de Cartouche : pour répondre à cette aménité au fond juste, celui-ci fit représenter Joseph II sous les traits de don Quichotte. Marie-Thérèse, en parlant de Catherine II, disait toujours : « Cette femme. » Ces princes se valaient l'un

l'autre, ils se méprisaient, se haissaient, mais ils se sont associés pour accomplir le crime. » (*La Pologne, ses frontières naturelles et historiques*, par le général Rybinski, 1863.)

Le roi d'Angleterre, en apprenant le partage de la Pologne, a dit : « Il paraît que l'Europe est un désert, où il n'y a que des brigands. » (*Ibid.*)

Lord Brougham appelle les monarques copartageants des *souverains-brigands*.

Voici comment moururent Frédéric, Catherine et Marie-Thérèse :

« Frédéric II fut l'homme le plus glouton de son royaume, il trouvait un grand charme à manger. Sa gourmandise fut la maladie dont il mourut. » (Lord Dover. I, xx, *Hist. de la vie privée, polit. et milit. de Frédéric II*).

En effet, bien que les médecins lui en représentassent le danger, rien ne put l'empêcher de se bourrer jusqu'à la fin. Il demanda, dans son testament, à être enterré avec ses chiens, disant que les bêtes valent mieux que les hommes.

Niemcewicz, le compagnon d'armes et ami de Kosciuszko, a raconté ainsi la mort de Catherine :

« Les ministres accoururent. Quel spectacle ! L'immortelle Catherine, la maîtresse du tiers du globe habité, renversée sur sa chaise percée... On l'enlève, on la couche sur son lit ; elle ouvrit encore un instant les yeux, mais ne parlait plus et avait perdu connaissance... Séverin Potocki, qui, ce jour-là, était de service, m'a dit que cette mort incomplète de Catherine mettait les courtisans dans la plus grande perplexité ; car ils étaient en présence de deux souverains, dont l'un, il y a quelques heures de cela, était maître de leurs biens et de leur vie, et pouvait peut-être encore revenir, puisqu'il remuait ; l'autre dans la force de l'âge et de la santé, touchait déjà du bout des doigts le sceptre, et promettait de le tenir ferme et fort longtemps. Or, l'empressement ou l'indifférence pour l'un ou pour l'autre pouvait également compromettre, était égale-

ment dangereux. Dans ce cruel embarras, ils prirent pour boussole de leurs actions et de leurs mouvements le ventre de leur souveraine; s'agitait-il avec force, vite ils se rangeaient du côté du lit et poussaient les cris les plus lamentables; commençait-il à se ralentir, plus vite encore, d'un air moitié joyeux, moitié respectueux, ils se précipitaient vers le grand-duc. Ces manœuvres de crainte et de flatterie durèrent pendant trente heures de suite; car ce n'est que le lendemain à midi que le ventre cessa entièrement de s'agiter et que l'immortelle se trouva morte pour tout de bon. » (*Notes sur ma captivité à Saint-Pétersbourg en* 1794, 95, 96, p. 179.)

Nous trouvons dans Alfred Michiels les détails suivants sur la fin de Marie-Thérèse :

« L'heure approchait cependant où Marie-Thérèse allait abandonner le trône et la vie. Elle était devenue si monstrueusement grosse pendant sa vieillesse

qu'elle ne pouvait plus ni marcher, ni se tenir debout, qu'il fallait des machines pour la mouvoir dans le palais de Vienne et dans la *Gloriette* de Schœnbrunn. »

Elle mourut le 29 nov. 1780, étouffée par un asthme.

« Pendant tout son règne, quiconque imaginait une taxe, un moyen inusité de rançonner le public, était largement rétribué sur le produit du premier exercice. (Hormayr Anemonen, t. II, p. 219.) Le jour de son convoi, des paroles injurieuses grondèrent autour de sa dépouille. On jeta même des pierres sur son cercueil, et il fallut qu'un régiment de grenadiers protégeât contre la foule la souveraine naguère toute-puissante. » (*Hist. de la politique autrichienne depuis Marie-Thérèse.*)

76. Les diplomates n'oseraient pas dire qu'une chose est juste, ils craindraient de faire rire. Ils invoquent l'intérêt. Ils essayent même de démontrer à l'ennemi qu'il agit contre son inté-

rêt, ce qui le plus souvent est ridicule.

Casimir Périer, reniant la tradition française, disait : « L'intérêt de la France avant tout. » Et il s'appuyait sur l'exemple du ministre anglais Canning, qui au moment où il avait dit : « L'Angleterre ne consentira pas à l'expédition d'Espagne » (1823), ajoutait : « Rien ne nous forcera à prendre les armes que l'intérêt purement de l'Angleterre. »

L'un des hommes du parti légitimiste, de ce parti qui parle de ressusciter l'antique chevalerie, M. le marquis de La Rochejaquelein a publié (1863) une brochure sous ce titre : *la France avant la Pologne*. Ce programme, si mesquinement égoïste, est remarquable chez un homme qui a des prétentions à cette gentilhommerie dont l'idée mère était le dévouement à autrui.

77. Dans un procès pendant la Restauration, La Fayette, interpellé par le président sous son ancien titre de marquis, refusa cette dénomination en disant

qu'elle ne pouvait plus lui être attribuée depuis qu'il y avait renoncé dans la mémorable nuit du 4 août. Il ne gardait donc que le titre de citoyen. Il n'était plus connu que sous le nom de général La Fayette. Il avait conquis son grade dans les deux hémisphères et il fut justement appelé le héros des deux mondes.

78. Gilbert Motier, marquis de La Fayette, naquit en Auvergne, à Chavagnac, en 1757. Alors que la cause de l'indépendance américaine semblait désespérée, il s'embarqua à vingt ans sur un navire armé à ses frais pour la soutenir, prenant comme devise : *Cur non?* Pourquoi pas ? Il resta deux ans dans les rangs des insurgés, vint ensuite leur chercher des secours en Europe et retourna de l'autre côté de l'Atlantique combattre cette fois à côté de régiments français. Il en rejaillit sur lui une grande popularité. Nommé député à l'Assemblée constituante, il prit l'initiative de la *dé-*

claration des droits de l'homme et du citoyen, à l'instar des déclarations américaines, fit créer la garde nationale au lendemain de la chute de la Bastille, et fut investi du commandement. Tombé dans les mains de l'Autriche, après le 10 août 1792, il fut conduit à Olmutz et y subit une longue et dure captivité. Il dut la liberté au traité qui suivit les premières victoires de Bonaparte en Italie, refusa sous l'Empire de participer à un ordre de choses qui lui semblait la négation de la liberté qu'il avait rêvée en 1789. Après 1815, il fut de toutes les conspirations contre l'ancien régime; et après 1830, il se montra le plus ardent et le plus constant défenseur de la cause des peuples, de la Pologne comme de l'Italie. La Fayette, « ce grand chevalier, » comme disait Henri Heine, expira, à Paris, le 20 mai 1834, à quatre heures et demie du matin, et repose dans le cimetière particulier de Picpus.

81. La Pologne fut toujours l'asile

de tous les persécutés et la terre classique de l'hospitalité : les protestants et les juifs, aux époques où on les brûlait dans les autres États de l'Europe, s'y réfugièrent en masse. Elle ne connut ni l'inquisition et ses auto-da-fé, ni les guerres de religion et les massacres qui en sont l'accompagnement.

Qui a obtenu l'édit de pacification pour les huguenots de France ? ce sont les ambassadeurs polonais qui étaient venus à Paris pour offrir la couronne à Henri de Valois. (*Consid. aff. du Nord.* 1774.)

L'égoïsme a pour racine grecque et latine le mot *ego*, moi. Sa signification lui a été donnée en français. Il a été proclamé à la tribune française pendant l'insurrection de 1831 par M. Dupin, quand il a dit : « Chacun chez soi, chacun pour soi. » Il s'en excuse dans ses *Mémoires*, en disant qu'il n'a guère fait que traduire le *suum cuique*, chacun chez soi, chacun son droit. Mais la parole a eu son vrai commentaire dans le

fait, c'est-à-dire dans l'égoïste abandon de la Pologne.

Les adeptes de la secte de l'égoïsme, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne manquent pas. Pendant l'insurrection polonaise de 1863, un homme qui s'était vanté d'être un fils des croisés et un ami fidèle de la Pologne, terminait ainsi sa circulaire aux électeurs de la première circonscription du Doubs :

« Je formule mon programme en trois mots. Je veux trois choses aussi nécessaires au pays que profitables au pouvoir :

La paix,
L'économie,
La liberté.

« 25 mai 1863.

« CH. DE MONTALEMBERT. »

85. Nous lisons, dans les *Mémoires d'un janissaire polonais*, le récit suivant de la bataille de Warna, dont il fut contemporain :

« Le roi Ladislas se mit donc en

marche, descendant le Danube... De là il s'avança fort loin à travers les pays de cette Turquie païenne, et il arriva dans une plaine appelée Warna, près de la mer Noire. L'empereur turc Amurat y accourut également, et les deux armées se trouvèrent en présence. La bataille commença un lundi. Le premier, le second, le troisième jour, tout alla d'abord si bien pour les chrétiens que toute la cavalerie païenne fut taillée en pièces, et l'Empereur ne resta qu'avec ses janissaires. Les janissaires, voyant que tout allait mal autour d'eux, allèrent se poster au pied des montagnes, au milieu de profonds ravins et de hautes bruyères; et les autres ne pouvaient pas voir que devant l'ennemi il y avait comme une sorte de retranchement. Les janissaires feignirent de vouloir se sauver dans les montagnes, retenant au milieu d'eux l'empereur Amurat, de peur qu'il ne les abandonnât ; ils se déployèrent dans ces ravins bourbeux, se cachant dans les bruyères et les hautes herbes : c'était

sur l'heure des vêpres. Ce que voyant, le wojewode Jean Hunyade persuada le roi Ladislas de les charger avec ses escadrons et d'acquérir ainsi une gloire certaine : car ces gens-là étaient déjà battus. Alors le roi se mit à la tête de la cavalerie et conduisit la charge lui-même. Les cavaliers polonais, la visière baissée et la lance en arrêt, s'élancèrent avec joie, sûrs de renverser les ennemis et de les fouler aux pieds de leurs chevaux, car ils savaient qu'il n'y avait là que de l'infanterie. Chacun se hâtait pour arriver le premier, on se poussait pour pouvoir frapper plus tôt; ils arrivent à ces ravins, et ils s'y précipitent les uns sur les autres : les chevaux, les hommes y tombent pêle-mêle; le ravin est rempli : surviennent alors les janissaires, qui égorgent à leur aise. C'est dans ces fossés que périt le roi Ladislas, de glorieuse mémoire. Et le wojewode Hunyade battit en retraite avec ses hussards sans obstacle, car la cavalerie païenne avait été taillée en

pièces, et il n'y avait personne pour le poursuivre. Les chrétiens ne savaient pas ce qu'était devenu le roi Ladislas, et les païens ignoraient aussi qu'il fût resté dans le ravin. Il périt également en cet endroit beaucoup de seigneurs et de serviteurs du roi. Les janissaires descendirent enfin dans le ravin : ils traînaient les cadavres çà et là, les retournaient et les dépouillaient de leurs habits et cherchaient leur argent : l'un d'eux, nommé Kukry, ce qui signifie bossu, tomba sur le corps de Ladislas sans savoir que ce cadavre fût celui du roi : frappé pourtant de la richesse de son armure et de l'éclat de son casque, surmonté d'un riche panache, il lui coupa la tête, l'apporta dans ce casque magnifique à l'Empereur et la déposa à ses pieds en disant : « Fortuné seigneur, voici la tête de quelqu'un qui fut puissant parmi les ennemis. » L'Empereur fit aussitôt appeler les prisonniers chrétiens pour qu'ils lui dissent de qui c'était la tête. Il y avait parmi les prisonniers

quelques seigneurs de la maison militaire du roi, et l'Empereur, plein de joie, leur demanda : « De qui est-ce la tête ? » — « Hélas ! dirent-ils, c'est la tête du roi Ladislas, notre maître. » Quelques serviteurs, à la vue de cette tête royale, tombèrent dans un profond désespoir et se mirent à gémir et à pleurer. L'Empereur, dans le premier mouvement de sa joie, fit décapiter tous les prisonniers. On tira ensuite du casque la tête du roi ; par ordre de l'Empereur, on l'écorcha et l'on bourra sa peau de coton et d'herbes odoriférantes, de peur qu'elle ne tombât en pourriture ; puis l'on peigna et boucla sa longue chevelure, de sorte que cette tête paraissait animée. Elle fut promenée sur une pique de ville en ville, et partout on criait : « Dieu a remis aux mains de l'Empereur son ennemi. » Ceux qui portaient cette tête recevaient force cadeaux de la part des grands seigneurs et des bourgeois, de sorte que chacun d'eux en retira quelques milliers de ducats. Le roi

Ladislas, de glorieuse mémoire, avait à sa cour deux costumes, l'un noir, l'autre rouge ; les courtisans de l'empereur turc les portèrent pendant quelques années en souvenir de leur victoire. Telle fut la fin de cette lutte malheureuse. »

Ladislas IV est connu dans l'histoire sous le nom de Varnénien. Il périt le 10 novembre 1444.

La bataille de Varna fut le dernier grand effort de l'Europe contre les Turcs. Dix ans après, ils étaient maîtres de Constantinople.

Voici quelques passages de la lettre où Sobieski raconte à sa femme Marie-Casimire la bataille de Vienne :

« Dans les tentes du vizir, le 13 septembre 1683, la nuit.

« *Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette,*

« Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans,

des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation...

« J'ai vu accourir l'électeur de Bavière, le prince de Waldeck et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers à pied et à cheval s'écriaient : Ah ! unser brave König ! Tous m'obéissaient encore mieux que les miens...

« Le commandant de la ville de Stahremberg est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé, en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient : Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses !...

« C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu ! Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais !

« Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au khan des Tartares : «Sauve-moi, « si tu peux. » Le khan lui répondit : « Nous le connaissons bien, le roi de « Pologne ; il est impossible de lui ré- « sister. Songeons plutôt à nous tirer « de là... »

« J'ai écrit au roi de France ; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi Très-Chrétien, qu'il convenait de faire mon rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté. »

Sobieski, arrivé à la cathédrale, entonna le *Te Deum* lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte ces mots de l'Évangile de saint Jean : *Il y eut un homme envoyé de Dieu nommé Jean.*

Sobieski, qui fut roi sous le nom de Jean III, était né en 1629, au château d'Olesko. Il mourut, le 17 juin 1696, à

sa résidence de Villanow, près Varsovie. Quand Charles XII de Suède visita son tombeau, il donna des larmes à sa mémoire et s'écria : « Un si grand roi n'aurait jamais dû mourir. »

86. L'an 1452, nous voyons le peuple prussien, opprimé par les chevaliers teutoniques, se soumettre à Casimir IV, roi de Pologne. L'an 1561, les Livoniens, pour se soustraire à la barbarie moscovite et à la tyrannie des chevaliers porte-glaives, se mettent librement sous la protection de Sigismond-Auguste.

A la grande diète polonaise de 1586, sous le roi Étienne Bathory, le gouverneur de la ville de Sandomir dit : « Les atrocités exercées jusqu'ici contre les paysans livoniens étant sans égales depuis la création du monde, je propose d'élever leur sort au niveau de celui de nos paysans polonais. » (*L'Allemagne et les Allemands*, par Ewerbeck, p. 350.)

87. La Lithuanie forma longtemps un État à part, qui acquit une grande puissance et s'augmenta successivement de la Podolie, de la Wolhynie, de l'Ukraine. Podoliens, Wolhyniens, Ukrainiens étaient de la même race que les Polonais. C'était le contraire pour les Lithuaniens, qui avaient une origine différente et une langue propre. Le grand-duc de Lithuanie, Jagellon, promit que lui et son peuple adopteraient le christianisme, s'il obtenait la main d'Hedwige, reine de Pologne. Celle-ci, quoique fiancée à Guillaume d'Autriche, épousa Jagellon, qui fut baptisé le 14 février 1386. Le roi Ladislas Jagellon convoqua la noblesse lithuanienne et podolienne à Horodlo, en 1413. Là furent resserrés les liens des deux pays. Quand le roi de Pologne n'était pas en même temps grand-duc de Lithuanie, il en nommait un. Ces derniers vestiges de séparation produisaient certains tiraillements. Enfin, à la diète de Lublin, en 1569, les députés lithuaniens

et polonais déclarèrent solennellement que le royaume de Pologne et le grand-duché de Lithuanie formaient une seule république, qu'ils étaient confondus en une seule nation et désormais inséparables. Cette fusion s'opéra donc de gré à gré, sans lutte aucune.

Un mariage si moral n'a pu être rompu par l'invasion russe. Est-ce que l'union du mari et de la femme serait non avenue parce que les deux époux auraient été séparément enchaînés?

La confédération de Bar commença en Podolie et trouva d'aussi nombreux adhérents en Lithuanie qu'en Mazovie, par exemple. Le dictateur Kosciuszko était Lithuanien, et sa province natale tenta les derniers efforts contre les Russes. En 1830, Dembinski opéra en Lithuanie. C'est en Lithuanie que Konarski, en 1838, ourdit sa vaste conspiration, qui fut si près d'amener une insurrection générale.

Le 12 août 1861, les Lithuaniens et les Polonais se réunirent sur le Niémen,

au pont de Kowno, et célébrèrent, sous le canon des Russes, l'anniversaire de l'union de la Lithuanie à la Pologne. Ce même jour, Varsovie illumina, et toutes les villes prirent un air de fête. Aujourd'hui, les bandes insurrectionnelles qui tiennent la campagne en Lithuanie, les régiments de sa garde que l'empereur Alexandre II y envoie coup sur coup et les crimes de lèse-humanité dont le gouverneur Mouravieff espère le maintien du régime russe, toutes ces preuves montrent l'unité indestructible de la Pologne.

89. « Nulle part le sentiment de la fraternité n'a été aussi développé qu'en Pologne. Le titre même légal que se donnaient les citoyens n'était pas autre que celui de frère. » (*Slaves*, IV, 73.)

Dans toutes les réunions, les discours ne commençaient jamais que par les mots : *Panowie bracia*, messieurs frères.

91. Le 3 mai 1791, la diète promulgua une constitution qui précéda toutes celles que d'autres nations allaient se donner successivement en Europe (celle de France n'est datée que du 29 septembre 1791). On y élevait tout le monde à la noblesse, tandis qu'en France, on arrivait à l'égalité en détruisant la noblesse. Les trois cours voisines, effrayées, envahirent la Pologne afin de prévenir les salutaires effets de notre grande réforme.

96. « Un homme, en grandissant intérieurement, en redoublant en soi, par un effort sublime, la vie morale, fait, sans qu'il le sache, une révolution dans le genre humain qui, tôt ou tard, est obligé de se mettre à son niveau. Je dirais volontiers que chacun porte au dedans de soi la chaîne de diamant qui soutient l'univers moral ; à mesure qu'il s'élève, il oblige l'univers de monter avec lui. » (*Le Christianisme et la Révolution française*, par Edgar Qui-

net ; *OEuvres complètes*, X. p. 267.)

Ce que M. Quinet dit de l'homme est également vrai des nations.

97. A l'époque de la candidature du duc d'Anjou au trône de Pologne, l'envoyé français, Montluc, écrivait à ce prince : « Je n'ai point vu de nation plus capable de toute vertu que celle-ci... Il y a cinquante mille gentilshommes propres pour les combats et, au surplus, tous gens d'honneur et de vertu. »

Quand l'esprit du Christ se trouva incarné dans une nation, ce fut l'effroi des puissances du vieux monde, de même que les puissants d'Israël avaient été effrayés de la venue de Jésus-Christ. La foule méconnut la Pologne comme elle avait méconnu Jésus. La mort de la Pologne fut le crime de l'Europe officielle, comme la mort de Jésus fut celui des grands en Israël.

Lorsque Jésus fut condamné, tout le peuple dit : « Que son sang soit sur

nous et sur nos enfants. » (Saint Matthieu, XXVII, 25.)

Quand la Pologne fut condamnée, Catherine dit : « Je prends sur moi tout le blâme. »

98. Frédéric II avait fait un traité d'alliance avec la République de Pologne. Après le retour de Pétersbourg de son frère le prince Henri, qui se vanta d'avoir donné la première idée du partage, le roi de Prusse écrivait à Voltaire : « Vous verrez un dénoûment auquel personne ne s'attend. »

Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, écrivait au roi Stanislas-Auguste, le 11 avril 1790 : « Je tiens à honneur d'être le principal allié d'une nation aussi noble et aussi brave. »

Le 29 mars, un traité d'alliance et parfaite amitié avait été signé entre lui et la Pologne. L'article 6 portait : « Si quelque puissance étrangère que ce soit voulait, à titre d'actes et stipulations précédentes quelconques ou de leur in

terprétation, s'attribuer le droit de se mêler des affaires intérieures de la République de Pologne ou de ses dépendances, en tel temps et de telle manière que ce soit, S. M. le roi de Prusse s'emploiera d'abord par les bons offices les plus efficaces pour prévenir les hostilités par rapport à une pareille prétention; mais si ces bons offices n'avaient pas leur effet, et que des hostilités résultassent à cette occasion contre la Pologne, S. M. le roi de Prusse assistera alors la République selon la teneur de l'article 4 (c'est-à-dire enverra jusqu'à trente mille hommes à son secours). »

Le roi de Prusse ne joua un instant le rôle d'ami de la Pologne que pour mieux la trahir. Toutefois, s'il se conduisit en Judas, ce fut avec cette différence qu'au lieu de se pendre, il se fit payer double.

Bien mal acquis ne profite pas. La Prusse faillit être rayée de la carte après Iéna (14 octobre 1806). Napoléon

regretta de ne l'avoir pas fait. La punition, quelle que soit l'heure que choisisse la Providence et le mode dont elle se serve, n'en est pas moins certaine.

99. Choiseul donnait aux confédérés six mille ducats de subside par mois. Il eût été facile de faire adopter la confédération à toute la Pologne; mais Choiseul ne voulut pas reconnaitre M. de Wielhorski comme ministre de la confédération de Bar à Paris. Il craignait de se brouiller avec l'Autriche. (Voy. Schlosser, *Hist. des Révolutions de l'Europe au XVIII*e *siècle. Trad. francaise.* I, p. 340.)

Le duc de Choiseul avait au moins conservé le sentiment traditionnel du lien qui unit la Pologne à la France. Malheureusement une intrigue de cour le renversa du ministère, où il fut remplacé par le duc d'Aiguillon.

« En France, l'opinion était égarée et la cour endormie dans les plaisirs. Le duc d'Aiguillon, qui tenait alors les

rênes de l'État, déclara nonchalamment à M. de Sandoz, ministre de Prusse, « que le cabinet de Versailles verrait « avec indifférence tout ce qui se pas- « serait en Pologne. » (Flassan, t. VII, p. 87.)

La Pologne, si complétement abandonnée, succomba. « Lorsque l'ambassadeur d'Autriche annonça le partage à Versailles, le vieux roi, à ce qu'on rapporte, dit : « Si l'autre (Choiseul) eût été ici, cela ne serait point arrivé. » (Brougham, *Précis historique du partage de la Pologne*, p. 80.)

Le duc d'Aiguillon, plus préoccupé de garder les bonnes grâces de la Dubarry que de veiller aux intérêts de la France en Europe, ne vit dans ce partage qu'un prétexte à dénigrement contre son prédécesseur et rival, M. de Choiseul. Il se borna donc, dans un mémoire au roi, à prouver comme quoi Choiseul avait mis la France si bas, qu'elle n'avait ni armée, ni finances et ne pouvait rien.

L'œuvre de Pilate vis-à-vis de la Pologne s'est poursuivi en France pendant un siècle. Gallus Louis XV et Gallus Robespierre se lavèrent les mains, et Gallus Louis-Philippe en fit autant.

« Louis XV nous a du moins envoyé des Choisy, des Vioménil, des Dumouriez; Louis-Philippe ne nous a pas même envoyé un courrier, » disaient les Polonais. Et La Fayette ajoutait : « Le gouvernement de Louis-Philippe n'a pas même su s'élever à la hauteur de Louis XV. »

La conduite de la France envers la Pologne est d'autant plus incompréhensible que la Pologne est une nation sœur. On l'a dit il y a longtemps : la Pologne est la France du nord. Tous les gouvernements successivement coupables de l'abandon de la Pologne ont été punis.

La Pologne a suivi un chemin de la croix de 1762 à 1795, durant trente-trois ans. L'acte de 1772 fut son dé-

pouillement, et le partage de 1795 sa mort.

Frédéric-Guillaume continua l'œuvre criminelle de Frédéric II, et Catherine compléta elle-même la sienne.

100. Casimir Périer, outre la parole rappelée par Adam Mickiewicz, disait : « Nous avons adopté le système de la paix, et nous prenons pour règle de notre politique les intérêts de la France seule. La France ne peut faire la guerre que dans un intérêt purement français. La France n'est la vassale d'aucune insurrection... Il est temps que la France n'appartienne qu'à la France... C'est la dépendance qu'on vous conseille, lorsqu'on vous montre tous les peuples qui vous appellent et qui vous engagent dans leurs querelles. Ce qu'on vous propose, c'est de capituler vos armées au service des insurgés de tous les pays, c'est d'en faire la garde soldée de l'insurrection. » (Discours des 18, 28 mars, 13 avril 1831.)

« A la nouvelle des événements de Varsovie, la France a éprouvé un sentiment douloureux; mais tous les bons citoyens, en s'associant à la situation de la Pologne, n'ont pas oublié ce qu'ils doivent à leur propre pays, et assurément *ils ne veulent pas réparer les malheurs de la Pologne par les malheurs de la France.* » Vive adhésion. (19 sept. 1831.)

Le banquier Casimir Périer, président du conseil et ministre de l'intérieur, avait pour collègues, dans le cabinet du 13 mars 1831 :

Le général Sébastiani, ministre des affaires étrangères, qui, après avoir dit : « L'abandon de la Pologne fut la honte de Louis XV, » fit pis et dit ensuite : « La Pologne était destinée à périr; »

Le maréchal Soult, ministre de la guerre, qui, sous la Restauration, proposa le monument de Quiberon en l'honneur des chouans que les Anglais y avaient débarqués, et qui se fit l'exécuteur des haines de l'émigration et de

l'étranger contre ses anciens compagnons d'armes;

L'amiral de Rigny, ministre de la marine, qui, en 1815, avait été envoyé à Rochefort pour y traquer Napoléon;

Le baron Louis, ministre des finances, qui, comme sous-diacre, avait célébré la messe de la fédération au 14 juillet 1790, qui fut baron de l'Empire et ministre de Louis XVIII;

Barthe, ministre de la justice, qui s'efforçait de faire oublier qu'il avait été carbonaro;

Montalivet, ministre de l'instruction publique, l'homme du roi.

Tels sont les ministres qui ont partagé avec Périer la responsabilité du crime envers la Pologne. Lamennais a dit alors :

« Que chacun garde ce qui est à soi : aux égorgeurs le meurtre et l'infamie; aux vrais enfants de la Pologne une gloire pure et immortelle ; au czar et à ses alliés la malédiction de quiconque porte en soi un cœur d'homme, de qui-

conque sent ce que c'est qu'une patrie; à nos ministres leur nom, il n'y a rien au-dessous. » (*Prise de Varsovie.*)

C'est Horace Sébastiani qui prononça l'odieuse parole : « L'ordre règne à Varsovie, » devant la Chambre des députés, à la séance du 16 septembre 1831. Et ce ne fut pas l'un de ses moindres titres au maréchalat. Cet ennemi de la Pologne, qui fut comblé de richesses et d'honneurs, eut sur la fin du règne de Louis-Philippe, en août 1847, une horrible douleur. Sa fille, digne femme dont les lettres ont révélé la noblesse de cœur, fut assassinée par son mari, M. le duc de Choiseul-Praslin, pair de France. La vie de Sébastiani, que les malédictions d'un peuple n'avaient pu troubler, fut empoisonnée par ce scandale domestique. Il abandonna la politique et mourut tristement dans l'oubli. L'hôtel où avait été commis le crime a été démoli.

Le ministre Périer fut soutenu dans *ce* discussion par Guizot, l'homme

Gand, et par Thiers, l'homme du succès.

Et il avait pour ambassadeurs :

A Saint-Pétersbourg, le duc de Mortemart, de qui Adam Mickiewicz a dit dans sa poésie : *la Redoute d'Ordon*, qu'il « baisait le talon du czar ; » — à Vienne, le maréchal Maison, qui se vantait de l'égoïsme de son patriotisme; — et à Londres, le prince de Talleyrand, de qui Barère écrivait, en septembre 1830, à propos de sa nomination à l'ambassade de Londres : « Comme si depuis un mois, la France était déjà lasse de n'être pas trahie, on envoie vers l'acheteur politique des peuples le marchand diplomate qui n'a cessé de les vendre. » (*Notice sur Barère*, par H. Carnot, p. 177.)

Louis-Philippe, dans son fameux entretien avec Odilon Barrot, Dupont de l'Eure et Arago, pendant l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, revendiqua pour sien le système de Casimir Périer. (Sarrans, *Louis-Philippe et la contre-*

révolution de 1830, t. II, p. 331.)—Plus tard, il écrivit à Talleyrand : « L'empereur Nicolas ne devrait pas oublier que c'est moi qui ai surtout soumis la Pologne ; mes conseils à Czartoryski y ont plus fait que les armes russes. » (Laurent de l'Ardèche, *la Maison d'Orléans devant la légitimité et la démocratie.*)

La doctrine de Casimir Périer s'est retrouvée dans la bouche d'un ancien conseiller d'Henri V, actuellement sénateur :

« Nous sommes conviés à une guerre qui deviendrait générale, parce qu'il plaît à la Pologne de s'insurger contre le gouvernement, comparativement paternel, de l'empereur Alexandre... Il faut qu'à sa réquisition nous puissions demander à la France un million d'hommes et plusieurs milliards pour lui venir en aide : en vérité, n'est-ce pas trop abuser de notre sympathie? » (*La France avant la Pologne*, par M. le marquis de la Rochejaquelein, broch. du 30 avril 1863.)

102. Dans le temps même où les nations étaient abandonnées, il y eut à Paris un mouvement populaire. Le 14 février 1831, la croix de Saint-Germain-l'Auxerrois fut abattue, l'autel fut renversé, la chaire brisée, les confessionnaux mis en pièces et les saints précipités de leur piédestal.

Le lendemain le peuple se porta à l'archevêché, le prit, le démolit et le rasa. Peu s'en fallut que Notre-Dame ne fût jetée dans la Seine.

Une tradition veut que l'un des orateurs les plus ennemis de la Pologne, M. Thiers, ait tiré à la corde qui détacha la croix de Saint-Germain-l'Auxerrois. « François Arago, à la tête d'un détachement de la 12e légion, aida à préserver Notre-Dame. Mais, à l'archevêché, les démolisseurs poursuivaient leur œuvre. On vint avertir M. Arago que quelques personnages marquants, mêlés aux gardes nationaux, les engageaient à laisser faire. On lui cita particulièrement M. Thiers, sous-secrétaire

d'État au ministère des finances. Il l'aperçut en effet se promenant devant ces ruines avec un visage satisfait et le sourire sur les lèvres. » (Lonis Blanc, *Histoire de dix ans*, t. II, p. 276.)

103. M. de Montalembert, dans sa traduction des *Pèlerins polonais*, avait supprimé le présent verset où il est parlé de Casimir Périer.

C'est cet homme qui fut l'agent de perdition de la bourgeoisie française, qui la tenta, qui formula son système de paix à tout prix, qui renia la révolution de Juillet au point de n'en faire qu'une quasi-restauration, qui rabaissa la France, lui fit oublier sa mission et perdre son étoile.

Le système de paix à tout prix est destructeur de la paix véritable. A force de reculer devant des sacrifices nécessaires, on est obligé d'en faire de doubles et quelquefois alors il est trop tard.

Casimir Périer est mort ministre, le 16 mai 1832, du choléra.

Henri Heine a écrit à cette occasion :

« Paris, le 27 mai 1832.

« Casimir Périer avait abaissé la France pour relever les cours de la Bourse. Il voulait vendre la liberté de l'Europe au prix d'une courte et honteuse paix pour la France. Il s'est fait l'auxiliaire des sbires de l'esclavage et de notre plus mauvaise passion, l'égoïsme, jusqu'à ce point que des milliers d'hommes, parmi les plus nobles de cœur, sont morts de chagrin, de misère, de honte et de prostitution politique ! Les morts de Juillet, il les a rendus ridicules dans leur tombeau ; et les vivants, tellement dégoûtés de la vie qu'ils ont été obligés de porter envie même à ces morts. Il a éteint le feu sacré, fermé les temples, irrité les dieux, brisé les cœurs...

« La mort de Casimir Périer a fait ici moins de sensation qu'on ne s'y attendait, et pas la moindre à la Bourse... Cette complète indifférence à la nouvelle

de la mort de Périer m'a fait éprouver un sentiment de dégoût. La Bourse aurait dû au moins, par convenance, faire éclater son affliction par une petite baisse. Mais non ! pas un huitième pour cent : les effets ne sont pas tombés d'un huitième de deuil pour cent à la mort de Casimir Périer, ce grand ministre banquier !...

« Ce fut entre deux et trois heures que le convoi de Casimir Périer passa sur les boulevards... C'était l'ennemi de l'enthousiasme qu'on allait mettre en terre et l'indifférence formait le convoi...

« Maintenant l'homme est bien enterré, mais le système vit encore. » (*De la France*, p. 169.)

On voit au cimetière du Père Lachaise, dans un rond-point privilégié, un mausolée, surmonté d'une énorme statue, que l'Orléanisme a élevée à son ministre Casimir Périer. La France a déjà rejeté avec mépris les Orléans, mais non encore réparé le mal qu'ils ont

fait aux nations. Quand ce jour sera venu, on enlèvera ce mausolée. Ceux qui, dans leur joie de la paix, applaudissaient en 1815 à la chute du Napoléon de la Colonne, pourraient-ils s'étonner si, par un retour des choses d'ici-bas, on faisait un jour disparaître la glorification de l'homme de la paix à tout prix et que l'on fît du corps de la statue un canon et de sa tête un boulet, dans la guerre pour la délivrance des nations?

A Venise, dans la grande salle du palais des Doges où sont les portraits de tous ceux qui ont gouverné l'État, une plaque noire rappelle seule le Doge Marino Faliero, traître à la république. On y lit : *Hic est locus Marini Falethri decapitati pro criminibus*. Une plaque noire aussi marquera seule la tombe de Casimir Périer : on y lira son abandon des peuples.

104. Casimir Périer exposait ainsi, dans la séance du 18 mars 1831, sa

théorie de l'égoïsme international :

« Nous adoptons le principe de non-intervention, c'est-à-dire que nous soutenons que l'étranger n'a pas le droit d'intervenir à main armée dans les affaires intérieures... Ce principe, nous le pratiquons pour notre propre compte. Est-ce à dire que nous nous engagerons à porter les armes partout où il ne sera pas respecté? » — Ce qui signifie : Je reconnais qu'il ne faut pas tuer et je ne tuerai pas moi-même, mais si on tue mon voisin, je ne m'y opposerai pas. Et c'est ainsi que la Pologne fut abandonnée à la Russie et l'Italie à l'Autriche. Quant à la Belgique, Casimir Périer disait : « Ce que nous avons fait en Belgique, ce n'est point pour elle mais pour nous que nous l'avons fait. »

Pour le passage de l'Évangile auquel il est fait allusion dans le texte, voy. saint Matthieu, XXVI, 65.

106. Il est dit dans la Bible : Dieu

rend sourd ceux qui sont condamnés à périr. « Les Gentils disaient aussi : *Quos vult perdere Jupiter dementat*. Que de princes ont déjà entendu le : « Il est trop tard. » Ils se croient assez forts, tellement sûrs d'eux-mêmes qu'ils n'ont plus à garder aucun ménagement.

Jamais Louis-Philippe ni M. Guizot ne se crurent plus forts que la veille des journées de Février, ni l'empereur Nicolas que la veille de la bataille de l'Alma.

Nicolas avait dit à ses officiers en commençant la guerre d'Orient : « Je vous mènerai à Paris. » Bientôt son armée fut battue et il s'empoisonna pour que la paix devînt possible.

107. La Nation est la plus haute création terrestre. Le secours que l'individu, pour son développement, reçoit de la famille, la famille le reçoit de la nation. Si le père fait profiter les siens de son expérience et les fait en quelque sorte bénéficier de ses vertus,

la nation communique à ses fils l'acquis moral des générations passées.

L'esprit de Dieu repose de prédilection sur certains peuples comme sur certains individus. Il y eut le peuple-élu, conduit par Dieu. La Pologne semble destinée à unir l'idéal juif et l'idéal chrétien, à être ce que devait être Israël, une nation juste, et en même temps à se sacrifier comme le Christ.

M. de Montalembert a écrit à tort : « Si quelquefois la patience manque aux nations et si le désespoir vient glacer leur cœur, c'est que leur vie est courte, et qu'elles ne revivent pas ailleurs... Elles savent que leur destinée s'achève ici-bas. » (Préface des *Pèlerins polonais*, p. LXX.)

Quoique les conditions dans lesquelles s'accomplit la transfiguration de la famille et de la patrie dans un monde meilleur échappent à la raison humaine, tout nous dit cependant que la famille et la patrie sont immortelles aussi bien que l'individu. Les juifs, pour

exprimer l'idée de mort, employaient cette belle expression : être réuni à son peuple. Il faudrait douter de la miséricorde divine pour ne pas croire que les liens nationaux ou familiaux se continuent en s'épurant ou rectifiant au delà même de cette vie. La famille embrasse l'individu, la nation les familles, dans des personnalités indestructibles. Seulement les collectivités qui se nomment famille et patrie d'une part et l'individu de l'autre sont destinées à atteindre un idéal qu'au milieu des misères d'ici-bas les plus élevés des hommes entrevoient à peine.

La *Pologne crucifiée*, la *Pologne déposée au tombeau*, sont des comparaisons qui viennent naturellement à l'esprit même des étrangers.

Ainsi M. l'abbé Ansault, au jeudi-saint de l'année 1862, a établi en chaire un parallèle entre la *passion* de la Pologne et celle du Christ : il cite les versets de l'Évangile et les applique à la nation polonaise.

M. Edgar Quinet a dit *dans sa prière au clergé catholique* où il l'appelait à entreprendre une croisade en faveur de la Pologne (7 mars 1863) :

« J'ai assisté à la renaissance de la Grèce, de l'Italie, de la Roumanie ; je demande au ciel de me laisser voir encore la ***résurrection*** de la Pologne. »

108. En attendant que la Pologne puisse comme nation délivrer les autres, les Polonais ont partout combattu pour l'indépendance et la liberté. C'est la tradition des légions polonaises en Italie, en Hongrie, etc.

Aussi la cause de la Pologne est-elle universellement considérée comme la cause des peuples.

Le général Kléber écrivait à Dombrowski, le 12 frimaire an V (2 déc. 1796) : « Si votre patrie devait se relever de sa chute, et que vous eussiez besoin d'un homme capable de donner un coup de collier, appelez-moi près de vous, en quelque partie que ce puisse

être : je serais fier de faire recouvrer la liberté à un peuple si bien fait pour en jouir. »

Le général Bonaparte, en recommandant au conseil d'État de Milan le projet de Dombrowski qui s'offrait de lever une légion polonaise pour aider le peuple lombard à défendre sa liberté, ajoutait : « Cette brave nation mérite d'être accueillie par un peuple qui aspire à la liberté. » (Milan, 15 nivôse an V, 4 janvier 1797.)

La convention passée entre l'administration lombarde et Dombrowski, et approuvée par Bonaparte, portait : « que le corps polonais obtiendrait le titre de Légion polonaise auxiliaire ; que le costume et les usages se rapprocheraient le plus possible de ceux des Polonais ; qu'ils adopteraient la devise *Gli uomini sono fratelli*, que le peuple lombard regarderait toujours les Polonais armés pour la défense de la liberté comme de véritables frères et non pas comme des troupes étrangères. » (20 nivôse an V, 9 janvier 1797.)

Et dans sa première proclamation du 20 janvier aux Polonais, Dombrowski disait : « Venez, compagnons... Combattez pour la cause commune des nations. »

109. Varsovie fut prise le 7 novembre 1794 par Souvaroff, le 7 septembre 1831 par Paskiewitch.

Byron a ainsi flétri dans ses vers le bourreau de Praga :

« Souvaroff, digne émule dans son métier de Tamerlan ou de Gengis. » (*Don Juan*, chap. VIII, CXXXIII.) « Souvaroff, moitié démon, moitié bouc, la veille d'un assaut arlequin en uniforme. » (VII, LV.) « Souvaroff ne voyait que du vent dans les gémissements d'une nation en deuil. » VII, LXXVII.)

110. *La paix perpétuelle*, imaginée par l'abbé de Saint-Pierre, pouvait être le rêve d'un homme de bien. Mais comme elle tendait à éterniser le *statu quo* du moment, en dehors de tout

droit, elle eût été une immoralité. On peut adresser le même reproche au congrès de la paix de MM. Victor Hugo et Émile de Girardin. On en vit rassembler un, en 1849, au lendemain de la chute de l'Italie et de la Hongrie. Ce qu'il voulait n'eût été qu'une paix dérisoire, car que peut durer une paix non fondée sur la justice? En 1815, le nom seul de la Pologne faillit remettre tout en question.

Les trois souverains d'Autriche, Prusse et Russie, avaient signé la Sainte-Alliance et invité les autres rois à y accéder. Mais ce ne fut qu'une assurance mutuelle des rois contre les peuples. « La Sainte-Alliance est une idée qu'on m'a volée, » disait Napoléon. « Tant qu'on se battra en Europe, on sera en guerre civile. J'avais pour but l'établissement d'une confédération européenne avec un code et un tribunal international. » Le poëte Béranger a dit : « Peuples, formons une Sainte-Alliance et donnons-nous la main. »

Tous les États entretiennent une paix armée, c'est-à-dire qu'ils ont une perspective continue de guerres. Ils ne peuvent désarmer, tant ils sentent leur paix précaire et leurs intérêts hostiles. Les guerres ne peuvent cesser que par le respect de toutes les nationalités. Mais ce n'est pas possible avant que la Pologne, la première supprimée des nations d'Europe, n'ait été rétablie.

COMMENTAIRE

DU

LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS

Les Polonais qui ne voulurent pas s'incliner devant la défaite, dont les uns, tombés dans les mains de l'ennemi, prirent le chemin douloureux de la Sibérie, tandis que d'autres emportèrent sur la terre étrangère leur drapeau et leurs espérances, ces Polonais constituaient ce qu'on peut appeler la partie la plus vitale de la nation.

Ceux qu'une foi moins vive ou une

impossibilité matérielle retint dans le pays, en se soumettant aux conditions du vainqueur, perdirent par là même beaucoup de leur force d'action.

Le corps de la Nation, affaibli de tant de façons, resta de longues années presque inerte.

Il fallut une ou deux générations pour que de jeunes hommes, montant leur esprit à la hauteur des Polonais non soumis, commençassent l'insurrection nationale de 1863.

Partout où des Polonais du dehors sont rentrés les armes à la main, on a senti comme un souffle nouveau, un sentiment de ce qu'est l'âme qui retourne dans le corps.

C'est une bénédiction pour les fils de la Pologne, dispersés par le globe, que de pouvoir, après trente-trois ans, baiser le sol de leur mère-patrie et participer encore à la lutte sainte contre les envahisseurs.

Le nom usuel des Polonais sur la terre étrangère fut celui d'émigré.

Leur dénomination officielle fut celle de réfugié.

Une revue, où Adam Mickiewicz écrivit, s'appela *Pielgrzym Polski*, le Pèlerin polonais. (Avril 1833.)

En 1848, les membres de la légion polonaise en Italie, prirent ce titre.

CHAPITRE PREMIER.

Combien de grandes puissances ne savent plus où elles vont! La Pologne sait où elle va; elle poursuit un but que chacun aperçoit. Les patriotes de tous pays se joignent à cette procession armée qui s'avance à la conquête de la Liberté générale.

A la fin du siècle dernier, l'iniquité des partages de la Pologne souleva la conscience publique européenne. Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Le partage de la Pologne est la cause première de la Révolution française. » Cette révolution vengeresse ébranla tous les gou-

vernements coupables dont elle devait jeter bas plusieurs. Napoléon Ier entra victorieusement à Vienne, à Berlin, à Moscou. Les peuples, réveillés de leur léthargie par cette série d'événements immenses, réfléchirent sur eux-mêmes et sentirent que le salut reposait pour eux dans la conservation ou la reconstitution de leur nationalité. Partout ils trouvèrent l'aide des Polonais dans la poursuite de cette grande œuvre. Edgar Quinet a dit : « Les peuples pèlerins se sont levés avec le siècle à l'appel du Dieu des vivants ; ils ont semé aussi leur chemin de leurs os. »

Adam Mickiewicz a fait la parabole suivante :

« La manie de faire des raisonnements stériles sur les questions religieuses et sociales, manie qui dénote en général la fin d'une époque, vous démontre pourquoi ni les hommes de l'Église officielle, ni les hommes de la science officielle, que l'on appelle doctrinaires, n'ont plus aucune autorité ; et lorsqu'il n'y a plus d'autorité, alors commencent les discussions. La discussion n'est

pas le chemin propre à nous conduire vers la vérité; elle ne fait qu'accuser le manque ou l'insuffisance de force dans les hommes.

« Lorsqu'un vaisseau vogue sous la direction d'un capitaine sûr de son métier, ce vaisseau devient une organisation complète, une organisation supérieure à celle de l'homme; là, il y a mille hommes qui travaillent à l'accomplissement d'un grand devoir : celui d'arriver à destination. Ce travail régulier n'exclut pas le repos; on a le temps de jouir du voyage; on s'amuse. Mais aussitôt que le capitaine a perdu de vue son étoile, aussitôt qu'on le voit chercher avec embarras son chemin sur la carte, alors sa voix, qui avait la puissance de faire manœuvrer l'équipage comme un seul homme, perd sa force, son magisme de commandement; on reconnaît au timbre, aux accents de cette voix qu'il n'y a plus d'autorité; alors arrive le mousse, puis le savant de l'équipage, et aussi l'homme de l'école, qui apportant des livres, qui donnant des conseils; bientôt les matelots eux-mêmes s'en mêlent ..

« C'est, dans la sphère politique, l'image du gouvernement parlementaire; c'est, dans la sphère religieuse, la lutte du catholicisme et du protestantisme; c'est l'anarchie; c'est la fin d'une époque; c'est ce que les livres

sacrés appellent la fin du monde; car alors l'amour s'éteint, et la force se retire ou chancelle; c'est là aussi ce que les livres saints expriment en disant : Que le soleil (qui n'est autre chose que la chaleur et l'énergie de l'amour), que le soleil s'obscurcira et que les étoiles tomberont du firmament. Ceux qui n'ont pas encore vu ces signes, ceux qui ne les comprennent pas, à ces hommes, il n'y a rien à dire. » (*Slaves*, vol. V.)

Combien sont pleines de vérité, encore aujourd'hui, ces lignes de Jean-Jacques Rousseau :

« Je vois tous les États de l'Europe courir à leur ruine; monarchies, républiques, toutes ces nations si magnifiquement instituées, tous ces beaux gouvernements si sagement pondérés, tombés en décrépitude, menacent d'une mort prochaine; et la Pologne, cette région dépeuplée, dévastée, opprimée, ouverte à ses agresseurs, au fort de ses malheurs et de son anarchie, montre encore tout le feu de la jeunesse; elle ose demander un gouvernement et des lois, comme si elle ne faisait que nai-

tre... Elle sent en elle cette force, que celle de la tyrannie ne peut subjuguer. » (*Considérations sur le gouvernement de Pologne*, avril 1772.)

CHAPITRE II.

1. J.-J. Rousseau a dit dans le *Contrat social* (III, 4) : « C'est surtout dans cette constitution (démocratique ou populaire), que le citoyen doit s'armer de force et de constance, et dire chaque jour de sa vie, au fond de son cœur, ce que disait un vertueux palatin dans la diète de Pologne (le palatin de Posnanie, père du roi de Pologne, duc de Lorraine) : *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium.* »

5. Dans son *Hymne à la Pologne* (Rome, avril 1832), Lamennais a dit :

« Dors, ô ma Pologne ! dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau.

« Tes fils dispersés ont porté dans le monde les récits merveilleux de ta gloire. Ils ont raconté comment, brisant le joug de tes oppresseurs, tu te levas, semblable à l'ange que Dieu envoie armé pour punir ceux qui se rient de la justice ; et le cœur des tyrans s'est troublé... Les peuples, émus, ont baissé la tête et se sont pris à pleurer... »

6-7. Les républiques italiennes ont succombé pour leur dureté réciproque, pour leur orgueil municipal qui leur faisait oublier la patrie commune et s'opprimer successivement les unes les autres. La superbe république de Venise fut odieusement sacrifiée à Campo-Formio ; mais la Providence a permis que cela fût, afin qu'elle apprît ce que c'est que la domination d'autrui. Napoléon Ier dit dans ses *Mémoires :* « Les années que les Vénitiens auraient passées sous le joug de la maison d'Autriche leur feraient recevoir avec enthousiasme un gouvernement national quel qu'il fût, un peu plus ou un peu moins aristocratique, soit que la

capitale fût ou non fixée à Venise. » La république de Gênes, soumise au Piémont par le congrès de Vienne, devint le principal foyer de l'unité italienne.

Il est parlé, au verset 6, des Romains, non comme Italiens, mais comme membres de l'antique empire romain.

8. Adam Mickiewicz, dans ses *Slaves*, a dit de la Grèce byzantine, que les Turcs étaient venus combler ce marais intellectuel. (V, p. 173.)

9. Les royaumes de Westphalie, d'Italie, de Hollande, n'étaient basés que sur de simples combinaisons politiques; ils n'étaient pas nés viables. Napoléon III écrivait, en 1833, que si l'Empereur, son oncle, eût été vainqueur en Russie, « on eût vu la Westphalie se changer en nationalité allemande, la vice-royauté d'Italie se changer en nationalité italienne. » (*Considér. polit.*, p. 108.)

13. Voyez, dans saint Jean, la résur-

rection de Lazare : « ....Et le Christ dit : « Où l'avez-vous mis? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens et vois. » Et Jésus pleura... Il cria d'une voix forte : « Lazare, lève-toi ! » Alors celui qui avait été mort se leva. » (Chap. XI, 34-44.)

Adam Mickiewicz a dit dans le même esprit : « ...Les hommes qui n'ont plus rien sur la terre sont ceux qui doivent comprendre les premiers ce qui doit un jour régner sur la terre. Dieu ne commence jamais à former son armée et sa cour que par des mendiants et des ignorants. » (*Slaves*, t. V, p. 207.)

CHAPITRE III.

Beaucoup de seigneurs polonais avaient fini par vivre dans la dissipation. Tel d'entre eux, qui allumait sa pipe avec des billets de banque ou avec de précieux manuscrits, fut vu marchand de lait en France; telle grande

dame, qui distribuait des bijoux à ses invités et ne portait jamais plus d'une fois les châles splendides qu'elle se faisait venir de Perse, a vécu depuis des produits d'un petit champ en Suisse.

Les Polonais avaient, en refusant les droits politiques aux Cosaques, causé en partie la ruine de leur république. Et voilà qu'ils ont été mis quasi hors la loi en Allemagne, livrés à la Russie par la cour de Dresde, en France placés dans l'absolue dépendance d'un bureau de police. « Quand les Polonais, » s'écriait à la tribune Odilon Barrot, à la séance du 9 avril 1832, « ont servi d'égide à la France, quand ils ont reçu sur leur poitrine les coups dirigés contre nous, vous les mettez à la disposition de la police ! » (Voyez la loi du 21 avril 1832 et celle du 1er mai 1834.)

Ces humiliations doivent apprendre aux Polonais à pratiquer complétement, une fois de retour dans leur patrie, cette prescription de la Bible qui, après

tant de siècles, n'a encore reçu son exécution chez aucun peuple :

« Vous n'opprimerez point l'étranger, car vous savez ce que c'est d'être étranger, parce que vous avez été étrangers au pays d'Égypte. » (*Exode*, chap. XXII, 9.) « L'étranger qui habite dans votre sein sera comme celui qui est né parmi vous; vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été aussi etrangers en Égypte. Je suis l'Éternel, votre Dieu. » (*Lévitique*, chap XIX, 34.)

« Vous partagerez entre vous cette terre, selon les tribus d'Israël.

« Et vous la prendrez pour votre héritage, conjointement avec les étrangers qui viendront se joindre à vous et qui auront des enfants au milieu de vous. Car vous les regarderez, et ils vivront au milieu des enfants d'Israël, comme s'ils étaient naturels du pays, partageant avec vous la terre pour en posséder leur part au milieu des tribus d'Israël.

« Et dans quelque tribu que se trouve un étranger, vous lui donnerez là son partage : c'est ce que dit le Seigneur Dieu. » *Ezéchiel*, chap. XLVII, 21 à 25.)

CHAPITRE IV.

1. *Nolite confidere principibus*, est-il dit dans les Saintes-Écritures.

6. Voir, pour la parole citée de l'Évangile, saint Matthieu, chap. IV, 1-4 :

« Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour y être tenté par le diable ;

« Et quand il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il finit par avoir faim.

« Et le tentateur s'approchant lui dit : « Si « tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres « deviennent des pains. »

« Mais Jésus répondit : « Il est écrit : « l'homme ne vivra pas de pain seulement, « mais de toute parole qui sort de la bouche « de Dieu. »

7. De nos jours, en Occident, celui à qui est confié le pouvoir dans sa patrie, se dit « arrivé aux affaires. » Le service de l'État souvent n'est guère qu'un moyen de servir ses propres intérêts. Une preuve en est dans les fortunes énormes de tels

27

et tels anciens ministres qui cependant dépensaient, en frais de représentation, au delà de leur traitement.

9. « Cette race slave qui, loin d'avoir usé son âme dans les travaux de l'intelligence et de l'industrie, conserve un instinct religieux pur et profond, ne se contentera certes d'aucune des formes politiques connues jusqu'à présent. Au milieu de cette race, il existe une nation que l'Europe a toujours appelée chevaleresque et aventureuse... Dans ce caractère de la race slave et de la nation polonaise, résident les motifs de sympathie et d'antipathie qui attirent vers la cause polonaise certains esprits et qui en éloignent d'autres. En général, les hommes religieux, les poëtes, les artistes ont été toujours amis de cette grande cause; les athées, au contraire, les matérialistes et tous les hommes attachés à des positions fondées sur le passé, s'en sont montrés ennemis constants et acharnés. Comme exemples,

citons quelques noms chers aux Polonais, ceux de La Fayette, du général Kléber. Il y en a qui sont peu connus en France : les citoyens Lacaille, Delacroix, Casimir de La Roche, défenseurs de la cause polonaise. Quant à nos ennemis, le prince de Talleyrand en est le type. On sait qu'il nous haïssait à tel point que le nom seul de Pologne lui faisait éprouver des mouvements nerveux. » (*Slaves*, t. III, p. 245.)

Le voltairianisme est du poison à l'usage des hommes et des peuples qui ont la rage du fanatisme. Mais tel poison, qui est un moyen de guérison pour les malades, tuerait les gens bien portants.

Hegel est mort sans que ses plus intimes fussent d'accord sur le point de savoir s'il avait ou non cru en Dieu. Il disait à son lit de mort : « Un seul homme m'a compris. » Mais il ajouta aussitôt : « Et encore, celui-là ne m'a-t-il pas compris non plus. » Au moyen de sa célèbre formule : « Tout ce qui

est, est raisonnable,» il justifiait le *statu quo* dans l'Église protestante et dans la monarchie prussienne. Ses théories représentaient cette dernière comme un idéal, ou plutôt une incarnation de Dieu.—(Voyez ***Slaves***, vol. IV, p. 427-448.)

Bien des hommes d'État ont fait de l'hégélianisme sans le savoir. M. Thiers avait-il présent à la mémoire le « tout ce qui est est raisonnable, » lorsqu'il disait à la tribune de la Chambre des députés, comme ministre, le 24 mars 1840 : « Si j'ai donné les mains à des révolutions, c'est qu'elles étaient accomplies. »

Les citations suivantes, d'auteurs illustres, montrent que des Français ont jugé au moins aussi sévèrement que mon père les hommes et les doctrines dont nous avons souffert.

M. Lamennais a dit de M. Guizot : « Si quelque chose prouve à quel point l'esprit de parti peut en imposer quelque temps au public et peut-être s'abuser lui-même, c'est assurément l'espèce de

lustre dont il était parvenu à entourer ce pédant rogue, ce cuistre hargneux, gonflé de suffisance et de venin. Une affectation de profondeur, des banalités, quand ce n'est pis, exprimées dans un langage sec, sans couleur et sans vie, dans un style incorrect, pesant; quelques pensées communes à l'usage de ceux qui n'en ont pas, c'étaient là ses titres. Ils ont suffi pour lui ouvrir, grâce au besoin que l'on avait de médiocrités complaisantes, l'entrée des grandes affaires et des plus hauts emplois. Qu'y a-t-il montré? une roideur vaniteuse avec la souplesse du courtisan le plus délié, une incomparable lâcheté contre les forts, une cruauté froide, implacable, atroce, contre les faibles, une vide faconde, une impuissance absolue comme homme d'État, un mélange inouï jusqu'alors d'insolence et de bassesse. Il faut, pour s'en faire une idée, avoir entendu sa parole magistrale et dogmatiquement creuse; il faut avoir vu cette tête en arrière, cette pose ef-

frontée, ces yeux tachés de bile, ce geste pointu, dardé en avant comme la vipère darde sa langue. Cet homme voulut toujours deux choses et ne voulut que cela : le pouvoir et ce qui suit le pouvoir. Pour le saisir et pour le garder, point de masque qu'il n'ait pris. Il a soutenu toutes les doctrines, flatté toutes les passions, systématisé tous les crimes politiques, s'aidant également de la brutalité haineuse et de la servilité, de la violence et de la couardise ; tantôt se bouffissant et se dressant comme un satan burlesque, tantôt s'aplatissant sous la main de ceux qui récompensent, et rampant à leurs pieds, et les baisant, et les léchant, et se léchant encore les lèvres après.» (*Amschaspands et Darvands*, 1843, p.213-215.)

Un jour qu'on rappelait à M. Royer-Collard le mot qu'il aurait dit sur M. Guizot : « C'est un intrigant austère, » M. Royer-Collard se hâta de répondre : « Je n'ai jamais dit que M. Guizot fût austère. »

Or, M. Guizot se glorifiait d'être le disciple et l'ami de M. Royer-Collard.

M. Guizot fut l'homme des belles phrases et des vilaines actions. Il prononçait ces paroles en 1828, à la Sorbonne : « Notre glorieuse patrie a droit, dans le passé comme dans l'avenir, à toutes nos affections. » Or, il avait été à Gand pendant que les destins de la France se décidaient à Waterloo.

Son ministère fut appelé, sept années durant, du 29 octobre 1840 au 23 février 1848, un ministère de corruption.

Lamennais a peint ainsi M. Cousin : « ...Ce dévot, à la philosophie d'amalgame, qui permet d'admettre tout et de nier tout, d'être tout ce qui plaît, de tout excuser, de tout justifier, et, après une longue kyrielle de sublimes arguments, de conclure pour les marrons. » (*Amschaspands et Darvands*, p. 217.)

M. Cousin est auteur et inventeur de la philosophie qu'on appelle *éclectisme* (de ἐκλέγω, je choisis); mais dans ce système, le choix se fait non en ayant

égard à la vérité, mais au gré de l'intérêt. C'est la philosophie du succès.

Le mot *éclectisme* fit quelque fortune, car il se trouvait excuser théoriquement les politiques qui voulaient naviguer entre l'ancien régime et la révolution.

Dépouillé de sa rhétorique, on peut dire que l'enseignement de M. Cousin se bornait à ceci :

Il y a fatalement quatre systèmes de philosophie qui comprennent tous les systèmes, à savoir : le matérialisme, le spiritualisme, le mysticisme et le scepticisme. Prenez celui que vous voudrez, ou plutôt combinez-les;

Quatre formes de religion : catholicisme, luthérianisme, calvinisme, hébraïsme, également légales. Choisissez;

Quatre formes de gouvernement : monarchie, aristocratie, démocratie et impérialisme ; on n'a qu'à opter entre elles, ou à les mélanger.

S'il est permis d'être de l'école phi-

losophique, politique et religieuse qu'on veut, le mieux est d'amalgamer les philosophies, les religions et les formes politiques.

Cette philosophie nouvelle, qu'il s'agissait d'élever sur les ruines et avec la substance des religions et des philosophies, vint aboutir à cette formule : Prenez une dose de monarchie, une dose d'aristocratie et une dose de démocratie, et vous aurez le gouvernement que souhaite l'éclectisme.

Cousin enveloppait généralement sa pensée. Voici, par exemple, une de ses professions de foi :

« Le but dernier de tous mes efforts, l'âme de mes écrits et de tout mon enseignement, c'est l'identité de la philosophie et de son histoire. » (*Cours de* 1829, t. Ier.)

Il émet, dans le même volume, cette proposition plus claire :

« L'apologie d'un siècle est dans son existence; car son existence est un arrêt et un jugement de Dieu même, ou

l'histoire n'est qu'une fantasmagorie insignifiante. »

Dans sa *Préface des Pèlerins*, M. de Montalembert flétrissait ces doctrines :

« On a tenté d'ériger en doctrine philosophique cette union nécessaire de la justice et de la victoire ; nous savons qu'elle a été instillée du haut des chaires académiques dans l'âme de la jeunesse, et que parmi nos grands politiques du jour, elle trouve sans cesse des échos plus ou moins courageux ; c'est pour cela même que nous éprouvons un impérieux besoin de protester contre cette apothéose de la force, contre ce démenti insolent donné à l'instinct et à la conscience des races humaines. Qui ne serait tenté, au contraire, de répudier la victoire et ses sentences, de la mépriser même, aujourd'hui où toutes les causes qu'elle couronne sont méprisables ?

« Oui, il faut la mépriser au siècle où nous sommes, car partout, sauf dans la pauvre et récente Belgique, elle

a consacré le triomphe de la force sur le droit; partout en son nom une iné-narrable oppression a pesé sur les peuples, partout le lâche a trôné sur le brave, le plus vil sur le plus noble, le cœur esclave sur le cœur libre, et l'on a vu, grâce à elle, s'accroupir, comme des vampires sur leur proie, la Russie sur la Pologne, la Prusse sur le Rhin, la diète de Francfort sur l'Allemagne, l'Angleterre sur l'Irlande, l'Autriche sur l'Italie et le *juste milieu* sur la France. »

La philosophie ne fut guère pour M. Cousin, comme l'histoire pour son collègue et ami M. Guizot, qu'un moyen de parvenir.

Quand M. Cousin fut à son apogée ministérielle, Pierre Leroux, un savant et un philosophe honnête homme, fit de son système une réfutation victorieuse. (Voy. Éclectisme dans l'*Encyclopédie nouvelle*.)

Pierre Leroux traite rudement ce « philosophe parvenu » qui, en 1828,

parlait de son « étoile philosophique, » disait à ses élèves : « Je me rendrai à moi-même ce témoignage, qu'au milieu des agitations de notre époque, parmi les chances diverses des événements politiques auxquels j'ai pu être mêlé, mes vœux n'ont jamais dépassé cette enceinte. Dévoué tout entier à la philosophie, après avoir eu l'honneur de souffrir un peu pour elle, je viens lui consacrer sans retour et sans réserve tout ce qui me reste de force et de vie; » et qui, après la victoire de Juillet, ne reparut plus dans sa chaire.

La veille des trois journées, il disait à Leroux qui protestait contre les Ordonnances : « Vous compromettez vos amis. Quant à moi, je déclare que le drapeau blanc sera toujours mon drapeau. » Le lendemain, il se vanta d'avoir contribué à la chute de Charles X. Enfin il dit : « Je suis content de l'état du monde, et je m'y tiens. » M. Cousin était à la Chambre des pairs, au Conseil royal de l'Université, à la Faculté

des lettres, à l'École normale, à l'Académie, au *Journal des Savants*, à la commission littéraire, etc.

Pierre Leroux ajoute cette réflexion : « Que pouvait-il faire de mieux, ayant formulé l'éclectisme, que de propager l'éclectisme ? Il lui fallait donc être une puissance ; or, quelle puissance, en ce temps, a de l'éclat et de la solidité sans argent ? Il lui fallait donc de l'argent. Et pour être une puissance durable, il fallait s'allier avec toutes les puissances. Et M. Cousin s'est allié avec toutes les puissances. Il y a deux puissances surtout, deux très-anciennes puissances contre lesquelles la philosophie moderne avait toujours été en guerre : ce sont les rois et les prêtres. M. Cousin s'est fait courtisan des rois et des prêtres. »

Or, chacun se rappelle ce mot : « Je tire mon chapeau à l'Église, car elle en a encore pour cinquante années de vie. »

Voici un dernier passage, une note de Leroux sur Cousin :

« Je connais les fautes du dernier des « Brutus, je pourrais les dire ; mais il y « a pour cet homme au fond de mon « cœur une invincible tendresse. » Phrase célèbre de M. Cousin dans un de ses cours, écrite dans les cahiers et gravée dans la mémoire de ses élèves. Je n'attaque pas l'opinion du juge qui siége au Luxembourg ; mais je demande s'il n'est pas bien malheureux que le même homme qui a prononcé cette phrase sur le dernier des Brutus, et quelques autres semblables, devant la jeunesse studieuse qui venait étudier auprès de lui la philosophie, se soit montré le plus violent partisan des condamnations à mort dans les procès de révolutionnaires accusés de régicide. N'est-il pas odieux, par exemple, que dans le procès récent de Lavaux, reconnu innocent par la Chambre des pairs, M. Cousin se soit levé six fois pour demander la mort ? ...Que n'a-t-il pas dit pour la condamnation à mort des accusés Pépin et Morey ? Il avait élevé son vote à la hau-

teur d'une théorie. Il voulait montrer, disait-il, aux bourgeois, aux gardes nationaux, qu'on saurait aussi les frapper quand ils conspireraient; et il a contribué à faire frapper des hommes qu'on nous dit aujourd'hui innocents des faits qui leur étaient imputés ! Et il avait fait autrefois, sinon l'apologie, au moins l'excuse de Brutus ! et il avait pris part à la conspiration du carbonarisme ! et il lisait à ses élèves, en petit comité, les journaux les plus incendiaires des sans-culottes de 93 ! et j'ai entendu moi-même M. Thiers, à qui M. Cousin reprochait son admiration pour Robespierre, lui reprocher à son tour sa tendre sympathie pour Marat ! Qu'on ne parle plus des lâchetés du chancelier Bacon : je connais dans l'histoire de la philosophie des lâchetés plus grandes et sans compensation. » (*Encyclopédie nouvelle*, vol. IV, p. 486.)

« Et M. Cousin, s'écriait Pierre Leroux, est en ce moment le pouvoir édu-

cateur en France!.... L'éducation de nos enfants ainsi livrée à M. Cousin nous remplit le cœur de tristesse. »

M. Cousin osa dire, du haut de sa chaire de professeur, à une époque où tous les peuples se débattaient péniblement sous les mauvais gouvernements restaurés par la Sainte-Alliance et où la France saignait de sa blessure de Waterloo : « Il n'y a eu ni vaincu ni vainqueur à Waterloo. » (*Introd. à l'hist. de la philosophie.*)

Grâce à la marche parfois singulière des choses humaines, c'est M. Cousin qui, plusieurs années après l'apparition des *Pèlerins*, signa comme ministre (1840) le décret qui nommait M. Adam Mickiewicz à la chaire de langues et de littératures slaves au Collége de France, en qualité, non de professeur, mais de chargé du cours.

10. « Que fait la doctrine et qu'est-ce qu'un doctrinaire? C'est l'homme qui veut nous rendre la vérité sté-

rile, parce qu'il veut nous dispenser de tout travail. Dès que l'on se sent heureux et fier d'une vérité, la doctrine arrive pour vous dire que vous n'avez plus besoin de travail, que vous possédez déjà tout, que vous n'avez plus qu'à jouir, qu'à ramasser vos richesses et les bien disposer, que tout est déjà trouvé, qu'il s'agit maintenant de perfectionner les détails, les spécialités. La doctrine donne des formules.

« Ces paroles tentatrices attrapent l'homme et, peu à peu, elles finissent par lui arracher toute vie. C'est ainsi qu'après les apôtres et les thaumaturges viennent les théologiens et les casuistes... C'est ainsi qu'après les grands législateurs arrivent les légistes et les avocats avec leurs phrases toutes faites. C'est ainsi qu'après les grands guerriers, les hommes inspirés, arrivent ces hommes qui prêchent la doctrine du repos et du chez soi. Une telle race d'hommes annonce presque toujours la chute de l'esprit humain... L'Occident

dépérit dans ses doctrines.» (*Slaves*, V, p. 15-17.)

M. Étienne a défini ainsi le doctrinarisme : « C'est, dit-il, une coterie qui a la prétention de tout faire, de tout connaître, de tout juger; coterie où se groupent quelques hommes qui professent quand il faut agir, régentent quand il faut gouverner; qui sont en admiration permanente devant eux seuls et en hostilité ouverte contre tous les autres; qui changent de doctrines en changeant d'intérêt; philosophes suivant la cour, sages ne méprisant pas les richesses, austères épicuriens qui savent concilier la morale et les honneurs, les principes et les complaisances, et montent sans effort de la chaire à la tribune et de la tribune aux emplois les plus élevés de l'État. » (*Minerve française*, 1819, vol. VII, p. 178.)

A la même époque, un autre recueil, la *Bibliothèque historique*, disait : « Les doctrinaires offrent leurs services toutes les fois qu'il s'agit de parvenir

au pouvoir. Ils se montrent très-faciles à toutes les conditions qu'on leur propose. Véritables jésuites politiques, ils savent concilier le respect pour la constitution avec les intérêts de leur ambition, comme les enfants d'Ignace savent concilier la morale avec les intérêts de leur société. Les uns et les autres se montrent également experts dans les capitulations de conscience. » (Voyez Sarrans, *Louis-Philippe et la contre-révolution*, p. 368-369.)

On lit dans une brochure de 1844 : « M. Thiers appartient à cette classe de politiques que l'on peut désigner sous le nom d'*hommes du pouvoir*. On demandera peut-être ce qu'il faut entendre par ces hommes du pouvoir? La réponse est des plus faciles : un homme du pouvoir est tout simplement un *industriel sui generis*. On se porte homme du pouvoir, comme on se fait agent de change, médecin, entrepreneur; l'homme du pouvoir exerce aussi, lui, une profession et la plus lucrative

de toutes... Aussi, M. de Talleyrand est-il mort l'un des plus riches propriétaires de France, lui qui, pauvre abbé de 1788, rentra en France par la grâce du Directoire avec un bagage des plus légers... M. Thiers est un de ses meilleurs élèves. » (*Paradoxes et Palinodies de M. Thiers*, p. 72-74.)

11. Un autre exemple de la dégradation de certains noms est celui de jésuite, « devenu dans le langage vulgaire une sorte d'outrage et synonyme d'hypocrite, intrigant, roué, déloyal. » (*Dictionnaire national* de Bescherelle aîné, v. II, p. 289). Les épithètes les plus communément appliquées au mot *courtisan* sont celles de « perfide, vil, ambitieux, lâche. » (Bescherelle, v. I, p. 818.) Ce mot peut se prendre adjectivement pour flatteur. *Féodal*, *clérical* ne s'emploient plus guère que dans un mauvais sens. Au XVIIIe siècle, *traitant* signifiait voleur; aujourd'hui, *boursier* équivaut à l'ancienne expres-

sion de *traitant*. Il s'attache, en France, un parfum d'égoïsme au mot *bourgeois*, de ridicule au mot *marquis*.

12. Le mot *roi* ne possède plus le respect des peuples. Un proverbe dit : *Volonté de roi n'a de loi*. Lamennais a appelé la Chambre des pairs « un ossuaire, » et ses membres « d'augustes impotences, des momies souveraines. »

Le mot *professeur*, déchu de sa vraie signification, est beaucoup tombé.

Autrefois, « le nom de *professeur* était réservé à ceux dont l'enseignement s'exerce sur un objet purement intellectuel et implique un certain talent de parole : professeur de *profiteri*, un professeur d'éloquence, d'histoire, de belles-lettres... Aujourd'hui, on ne rencontre plus partout que des *professeurs* de violon, *professeurs* de danse, *professeurs* d'escrime. Certains danseurs de l'Opéra sont proféssseurs de grâces. Ils seraient devenus sourds et muets que cela ne les empêcherait pas le

moins du monde de professer. Ils ne craignent que la paralysie des jambes et des bras... J'ai été édifié, l'autre jour, de lire sur une enseigne : Michel, *professeur de canne*. Vous sentez combien l'élocution est indispensable pour enseigner à jouer du bâton. » (*Des Variations du langage français*, par F. Génin, p. 416.)

Que le titre de *lord*, toutes les décorations et la possession de l'autorité perdent, même aux yeux du vulgaire, ce qui leur reste de prestige dès qu'ils sont mis en présence de quiconque a une grande valeur personnelle, c'est ce que prouvent ces paroles naïves d'un chirurgien du *Northumberland* (juillet 1815), détracteur obstiné de Napoléon :

« Tout l'équipage parut dans la plus vive attente. Lord Keith quitta le dernier la chaloupe, et je ne puis vous donner une idée plus juste de l'attention qu'excita à bord la vue de Buonaparte qu'en vous disant que Sa Seigneu-

rie, si remarquable par ses exploits maritimes, amiral de la flotte du canal, dans l'uniforme complet de son rang et avec les décorations de son ordre, ne fit aucune sensation, ne parut pas même être aperçu au milieu d'un groupe de gens qui lui sont subordonnés.» (*Lettres écrites pendant la traversée de Spithead à Sainte-Hélène*. Paris, 1817.)

15. M. Maxime d'Azeglio, alors président du conseil des ministres à Turin, écrivait après la déroute de Novare, en 1849 : « Nous recommencerons.... L'amour de la patrie est sacrifice et non jouissance. »

Lamennais a dit, dans ses *Paroles d'un croyant* : « La Liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front. » (XXXVIII.)

« La Patrie, dit-il dans le *Livre du peuple*, c'est la commune mère, l'unité dans laquelle se pénètrent et se confondent les individus isolés ; c'est le

nom sacré qui exprime la fusion volontaire de tous les intérêts en un seul intérêt, de toutes les vies en une seule vie perpétuellement durable.... A la Patrie donc tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, votre cœur, vos bras, vos veilles, et vos biens et votre vie. Qui hésite à mourir pour elle, celui-là est infâme à jamais. » (Ch. XIII.)

Les fonctionnaires de 1816 étaient presque tous les mêmes que ceux de 1814. Comparez l'*Almanach de la cour*. On réunit dans les premières années de la Restauration les principales variations des hommes éminents dans un volume intitulé *Dictionnaire des Girouettes*, que Napoléon lut à Sainte-Hélène et duquel il disait : « C'est le bourbier de notre honneur. » Combien d'hommes politiques ont prêté serment aux divers régimes de la Révolution, à l'Empire, aux deux Restaurations et aux Cent Jours, et à Louis-Philippe ? Exemples : Soult, Sébastiani, D'Argout, Rigny, que nous citons comme les mi-

nistres de l'abandon de la Pologne. Louis-Philippe avait prêté serment tour à tour à la République et à la Restauration. On raconte qu'un pair de France lui dit, en 1830 : « Sire, c'est le dix-septième serment que je prête, et je souhaite que ce soit le dernier. » Il y en a qui ont vécu assez pour servir la seconde République et ajouter encore à leurs précédents serments celui au second Empire.

« Les arsenaux n'ont pas d'opinions. Ils sont à l'usage du vainqueur. » (*Slaves*, V, p. 19.) Il y a de même des hommes qui ne sont que les instruments passifs de tous les régimes.

24. « Toutes les forces matérielles de l'industrie ont toujours obéi à celui qui a résolu la question principale de l'humanité. Un centurion romain, ignorant et grossier, mais fier, parce qu'il représentait la solution de la plus haute question politique de l'antiquité, ce centurion appelait vers lui les disciples des plus grands géomètres et mécani-

ciens grecs, les disciples d'Archimède et d'Euclide, et, à coups de canne, il les forçait de lui tracer les routes militaires, de lui construire des machines. Il arrachait de ces villes prodigieuses, dont on admire encore les décombres, les architectes étrusques, et, à coups de bâton, il les forçait de bâtir les temples et les arcs de triomphe à Rome ; car il avait acquis le droit de commander et de gouverner, le droit le plus haut, qui n'est donné que comme récompense à celui qui a tout sacrifié pour s'élever à la hauteur d'où l'on peut résoudre la question du temps. » (*Slaves*, V, p. 20-21.)

Les khans tartares ordonnaient d'épargner, dans les villes dont ils s'emparaient, les médecins et les ingénieurs ; ils les considéraient comme sans nationalité et s'en servaient. « Les chefs ouraliens n'étaient pas barbares ; on pourrait même affirmer qu'ils étaient civilisés, s'il est vrai de dire que la civilisation consiste seulement dans l'ha-

bileté à devenir riches et puissants. Ils devancèrent, sous ce rapport, les économistes modernes ; ils protégeaient l'industrie et le commerce. Lorsqu'ils prenaient une ville d'assaut, ils en massacraient tous les habitants, à l'exception des ouvriers, comme n'appartenant à aucune nation. » (*Slaves*, I, p. 21.)

CHAPITRE V.

1. M. Guizot a écrit cinq gros volumes sur l'histoire de la civilisation. « J'ai essayé, a-t-il dit, de définir la civilisation, de décrire le fait qui porte ce nom. La civilisation m'a paru consister dans deux faits principaux : le développement de la société humaine et celui de l'homme lui-même ; d'une part, le développement politique et social ; de l'autre, le développement intérieur, moral. » (*Histoire de la civilisation en Europe*, 14e leçon, p. 428.)

Au fond, M. Guizot fait consister le développement de la société dans une préparation à l'avénement du tiers-état, et le développement de l'homme dans cette culture de l'esprit, si distincte de celle du cœur.

En racontant les malheurs des siècles passés, il avait surtout en vue de faire prendre en patience les maux présents : « Les hommes de ces temps-là souffraient beaucoup et, mécontents de leur condition, travaillaient sans cesse à en sortir. Nous sommes *contents* de la nôtre ; ne la livrons pas aux hasards de désirs vagues, dont le temps n'est pas encore venu... » (1[re] leçon, p. 30.)

M. Guizot qui, dans sa chaire et au sein de la Société biblique, a si souvent parlé du beau moral, a dit, comme ministre, cette parole flétrie : « Enrichissez-vous. » — Protestant, il gagna la faveur nécessaire pour arriver au pouvoir par l'éloge de l'Église : « Le catholicisme est la plus grande école de respect. » Et les jésuites redevenus auda-

cieux furent protégés sous son ministère.

2. M. Guizot a montré par sa vie que *civilisation* n'était pas synonyme de civisme.

Voici des exemples du civisme romain:

Pendant le siége de Rome (507 av. J.-C.), par Porsenna, roi des Étrusques, qui voulait rétablir Tarquin sur le trône, un jeune patricien C. Mucius dit au Sénat : Je veux traverser le Tibre et aller au camp de l'ennemi; j'ai, si les dieux me secondent, un noble dessein. Autorisé par le Sénat, il cache un poignard sous ses vêtements et part. Il tue le secrétaire de Porsenna, le prenant pour le prince. On l'arrête. Il répond : « Je suis citoyen romain ; on m'appelle C. Mucius. « Ennemi, j'ai voulu tuer un ennemi et je « ne suis pas moins prêt à recevoir la mort, « que je ne l'étais à la donner. Agir et souffrir en homme de cœur est le propre d'un « Romain. Et je ne suis pas le seul que ces « sentiments animent. Beaucoup d'autres « après moi aspirent au même honneur. « Apprête-toi donc, si tu crois devoir le « faire, à combattre pour ta vie à chaque « heure du jour. Tu rencontreras un poi-

« guard et un ennemi jusque sous le vestibule « de ton palais. Cette guerre, c'est la jeu- « nesse de Rome, c'est nous qui te la décla- « rons. Tu n'as à craindre aucun combat, « aucune bataille. Tout se passera de toi à « chacun de nous. » Le roi menace Mucius de le faire périr dans les flammes, s'il ne révèle le complot. « Vois, lui réplique Mu- « cius, vois combien le corps est peu de « chose pour ceux qui n'ont en vue que la « gloire. » Et en même temps, il pose sa main droite sur un brasier allumé pour le sacrifice et la laisse brûler, comme s'il eût été insen- sible à la douleur. Étonné de ce prodige de courage, le roi le renvoie libre. Alors Mucius lui dit : « Puisque tu sais honorer le courage, « tu obtiendras de moi par ton bienfait ce « que tu n'as pu obtenir par des menaces. « Nous sommes trois cents, l'élite de la jeu- « nesse romaine, qui avons juré ta mort. Le « sort m'a désigné le premier, les autres « viendront à leur tour. » Porsenna fit la paix. Mucius fut appelé dans la suite Scévola, c'est-à-dire Gaucher. (Voyez *Tite-Live*, II, 12.)

On dit qu'un tremblement de terre, ou quelque autre cause inconnue fit écrouler le sol au milieu du forum et y ouvrit un vaste

gouffre : si bien que les monceaux de terre que chacun y apporta, selon ses forces, ne purent combler cet abîme. Sur un avis des dieux, on se mit à chercher ce qui faisait la principale force du peuple romain ; car c'était là, au dire des devins, ce qu'il fallait sacrifier en ce lieu, si l'on voulait que la république romaine fût éternelle. Alors, M. Curtius, jeune homme qui s'était fort distingué dans la guerre, s'indigna, dit-on, de voir qu'on hésitait, comme si le plus grand bien de Rome n'était pas la valeur et les armes. Ayant obtenu le silence, il se tourna vers les temples des dieux immortels qui dominaient le forum, et, les yeux levés vers le Capitole, les mains tour à tour tendues vers le ciel ou sur les profondeurs de la terre béante, il se dévoue aux dieux mânes ; puis montant sur un cheval le plus richement équipé qu'il put, il s'élança tout armé dans le gouffre, où une foule d'hommes et de femmes répandirent sur lui un amas de fruits et d'offrandes expiatoires.... Le gouffre fut comblé.» (*Tite-Live*, VII, 6.) Année 360 av. J.-C.

Lors de la guerre contre les Samnites, pendant la bataille de Véséries, près du Vésuve, dans un moment de désordre, le consul plébéien Décius appelant à haute voix le grand

pontife, Marcus Valérius : « Il nous faut, dit-il, le secours des dieux. Allons, pontife suprême du peuple romain, dicte-moi les mots dont je dois me servir en me dévouant pour les légions. » Le grand-prêtre lui ordonna de prendre la robe prétexte ; et Décius, la tête voilée, une main élevée sous sa robe jusqu'au menton, un javelot sous les pieds, prononça debout ces paroles : « Janus, Jupiter, Mars, père des Romains, Quirinus, Bellone, dieux lares, dieux novensiles, dieux indigètes, vous tous qui tenez dans vos mains et notre sort et celui de nos ennemis, et vous dieux mânes, je vous supplie, je vous conjure, je vous demande la grâce, et j'y compte, de procurer au peuple romain des quirites, le courage et la victoire, et d'envoyer aux ennemis du peuple romain des quirites, la terreur, la consternation et la mort. Comme il est vrai que j'ai prononcé ces mots, je me dévoue pour la république du peuple romain des quirites, et je dévoue avec moi, aux dieux mânes et à la terre, les légions et les auxiliaires des ennemis. » Décius mourut. Les Romains furent vainqueurs. (*Tite-Live*, VIII, 9.) Année 343 av. J.-C.

3. En parlant des grands citoyens de Rome, Dante a dit :

Ce n'était pas un amour terrestre, mais un amour divin qu'ils respiraient pour Rome, et cela ne pouvait ni ne devait être, sinon par une fin spéciale et providentielle, réglée par Dieu dans sa grande et céleste expansion d'amour.

Qui méconnaîtra dans Fabricius une inspiration divine, quand, pour ne pas vouloir trahir son pays, il refusa une quantité d'or presque incalculable? Parlerai-je de Cursius, refusant par le même amour patriotique un don précieux, quand les Samnites tentèrent de le corrompre, disant que les citoyens romains voulaient posséder, non l'or, mais les possesseurs de l'or? Et de Mucius qui brûla sa propre main coupable d'avoir manqué le coup qu'il avait médité pour la délivrance de Rome? Prétendra-t-on que Torquatus, condamnant son propre fils à mort, par amour pour le bien public, ait pu faire un tel effort sans un secours divin? Et n'en est-il pas de même de Brutus, le premier consul de Rome qui l'émancipa de la tutelle royale? N'en peut-on dire autant des Décius et des Drusus qui sacrifièrent leur vie pour la patrie? Soutiendra-t-on que le captif Régulus, envoyé de Carthage à Rome pour négocier l'échange des prisonniers carthaginois avec sa personne

captive et d'autres Romains également captifs, donna, par amour pour Rome, après que la députation se fut retirée, un conseil funeste à ses propres intérêts, sous la seule impulsion de sa nature humaine ? Supposera-t-on que, sans une lumière de la souveraine grâce, Quintus Cincinnatus, élevé de la charrue à la dictature, son temps expiré, abdiqua sa charge pour retourner à sa charrue ? Est-ce que sans une instigation divine, Camille exilé, banni, serait venu délivrer Rome de ses ennemis, et, cette délivrance accomplie, serait spontanément retourné en exil, pour ne pas offenser l'autorité du sénat ? O très-divin cœur de Caton ! qui osera parler de toi ? Certes, on ne saurait mieux te louer qu'en se taisant, à l'exemple de saint Jérôme qui, dans sa préface de la Bible, pour ne point en parler trop, dit qu'il vaut mieux se taire sur saint Paul. » (*Le Banquet*, 4e traité, ch. v. trad. Séb. Rhéal.) On peut aussi consulter : *De la Vertu des Païens*, par de Lamothe Le Vayer, 1642.

4. Pour un certain nombre d'hommes, la civilisation c'est le réseau. Mais les chemins de fer et les télégraphes portent aussi bien des troupes pour la con-

quête que pour la délivrance, et des ordres de répression que des paroles de liberté.

5. Voici deux réflexions d'Henri Heine sur la civilisation de l'Angleterre et de la Russie :

« ...L'Angleterre, abominable pays où les machines fonctionnent comme des hommes et les hommes comme des machines. » (*L'Allemagne*, vol. II.)

« Les Russes, ces ours de la mer Glaciale, plus dangereux que jamais, maintenant qu'ils commencent à se civiliser et à porter des gants blancs. » (*Ibidem.*)

A propos des mots de civilisation et de barbarie, il est dit dans *les Slaves :*

« Un paysan polonais qui souffrait la misère, toujours prêt à marcher pour défendre son pays, fidèle à sa religion et à ses coutumes nationales, était-il barbare à côté, par exemple, d'un prince Poninski, homme de beaucoup d'esprit, parfaitement bien élevé, mais qui ven-

dait son pays à la Russie, s'enrichissait de l'argent russe et gaspillait sa fortune en folles dépenses? Ce paysan était-il plus barbare que le comte Gurowski, par exemple, qui, longtemps bouffon attitré de la cour du grand-duc Pierre et plus tard proposé, par l'ambassadeur russe au roi Stanislas-Auguste, comme candidat au siége archiépiscopal de Gnesen, avouait publiquement, en pleine diète et avec un cynisme incroyable, qu'il était vendu à la Russie? D'un autre côté, un paysan russe qui, après avoir fait un signe de croix, marchait sur les canons turcs, tombait dans les fossés d'Ismaïloff et d'Otchakoff, faisant de son corps un pont pour les camarades qui le suivaient; ce soldat, obéissant à son souverain et remplissant les préceptes de la religion tels qu'on les lui avait enseignés, était-il barbare à côté, par exemple, d'un Potemkine qui, suivant son biographe allemand, son grand admirateur, dépensait cinq à six mil-

lions de francs par an pour sa cuisine, faisait venir à grands frais des pâtisseries de Paris et construire des palais dans les steppes de Crimée pour y passer un seul mois? à côté d'un Orloff, dont toute la vie fut un tissu de crimes épouvantables?» (III, 120-121.)

« Potemkin avait dans sa bibliothèque des billets de banque reliés en guise de livres, et envoyait des courriers à quelques cents lieues, jusqu'en Crimée, chercher un melon ou du raisin pour sa table. » (*Histoire de Russie*, par Esneaux. V. p. 159.)

Les Grecs étaient plus *civilisés*, dans le sens vulgaire de ce mot, que les Romains, et les Byzantins que les Turcs; mais ils n'avaient plus ni foi, ni *civisme* : c'est pourquoi ils furent vaincus.

20. La Belgique accepta un prince anglais pour roi, dans l'espérance de sauver la Pologne en lui procurant le secours de l'Angleterre et de la France.

« On nous promit, à Paris et à Londres, qu'on s'occuperait sérieusement de nos affaires dès que celles de la Belgique seraient arrangées; on se servit même de nous pour en hâter le dénoûment, et, aujourd'hui que les Belges eux-mêmes ont déclaré que c'est pour nous sauver qu'ils ont renoncé volontairement à leurs prétentions, que la question belge est résolue et qu'on peut s'occuper de la Pologne, on l'abandonne, on la livre à ses bourreaux! » (XIIe circul. diplom. du gouvernement national, 15 août 1831.)

Ballanche a dit, dans sa *Vision d'Hébal*, le 1er mai 1831 :

« La Grèce, la Belgique, la Pologne ont demandé la liberté promise aux enfants de la foi, et voyez les miracles qui ont été enfantés! La renommée aura-t-elle assez de palmes pour tant de héros? » (P. 99.)

L'orateur irlandais O'Connel fut un ardent défenseur de la Pologne.

VI.

Les Polonais n'admirent pas sans réserve les progrès des Anglais et des Français dans le commerce et les arts. Adam Mickiewicz a dit :

Je vous citerai une parabole slave Quelques-uns de mes auditeurs connaissent la source d'où je l'ai tirée.

Il y avait, dit cette parabole, un vaisseau, un navire à vapeur, qui courait vers un point éloigné du globe. Durant le trajet, l'équipage s'aperçut qu'en détournant une partie de la vapeur, on pouvait l'employer à faire la cuisine; plus tard, au moyen d'un autre conduit, on s'en servait pour laver le pont et blanchir le linge ; on parvint enfin à substituer la vapeur à tout ce qui se faisait par la main-d'œuvre ; et le vaisseau, propre et bien tenu, s'avançait et l'équipage jouissait de la douceur et de la sérénité du ciel. Mais tout d'un coup, la vapeur ayant faibli, le vaisseau s'arrêta au milieu de la mer ; il n'y avait plus de force suffisante pour le faire mouvoir ; l'équipage souffrait, se révoltait; et cepen-

dant, personne ne voulait se priver des conduits qui distribuaient la vapeur nécessaire à ses travaux particuliers.

Or, ce qu'il y a de divin dans l'âme, constitue cette force motrice, qui peut être comparée à la vapeur; elle fait tout dans l'humanité. En la dirigeant dans différents sens, on est libre de l'employer à construire des merveilles d'architecture, ou d'industrie, ou d'imagination; les Égyptiens nous ont laissé les pyramides; d'autres peuples employèrent la même force à des ouvrages d'intelligence, et nous ont laissé des pyramides de livres. Il y en a qui ont dépensé cette force tout entière à faire des meubles et de petits instruments qui servent à la commodité de la vie. Un peuple existe qui a l'heureux privilége de l'avoir, jusqu'à présent, conservée dans toute sa tension. (*Slaves*, ch III, p. 145.)

CHAPITRE VII.

1. Quiconque veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive.

Car quiconque voudra sauver sa vie la perdra; mais quiconque perdra sa vie pour

l'amour de moi et de l'Évangile, celui-là sera sauvé. (Saint Marc, chap. VIII, v. 34 et 35.)

3. Des Polonais, tout en aimant du reste la patrie et détestant l'oppression, ont accepté des fonctions non politiques du gouvernement russe. Et ils se sont trouvés dans une position pénible, d'abord moralement vis-à-vis de leur conscience, et puis extérieurement entre la double défiance de leurs compatriotes et de leurs nouveaux maîtres. Il en est qui se sont efforcés de racheter leur soumission publique aux Russes par des services secrets aux Polonais. Mais il est triste de se faire l'intendant du geôlier, même pour adoucir le sort de ses frères emprisonnés et châtiés. Le moment arrive où l'on est forcé de les frapper soi-même ou de souffrir avec eux. — Le rôle des Polonais au service russe peut d'ailleurs moins se comparer à celui des Grecs Phanariotes à Constantinople qu'à celui des Israélites à la cour du tzar de Babylone.

7. « Le peuple qui souffre près de soi l'oppression d'un autre peuple creuse la fosse où s'ensevelira sa propre liberté. » (Lamennais, ***Livre du Peuple***, chap. XIII.)

13. M. de Raumer, professeur d'histoire à la faculté de Berlin, a dit : « L'Europe était plongée dans une apathie si insensible, dans un égoïsme si froid, qu'elle assista à la ruine de la Pologne sans s'émouvoir. Personne n'eut même cet esprit de prévoyance qui nous apprend que, lorsque les empereurs et les rois foulent ainsi aux pieds les bases fondamentales du droit éternel, ils précipitent le corps social dans un abîme de dépravation et que bientôt après, les masses se ruent avec une rage révolutionnaire sur l'autorité avilie. » (*La Chute de la Pologne*, trad. fr. p. 60.)

L'historien Kock (*Tableau des révol. de l'Europe*) exprime une pensée analogue :

« Le partage de la Pologne doit être

regardé comme le précurseur du renversement total du système politique qui, depuis trois siècles, avait prévalu en Europe. Tant d'alliances avaient été formées, tant de guerres entreprises pour préserver les États faibles contre l'ambition des grands ! Ici, trois puissances du premier rang se confédérèrent pour dépouiller un État qui ne leur avait donné aucun ombrage. Ainsi, les barrières entre le droit et le pouvoir arbitraire furent renversées et désormais le sort des États inférieurs n'était plus assuré. Le système de l'équilibre politique devint la risée des novateurs, et les hommes bien intentionnés commencèrent à le regarder comme une chimère. Si le principal blâme de cette action tomba sur les cours de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de Vienne, celles de Londres et de Paris y participèrent en laissant consommer cette spoliation, sans la marquer même de leur réprobation. »

En 1831, les délégués polonais Knia-

ziewicz et Plater, eurent la douleur d'avoir à écrire ces lignes :

« Qui eût dit que la France, au lieu d'agir avec énergie, se laisserait rebuter par la froideur de l'Angleterre qui, absorbée par son bill de réforme, répondit qu'elle ne pourrait qu'à la fin de l'automne s'occuper de la Pologne, c'est-à-dire des intérêts du monde ? Comme l'Angleterre, la France attendit l'hiver : aucune médiation n'eut lieu. »

Que les Polonais sont gens de cœur, c'est ce que reconnaissent les autres nations.

Le général Dembinski disait à ses compatriotes, en décembre 1830 : « Souvenez-vous toujours que nous sommes les mêmes Polonais dont un auteur célèbre, témoin oculaire des dernières guerres a dit : « Les Polonais, dans les faits « d'armes, promettent plus que ce que la « possibilité permet d'exécuter, et dans « l'exécution même, font plus qu'ils n'a« vaient promis. » (Réflexion du comte de Ségur, aide de camp de Napoléon Ier.)

CHAPITRE VIII.

La parabole de ce chapitre s'applique au système de la paix armée et à la nécessité de réunir une bonne fois toutes ses forces pour chasser du continent les barbares. « Je voulais rétablir la Pologne, disait Napoléon, pour garantir l'Europe des invasions des Russes, ces barbares du nord. »

Louis-Napoléon Bonaparte écrivait dans le *Progrès du Pas-de-Calais*, en 1844, les réflexions que voici :

« L'histoire nous offre cent exemples d'une paix sans dignité, amenant toujours une guerre acharnée. Sous Louis XV une paix fut conclue en 1763, à laquelle on donna le nom de paix honteuse ; cette trêve dura vingt-huit ans, mais elle enfanta cette magnanime réaction qu'on nomme révolution française, et qui ensanglanta l'Europe pendant vingt-quatre ans... Disons donc à ceux qui nous gouvernent : vous n'êtes

pas des hommes de paix ; car vous n'êtes pas capables de concevoir ni d'exécuter un de ces grands projets qui assurent la tranquillité du monde... Vous avez laissé en litige toutes les grandes questions, et cependant, vous le savez, il y a des questions d'indépendance et d'honneur qu'il faut résoudre tôt ou tard, et qu'on ne supprime pas... Au lieu de cela, nous n'avons, depuis treize ans, ni la paix ni la guerre, c'est-à-dire nous avons d'une paix honteuse tous les déboires, d'une guerre malheureuse toutes les charges... Aussi notre nation, naguère si glorieuse et si respectée, est devenue la risée de l'Europe... L'armée de paix coûte plus cher que celle qui vainquit à Austerlitz et à Wagram... Les conservateurs croient asseoir à jamais avec les fortifications de Paris leur système de la paix à tout prix; ils ne font qu'imiter ces rois d'Égypte qui de leur vivant s'élevaient d'immenses tombeaux, monuments si colossaux pour des hommes si petits qu'ils ensevelirent

dans leurs flancs immenses, avec le corps, le nom même de leurs fondateurs. » (*Œuvres* de L.-N. Bonaparte. III. Édit. 1848.)

Napoléon III a dit, le 5 novembre 1863, dans son discours aux Chambres : « Conserverons-nous éternellement un état qui n'est ni la paix avec la sécurité, ni la guerre avec ses chances heureuses?... Ayons le courage de substituer à un état maladif et précaire une situation stable et régulière, dût-elle coûter des sacrifices. »

CHAPITRE IX.

La parabole de la *mal'aria* signale le danger qu'il y a pour les contrées de l'Europe à ne point se préserver efficacement du souffle tartare et russe. Ne vit-on pas sous Louis-Philippe l'influence de Nicolas, véritable choléra asiatique, envahir déjà toute l'Allemagne? M. Thiers disait, le 20 septembre

1831, que la Russie s'était imaginée qu'elle devait exercer une sorte de pontificat envers les autres peuples. Cela ne l'empêchait point de soutenir qu'il n'y avait qu'à la regarder faire.

Ce grand ennemi des Polonais était dès lors l'un des prôneurs de la paix. Voici quelques phrases de son discours du 20 septembre à la Chambre des députés :

«... On nous dit que la paix est un système d'égoïsme et que ceux qui ne veulent la liberté que pour eux finissent aussi par la perdre... Je ne vous dirai pas, messieurs, ce que vous savez tous, c'est que la liberté ne subsiste pas au milieu des armes.... Il y a, puisqu'on parle de l'intérêt des autres peuples, une considération qui ne peut vous échapper. La liberté en ce moment est en travail dans le monde entier. Il y a en ce moment une question de liberté vraiment admirable , pardonnez - moi l'expression, c'est la réforme en Angleterre... Si la guerre venait interrompre

ce grand événement, un cri de réprobation s'élèverait de toutes parts en Angleterre. La question de la réforme est étroitement liée à la question de la paix... Le roi de Prusse a donné à ses peuples les assemblées provinciales. En Italie, les peuples s'éclairent et tendent vers la liberté. La paix seule peut assurer ces progrès ; la guerre, en ravageant la belle Italie, n'y laisserait que sang et ruines... La paix, je le répète, est pour la liberté la certitude ; la guerre est le hasard. La seconde raison est la prospérité intérieure du pays... Quand on est chargé de la fortune de l'État, on doit à son pays, prospérité, sécurité : on ne lui doit pas de lui faire courir les aventures... La troisième raison et la plus décisive à mes yeux, c'est que la guerre nécessiterait un gouvernement révolutionnaire... Voilà les trois raisons que le gouvernement a de vouloir la paix... Hier M. le Ministre nous a dit : Si nous savons être sages... Ainsi donc, nous voulons la paix dans l'intérêt de la

liberté et de la prospérité du pays, et cela dépend de notre bonne conduite. »

Tout argument fut bon à M. Thiers dans sa diatribe. Il allait jusqu'à soutenir que la Pologne avait été partagée parce qu'elle était sans frontières ! Mais il ne cherchait qu'à endormir la conscience de ceux qui l'écoutaient.

M. Thiers, dans son acharnement contre la Pologne, trouva le portefeuille ministériel désiré. Puis dans sa très-partiale *Histoire du Consulat et de l'Empire*, il s'appliqua à effacer la gloire polonaise du passé, comme il avait voulu rayer la nationalité polonaise de la carte d'Europe.

La paix de ces grands hommes d'État fut pour les peuples l'oppression, pour la France la honte, et pour le gouvernement qu'elle devait fonder, la mort. Mais il y en a pour qui jouir paisiblement quelques années est le souverain bien, sans souci ni de la malédiction de la postérité, ni du mépris de l'histoire.

CHAPITRE X.

5. Jean-Jacques Rousseau dit dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne :*

« Je voudrais que par des honneurs, par des récompenses publiques, on donnât de l'éclat à toutes les vertus patriotiques, qu'on occupât sans cesse les citoyens de la patrie, qu'on en fît leur plus grande affaire, qu'on la tînt incessamment sous leurs yeux... Il faut maintenir rétablir ces anciens usages et en introduire de convenables qui soient propres aux Polonais. Ces usages, fussent-ils indifférents, fussent-ils mauvais même à certains égards, pourvu qu'ils ne le soient pas essentiellement, auront toujours l'avantage d'affectionner les Polonais à leur pays et de leur donner une répugnance naturelle à se mêler avec l'étranger. Je regarde comme un bonheur qu'ils aient un habillement

particulier. Conservez avec soin cet avantage : faites exactement le contraire de ce que fit ce czar si vanté. Que le roi, ni les sénateurs, ni aucun homme public ne portent jamais d'autre vêtement que celui de la Nation et que nul Polonais n'ose paraître à la cour vêtu à la française... Beaucoup de jeux publics où la bonne mère-patrie se plaise à voir jouer ses enfants. Qu'elle s'occupe d'eux souvent afin qu'ils s'occupent toujours d'elle... Il faut renverser un exécrable proverbe, et faire dire à tout Polonais au fond de son cœur : *Ubi patria, ibi bene*. (Ch. III.)

« C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la forme nationale et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant en ouvrant les yeux doit voir la patrie, et jusqu'à la mort ne doit plus voir qu'elle... L'amour de la patrie fait toute son existence, il ne voit que la patrie, il ne vit que pour elle ; sitôt qu'il est seul,

il est nul, sitôt qu'il n'y a plus de patrie, il n'est plus, et s'il n'est pas mort, il est pis... A vingt ans, un Polonais ne doit pas être un autre homme ; il doit être un Polonais. Je veux qu'en apprenant à lire, il lise des choses de son pays, qu'à dix ans il en connaisse toutes les productions, à douze toutes les provinces, tous les chemins, toutes les villes; qu'à quinze il en sache toute l'histoire, à seize toutes les lois, qu'il n'y ait pas eu dans toute la Pologne une belle action ni un homme illustre dont il n'ait la mémoire et le cœur pleins et dont il ne puisse rendre compte à l'instant. On peut juger par là que ce ne sont pas les études ordinaires dirigées par des étrangers et des prêtres que je voudrais faire suivre aux enfants. La loi doit régler la matière, l'ordre et la forme de leurs études. Ils ne doivent avoir pour instituteurs que des Polonais, tous mariés s'il est possible, tous distingués par leurs mœurs, par leur probité, par leur bon sens, par leurs lumières, et tous destinés à des

emplois, non plus importants ni plus honorables, car cela n'est pas possible, mais moins pénibles et plus éclatants, lorsqu'au bout d'un certain nombre d'années ils auront bien rempli celui-là. Gardez-vous surtout de faire un métier de l'état de pédagogue. Tout homme public en Pologne ne doit avoir d'autre état permanent que celui de citoyen. » (Ch. IV.)

« Le patriotisme est le dogme générateur de tout le développement spirituel et intellectuel de la Pologne comme l'autocratie de celui des Russes... La patrie ce n'est pas l'endroit où l'on est bien, *ubi bene*... elle est, elle vit partout où bat le cœur fidèle de ses enfants. » (*Slaves*, I. p. 29-30.)

10. C'est à Bourges, sous Louis-Philippe, que 366 candidats ont sollicité la charge d'un bourreau défunt.

CHAPITRE XI.

La parabole des naufragés a été inspirée par le spectacle des divisions des Polonais à l'étranger. Il y avait déjà toute une année que l'émigration de 1831 avait eu lieu, quand mon père écrivit les *Pèlerins*. Le volume parut au milieu des plus fortes animosités.

Les partis s'étaient continués au dehors et envenimés par la douleur. On vit longtemps du dernier jour de la défaite, et on va répétant à chaque heure du jour : Ah ! si on eût fait ceci ; ah ! si on eût fait cela. Tel disait : Sans la nuit démagogique du 15 août, j'aurais sauvé la Pologne ; et tel : Sans la funeste direction des modérés, la Pologne aurait été libre tout entière.

Il y avait le parti diplomatique qui attendait tout des chancelleries, et le parti de la lutte quand même ; celui-ci disant : l'aristocratie ne cherche qu'à

nous endormir, et celui-là : l'imprudence des démocrates compromet tout. L'un persistait à espérer dans les gouvernements et l'autre dans les peuples.

Mon père alors leur dit à tous : Vous n'avez rien à attendre de l'initiative de ceux qui dans votre plus grand danger n'ont rien fait pour vous. Vos disputes ont facilité la loi de 1832, contre les réfugiés. Elles ne peuvent servir qu'à l'aggraver (ce que justifia la loi de 1834). Préparons-nous donc en silence. Au moment d'agir, nous élirons les plus dignes et commencerons nous-mêmes.

Ce n'est pas le lieu de citer des noms propres. Car, s'il est parfois indispensable, quoique pénible, de le faire dans la polémique, ce sont des choses dont la Patrie rétablie ne voudra plus entendre parler. Si plus d'un s'est trompé, il leur sera beaucoup pardonné, car ils ont tous aimé la Patrie.

Au dernier siècle, on ne parlait que de l'anarchie de la Pologne pour se dispenser d'empêcher son démembrement.

Et depuis, on n'a cessé d'argumenter de nos divisions pour se justifier de ne pas nous aider. Mais quel peuple est sans parti ?

CHAPITRE XII.

9. « Que ton âme se prosterne comme une vallée et l'esprit de Dieu l'arrosera comme un fleuve. » (Voyez *Maximes* d'Adam Mickiewicz.)

12. La fête de l'Insurrection, 29 novembre, a été célébrée chaque année, à Paris, par des services religieux, et des discours politiques.

Les Polonais émigrés ont conservé l'habitude de se réunir au *bénit* de Pâques, puis pour la commémoration de la Constitution du 3 mai, et le 21 mai, à Montmorency, pour une prière des morts.

Grochow, victoire remportée par l'armée polonaise, le 25 février 1831, sous

les murs de Praga; elle était commandée par le prince Radziwill et le général Chlopicki; les Russes étaient deux fois plus nombreux. Trente ans plus tard, l'anniversaire fut célébré par le peuple de Varsovie tout entier, sous le canon des Russes. Deux jours après, le 27 février 1861, avaient lieu les massacres de Varsovie.

Wawer, victoire remportée par Skrzynecki, le 19 février 1831; celle de Dembe-Wielkie le fut le 31 mars, le jeudi saint, anniversaire du jour où éclata trente-sept ans auparavant le soulèvement de Vilna, sous Jasinski, et celui de Varsovie sous le cordonnier Kilinski. *Le Courrier de Varsovie*, du 1er avril 1831, publia un article au sujet de ces anniversaires.

14. « Médailles, grades, rubans, dentelle, broderie, écarlate, sont choses éternellement inhérentes à l'homme immortel, comme la pourpre à la prostiuée de Babylone. » (*Don Juan*, de

Byron, chant VII, strophe LXXXIV.)

17. L'armée russe avait envahi le royaume de Pologne, le 5 février 1831. Le 14, Dwernicki livra et gagna à Stoczek la première bataille de la campagne. A peine avait-il aperçu le corps du général Geismar, qu'il lança sur lui une partie de la cavalerie et culbuta dans un marais toute une aile de l'armée russe et lui prit six canons qui n'avaient été déchargés que deux fois. Geismar manœuvrait avec son aile gauche, à l'abri de dix-huit canons. Une autre charge de lanciers lui fit perdre cinq canons, et son corps entier fut mis en pleine déroute. Geismar avait eu 400 tués et 230 prisonniers. Cette victoire est remarquable par l'élan qu'y montra la cavalerie polonaise, élan tel qu'elle fut disputée une demi-heure à peine, ne coûta aux Polonais que 16 tués et 18 blessés. « Le gain d'une bataille dépend d'une étincelle morale, » disait Napoléon.

La retraite de Lithuanie a été exécu-

tée par le genéral Henri Dembinski.

Le général, au lieu de conduire le corps qu'il commandait déposer les armes en Prusse, le ramena jusqu'à Varsovie. Cette retraite fut effectuée, selon ses expressions, « par une route inconnue, à travers des marais»... « Que le lecteur voie, dit-il dans ses *Mémoires sur la campagne de Lithuanie*, « les sept ou huit corps ennemis placés sur le chemin que j'avais à parcourir, qu'il ajoute à cela que toute l'armée russe était sur la rive droite de la Vistule quand je me mis en mouvement, qu'ainsi et après avoir surmonté tous les obstacles d'une marche de près de 300 lieues, c'était au milieu de cette armée que j'aurais dû tomber, qu'il pèse toutes ces difficultés, alors il verra tout ce qu'on peut avec une volonté ferme et des intentions pures. » Quand Dembinski atteignit le faubourg de Praga, plus de soixante mille personnes vinrent de Varsovie à sa rencontre, avec des cris de reconnaissance et de joie.

Le lendemain 5 août, le Sénat et la Chambre des députés à Varsovie votèrent la loi suivante :

« Art. 1er. Le général de brigade Henri Dembinski, tous les officiers, sous-officiers et soldats de son corps, ainsi que les citoyens qui ont pris les armes en Lithuanie et Samogitie, ont bien mérité de la patrie

« Art. 2. Il sera formé une liste de ce corps, en mémoire perpétuelle de leurs faits d'armes, et elle sera déposée dans les archives du Sénat; chaque individu recevra un exemplaire de cette loi, sur lequel ses nom et prénoms seront inscrits. »

Le général Dembinski a pris une part glorieuse à la guerre de Hongrie en 1849.

Le régiment de Wolhynie était commandé par le colonel Charles Rozycki.

Nous lisons dans un article signé : V. de Mars, et publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, les lignes que voici :

« En 1830, la Pologne s'étant soulevée pour ne pas marcher contre la France, les *anciennes provinces* portèrent une remarquable ardeur dans ce mouvement. Charles Rozycki partait

alors de la Wolhynie, et avec une petite armée ruthénienne à travers tous les corps russes il arrivait sous les murs de Varsovie pour défendre la patrie commune, comme du fond de la Lorraine Jeanne d'Arc était accourue à la délivrance de la ville d'Orléans, assiégée par les Anglais. En eût-il été de même, si la Ruthénie méridionale ne se fût alors sentie polonaise comme l'ancienne Lotharingie s'était sentie française au xv[e] siècle. » (1[er] juin 1863.)

Rozycki a raconté l'insurrection de Wolhynie dans une brochure courte, simple et fort belle. (*Powstanie na Wolyniu*, Bourges, 1832.) Nous en citerons un fragment :

« La nouvelle de la révolution nationale dans les provinces appelées royaume de Pologne fut reçue en Wolhynie avec la joie qu'éprouve un enfant à la vue de sa mère réveillée d'une léthargie au moment où il se regardait déjà comme orphelin. Nous nous visitions réciproquement dans nos maisons, et l'œil de chacun, au premier abord, reflétait l'image des sentiments dont les cœurs étaient

pleins. L'espoir de faire renaître la Patrie, les droits de la Nation et de la Liberté, brillait sur les visages des jeunes gens. Nos vieillards semblaient regagner la santé, et nos femmes maudissaient leur sexe et leur faiblesse. Nous parlions peu entre nous; une joie muette inondait tous les cœurs où coulait le sang polonais, et les serrements de mains avaient plus de force...

« Je m'efforçai de m'entendre avec les forestiers, tous bons tireurs, et je vis avec joie qu'ils aimaient la Pologne autant que moi. Aussitôt, j'en augmentai chez moi le nombre, et je calculai que, dans une étendue de trois milles, au premier signe, sous prétexte de chasser dans les bois, plus de huit cents tireurs se trouveraient prêts. J'en avais initié à mes projets une dizaine qui ne se connaissaient pas entre eux, mais qui avaient organisé des sections.

« Vous savez, chers collègues, que dans ce même temps, beaucoup parmi vous me venaient visiter séparément dans ma retraite et enfin il vous plut de m'honorer de votre confiance en me donnant provisoirement le commandement sur vous. Je ne refusai point de vous accompagner; je dis accompagner, car vous étiez convaincus, sans doute, que je

ne désirais rien, sauf le bonheur de la Patrie .. Je laissais ma femme et cinq enfants ; les ukases d'un tyran sanguinaire, rendus précisément à cette époque, condamnaient tous les enfants qui se trouveraient dans ce cas à être enlevés dans leurs maisons et conduits en Sibérie...

« ...Je fixai le jour du 5/17 mai pour prendre les armes. En formant votre détachement, j'avais prêté un serment que vous n'avez pas oublié. En voici la teneur :

« Le moment est venu où éclate la misési-
« corde divine ; les régiments du tyran
« disparaissent devant les bataillons peu
« nombreux de nos valeureux frères. Moi,
« Charles Rozycki, je vous jure, messieurs,
« frères et concitoyens, au nom de la Sainte-
« Trinité, qu'élu commandant provisoire de
« ce détachement, je n'emploierai mon au-
« torité que pour le bien de notre Patrie ;
« ce dont ne me détournera aucune puis-
« sance, ni aucune crainte de persécution. Je
« ne me laisserai point séduire par tous les
« trésors de l'ennemi, ni par aucune vue
« personnelle. Ainsi Dieu me soit en aide et
« l'innocente passion du Christ. »

« Chacun de vous prêta soit à moi, soit à quelqu'un désigné par moi, ce ser-

ment, en y ajoutant : « Je me présenterai « dans le temps et le lieu qui sera fixé par « le commandant provisoire, et j'exécuterai « tout ce qu'il ordonnera. »

« ...Comme nous étions les enfants d'une seule terre, ainsi nos sentiments, nos buts étaient les mêmes... Je vous recommandai de pousser lors de l'attaque, au lieu d'un hourra barbare, le cri de : *Gloire à Dieu!* . Il parut que le général Kolysko se dirigeait vers la Galicie .. Je dis : Allons au royaume. Je ne vous cachai point les dangers et les obstacles qui nous attendaient; au contraire, vous vous souvenez, sans doute, que je vous ai dit : « La majeure partie d entre nous peut « périr, mais le reste entrera dans les rangs « de l'armée nationale, afin de faire connaître « à ces braves régiments que nos provinces « sentent et pensent comme eux; qu'ils sachent « que nous avons exécuté notre entreprise « sans avoir eu personne qui nous convoquât « tous ensemble, nous conduisît et nous in- « diquât l'époque et le chemin. »

« ...Devant le front du régiment, je représentai à chaque volontaire, qui venait s'offrir, l'importance de notre sacrifice, les difficultés peut-être au-dessus des forces humaines qu'il faudrait affronter et les dau-

gers au milieu desquels nous vivions, et celui-là seul était admis dans nos rangs que ces observations n'avaient pas arrêté. Je dois le confesser d'ailleurs, à l'honneur de nos compatriotes, je n'ai pu en effrayer aucun par la sincérité du tableau de notre situation...

« ...Non loin de Zamosc, les escadrons de nos lanciers, les colonnes de notre infanterie et notre artillerie nous saluèrent de leurs acclamations Ah! que leurs félicitations nous étaient douces, que leur langue nationale parlait à nos cœurs! que les couleurs nationales attiraient nos yeux! Nous leur répondîmes par un triple cri de : *Gloire à Dieu!..*

« Elle était terminée cette marche de plus de quatre semaines, par une route tortueuse de cent trente-deux milles, où nous côtoyions les camps des armées de notre oppresseur : la protection divine nous couvrait. »

C'est le professeur et historien Joachim Lelewel qui a dit en novembre 1830 aux jeunes gens : « Allez et combattez. » Il est mort à Paris, le 29 mai 1861.

« Ancien professeur à l'Université de Vilna, ancien député à la Diète de Po-

logne, ancien ministre de l'instruction publique, ancien membre du gouvernement national de Varsovie, puis proscrit, il a passé dans l'hospitalière ville de Bruxelles les longues années de l'exil.... Comme homme politique, Lelewel s'était surtout attaché à trois choses : l'affranchissement des paysans, l'entière liberté religieuse, et le développement de l'idée démocratique. » (*Les funérailles de Joachim Lelewel*, proscrit polonais. Broch. Paris, 1861.)

Pierre Wysocki, sous-lieutenant de l'armée polonaise, et les Porte-Enseignes en attaquant, dans la nuit du 29 novembre 1830, le château du Belvédère et en chassant le grand-duc Constantin, donnèrent le signal de la Révolution.

Pierre Wysocki a fait le récit de la conjuration. Nous reproduisons quelques passages de son écrit, daté de Varsovie, le 9 décembre 1830.

« Les dangers nous entourent. Nous mourrons peut-être en défendant notre pays. C'est pourquoi, profitant de ces cour in-

stants, je transmets à la mémoire de nos descendants ce qui jamais ne devra être oublié...

« Ce ne fut que le 15 décembre 1828, lors d'une réunion de plusieurs élèves de l'école des porte-enseignes, que le hasard fit venir dans mon logement, savoir : C. Paszkiewicz, J. Dobrowolski, Charles Karsnicki, Alex. Laski, Joseph Gorowski, que nous commençâmes à nous entretenir plus ouvertement de la nécessité de délivrer nos compatriotes.....

« Tel fut le commencement de nos premières tentatives. A la vue de cette jeunesse, je prévoyais déjà que c'était elle qui un jour déciderait du sort de notre patrie.

La formule du serment que nous prêtâmes alors était : « Nous jurons devant Dieu, de-« vant notre patrie opprimée : 1° De ne dé-« couvrir, en cas d'emprisonnement, aucun « membre de la société, quand bien même on « nous ferait endurer les plus cruels tour-« ments ; — 2° de concentrer tous nos efforts « et de sacrifier notre vie quand la nécessité « l'exigera ; — 3° d'agir avec la plus grande « prudence en admettant de nouveaux mem-« bres et d'en avertir à chaque fois la société; « surtout de n'admettre aucun ivrogne, aucun « joueur ou tout autre dont la conduite ne

« serait pas exempte de tous reproches. »

« Enfin la révolution des 27, 28 et 29 juillet 1830, appela d'une voix de tonnerre toutes les nations de l'Europe à secouer le joug du pouvoir tyrannique.

« Vers la fin de septembre et dans les premiers jours d'octobre, on afficha au coin des rues de Varsovie des placards qui invitaient les Polonais à une révolution, des menaces contre le grand-duc et même des annonces que le Belvédère était à louer à partir du nouvel an. Nous n'avions aucune connaissance de tout cela. Partout des bruits couraient qu'une nouvelle révolution allait éclater. Nous voulions enfin commencer ce grand œuvre pour satisfaire le vœu général

« Le 21 novembre Lelewel, que Xavier Bronikowski et Maurice Mochnacki avaient déjà prévenu de l'existence du complot militaire, nous dit « que la nation partageait les « sentiments de l'armée, que tous les bons « Polonais pensaient comme nous. »

« Conformément à l'avis de Lelewel, nous arrêtâmes à cette conférence que le dimanche suivant, 28 novembre, au soir, nous nous soulèverions Cependant, après nous être entendus encore une fois avec Lelewel, nous lui déclarâmes que le soulèvement était irré-

vocable, mais que toutefois c'était lundi qu'il aurait lieu.

« Ceux qui pendant ces quelques jours travaillèrent le plus pour la cause nationale, afin de pouvoir concentrer les forces nécessaires pour commencer le soulèvement, furent : Xavier Bronikowski, Louis Nabielak, Séverin Goszczynski, Anastase Dunin, Maurice Mochnacki, J.-L. Zukowski et Vladimir Kormanski.

« Le 29 novembre, je courus aux casernes des porte-enseignes. Entré dans la salle, je dis à ces braves jeunes gens : « Polonais ! « l'heure de la vengeance a sonné, c'est « aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir ! « Suivez-moi et que vos poitrines nous ser- « vent de Thermopyles contre les ennemis de « nos libertés ! » Dans l'instant même la salle retentit du cri unanime : *Aux armes ! aux armes !* Cette intrépide jeunesse chargea ses fusils et s'élança sur les pas de son commandant. Nous étions en tout cent soixante et quelques hommes, et primes le chemin des casernes des trois régiments de cavalerie russe Persuadé que les compagnies d'élite s'empresseraient de venir nous joindre, j'ordonnai de faire feu pour jeter l'alarme parmi les Russes, et avertir ces compagnies

que le combat venait de commencer...

« La Providence guidait nos pas : Dieu nous a favorisés dans le commencement. C'est aussi ce Dieu de nos pères, de notre très-chère Pologne, qui, bénissant nos efforts, lui rendra l'éclat de sa grandeur et de son ancienne gloire. »

Cette espèce de procès-verbal des premiers moments de l'Insurrection a paru dans le *Courrier Polonais* du 20 décembre 1830. On le retrouve *in extenso* dans le *Précis historique du partage de la Pologne*, par M. Brougham, édit. franç. 1831, p. 247.

Pierre Wysocki a passé en Sibérie tout le reste du règne de Nicolas. Il en est revenu après l'amnistie qui suivit la guerre d'Orient en 1856.

La tradition des conjurés du Belvédère a produit la conjuration des jeunes gens qui donna le signal de l'insurrection de 1863.

Le général Roman Soltyk, soldat des guerres napoléoniennes, proposa à la Diète, le 21 janvier 1831, la déchéance

de l'empereur Nicolas. Le 25, on lut les Notes de Nicolas en réponse à l'explosion du 29 novembre. Il y était dit entre autres choses : « Je suis roi de la Pologne, je la roulerai ; le premier coup de canon tiré par les Polonais anéantira la Pologne. » Le nonce Leduchowski s'écria : « Il n'y a plus de Nicolas ! » Et la motion de Roman Soltyk, amendée par Niemcewicz, fut adoptée.

20. Un orateur parlementaire allemand a dit de Nicolas : « C'est le bourreau officiel de la liberté européenne et le continuateur de l'ancien régime tartare. » (*L'Allemagne et les Allemands*, par H. Ewerbeck, p. 441.)

« Voyez tous ces indignes souverains de l'Italie qui ont réussi à faire un enfer politique et intellectuel de ce paradis des nations. Voyez l'Espagne et le Portugal, tombés de si haut pour s'éteindre sous l'étreinte de deux dynasties chargées de montrer au monde l'union hideuse de tous les crimes publics avec tous les

vices de la vie privée... Et cet Empereur d'Autriche se décore du nom d'Apostolique et se fait appeler par le Vatican le fils de prédilection du Saint-Siége. » (*Préface du livre des Pèlerins*, par M. de Montalembert.)

Le général La Fayette a dit à la tribune de la Chambre des députés :

« Je pourrais aussi rappeler quelques actes de ce don Miguel dont les amis dans le dernier ministère anglais croyaient ménager la réputation en ne l'appelant que lâche et cruel. » (16 janvier 1831.) « ...Don Miguel, ce lâche et cruel tyran, comme disait si bien son protecteur lord Aberdeen. » (28 janvier 1831.) La Fayette ajoutait : « Je ne puis nommer le Portugal, sans parler du monstre sous lequel il gémit en ce moment. Si ce monstre n'est pas promptement abattu, on ne sait à quelles horreurs il pourra se livrer. On nous dit : Mais Lisbonne pourrait se délivrer ellemême. Elle ne le peut guère, dans l'état de torpeur où elle est plongée. Il

y a dans les cachots vingt-quatre mille prisonniers qu'on menace d'égorger. Il y a vingt-cinq mille confiscations de biens et de traitements. »

Bem contribua à renverser don Miguel. Les officiers polonais soutenaient don Pedro, dans le temps que le légitimiste comte de Bourmont avait offert son épée à l'exécrable don Miguel.

Ciro Menotti avait formé le projet de rendre l'Italie libre en s'appuyant sur le nouveau roi des Français, Louis-Philippe, pour faire le duc de Modène, François IV, roi de la Péninsule. Mais Louis-Philippe trouva plus avantageux de livrer le secret à M. de Metternich, et Menotti, qui deux fois avait sauvé la vie du duc de Modène, fut pendu par ses ordres, le 26 mai 1831. (Voyez les *Martyrs de la liberté italienne*, par Atto Vannucci. Ch. LII.)

La Fayette dit à ce propos, dans une lettre à ses commettants, le 13 juin 1831 :

« Quant aux derniers malheurs de

l'Italie, aux interventions autrichiennes, aux horreurs qui nous indignent, depuis les capitulations violées jusqu'aux atrocités du tyranneau de Modène, vil assassin de ce vertueux Menotti auquel il devait la vie, la faute en est à une de ces déviations de la noble impulsion de Juillet que j'appellerai à mon tour la paix à tout prix. »

26. Il est dit dans l'Évangile : « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés. Comme vous aurez jugé, vous serez jugés ; vous serez mesurés avec la même mesure que vuus aurez mesuré. » (Saint Matthieu, chap. VII, 1 et 2.)

32. La sanglante bataille d'Ostrulenka fut livrée le 26 mai 1831.

33. Voir pour la parabole des ouvriers qui travaillent à la vigne, l'Évangile de saint Matthieu, chap. XX. 1-16.

CHAPITRES XIII et XIV.

La légion polonaise de 1818 agissait dans l'esprit du *Livre des Pèlerins :*

Le ministre de la guerre à Rome voulut décerner à ceux d'entre nous qui se seraient le plus distingnés des croix d'honneur. C'était d'un usage constant dans la Légion de la consulter en corps dans les circonstauces graves, usage qui ne porta ancun préjudice à la discipline militaire : Fijalkowski rassembla la Légion, et donna lectnre des propositions du ministre de la gnerre. La réponse fut unanime : « Nous combattons pour « la liberté de Rome et pour les principes de « la solidarité des peuples ; aucun de nons n'a « rien fait au delà de son devoir, que tous ac- « complissent avec le même zèle ; nons tron- « vons notre récompense dans la conscience, et « sommes loin de la chercher dans des distinc- « tions honorifiques » Cette réponse vraiment républicaine fnt portée à la connaissance du ministre de la guerre qui apprécia ce sentiment. » (*Souvenirs d'un soldat de la Légion polonaise*, commandée à Rome, en 1849, par Alexandre Fijalkowski)

CHAPITRE XV.

Ici le garde, c'est le Polonais, le brigand le Russe et l'auberge juive la France.

La France abandonna la Pologne : les Cosaques vinrent à Paris. En 1830, selon l'expression de La Fayette « l'avant-garde se retourna contre le corps de bataille ; » l'insurrection de Varsovie empêcha une seconde invasion de la France. Et la France ne fut pas loin de répéter la phrase d'Honoré de Balzac : « Les Polonais se battent pour le plaisir de se battre ; » le monde officiel crut avoir fait merveille en donnant une aumône aux réfugiés, et d'autres en exprimant péniblement quelques larmes d'apitoiement.

En 1831, le ministère français aussi répondit aux Polonais : le brigand russe ne voulait pas nous attaquer, témoin ces paroles de Casimir Périer à la séance du 10 mars :

« L'Europe veut la paix, nous avons reçu les assurances les plus positives au nom de toutes les puissances. Mais si nos frontières étaient menacées, la France serait aussitôt défendue et vengée. » (Oui ! Oui !)

Et cependant à la séance du 13 avril, le ministre de la guerre maréchal Soult, faisait cet aveu : « Quand je suis entré au ministère le 17 novembre 1830, l'invasion était menaçante. »

Sébastiani répétait la pensée de Casimir Périer :

« Les Puissances nous donnent l'assurance qu'elles ne nous attaqueront pas. Attendons qu'elles viennent franchir nos frontières et nous attaquer sur notre sol. »

Et il donnait ses motifs :

« Si nous allons au delà du Rhin et des Alpes prendre l'initiative de la guerre, nous nous ferons des ennemis ou bien nous aurons à supporter d'immenses sacrifices d'argent. »

La Pologne ne fut pas secourue et

resta trop affaiblie de ses blessures pour pouvoir empêcher les Russes de recommencer leurs agressions. La France et l'Angleterre savent ce que la guerre d'Orient leur a coûté.

Aujourd'hui, à ceux qui lui reprochent son inaction, la France répond : « Ne suis-je pas la Nation qui a produit Charlemagne et Napoléon le grand ? » Les grandeurs passées ne font que faire ressortir davantage les petitesses présentes.

Quelques personnes ont, à cause de ce chapitre, taxé Adam Mickiewicz d'injustice envers les Juifs. Le *Cours* répond à ce reproche. Il y est dit dans l'examen de la *Comédie infernale* de Krasinski :

« Le poëte a commis, on peut dire, un délit national en flétrissant le caractère des Israélites : il représente le peuple d'Israël comme épiant seulement le moment de détruire les nobles et les paysans pour achever la ruine du christianisme ; il a mis dans la bouche des représentants du peuple israélite ce

qu'il y a de plus haineux et de plus atroce. Il y a sans doute des sectes parmi ce peuple qui poussent la haine du christianisme jusqu'à l'extrême, mais on ne peut juger ainsi la masse du peuple. On ne doit pas commenter avec une telle légèreté les décrets de la Providence, parce que ce n'est pas sans raison providentielle que les Israélites existent depuis tant de siècles au milieu des Polonais, et que leur sort se lie intimement avec celui de la nation polonaise. » (*Slaves*, IV, p. 210.)

« Que de transformations n'a pas subies l'idée juive avant de commencer sa vie politique ! Israël a été préparé par son pèlerinage miraculeux dans le désert, par une suite de prophéties.

« La révélation chrétienne ne devait venir qu'après que le peuple juif fût spiritualisé et attendri dans l'oppression : ce n'est qu'au milieu de ce peuple que Jésus-Christ pouvait se manifester. » (*Slaves*, III, p. 141.)

« Le Messianisme peut seul résoudre

la plus ancienne et la plus grave de toutes les questions : celle du peuple d'Israël. Ce n'est pas sans raison que ce peuple a choisi la Pologne comme sa patrie. Peuple le plus spiritualiste de la terre, capable de comprendre ce qu'il y a de plus sublime dans l'humanité, mais arrêté dans son développement, impuissant à accomplir sa destinée, peuple dégradé, il n'a cependant cessé d'espérer son Messie : cette atténte n'a pas été probablement sans influence sur le caractère du Messianisme polonais. Ces deux questions se lient ensemble... C'est en vain qu'on a cherché jusqu'à présent à attacher le peuple juif à la cause de la Pologne, en lui promettant la propriété et le bien-être matériel. Comment Israël aurait-il pu oublier tant de siècles de misère et vendre tout son passé glorieux pour un morceau de terre! Et quel malheur serait-ce même pour l'univers si ce peuple, unique débris des peuples anciens, le seul qui n'ait jamais douté de la Providence, tombait

dans l'Apostasie? » (*Slaves*, III, p. 365 et 366.)

Tels sont les sentiments que mon père exprimait en 1844 sur les Israélites. Lors de la guerre d'Orient, il s'occupa à Constantinople de la création d'un régiment israélite destiné à faire partie des nouvelles légions polonaises. Il estimait que cela pouvait avoir une grande action sur notre relèvement national. Un projet fut présenté aux ministres du sultan. Mais survinrent la mort de mon père et la paix.

En 1794, il y eut un colonel israélite, Berek Jasielowicz. Il appela ses coréligionnaires aux armes par une proclamation en date de Varsovie du 1er octobre.

On y lisait : « .. Notre protecteur Thadée Kosciuszko, envoyé de l'Éternel Tout-Puissant, a entrepris de faire tous ses efforts pour former un régiment juif... Et pourquoi nous autres opprimés ne prendrions-nous pas les armes? Nous sommes plus opprimés que le

reste des hommes. Apprêtez-vous, invoquez l'appui de l'Éternel. Il sera notre défenseur... Pourquoi ne travaillerions-nous pas à obtenir notre liberté qui nous a été promise si certainement et si franchement à nous, aussi bien qu'aux autres hommes? Mais avant tout il faut la mériter... Frères fidèles! combattons pour la patrie, tant qu'il y aura une goutte de sang dans nos veines. »

En 1831, les Israélites polonais participèrent peu à l'insurrection.

Toutefois, dans une pièce israélite datée de Varsovie 12 février 1831, il était dit:

« Dans les églises du Christ comme dans les synagogues de Moïse, les prières s'élèvent indistinctement pour implorer Dieu en faveur des armes qui ont été tirées pour le salut de la patrie et pour le recouvrement de la liberté... Au milieu du chant des psaumes, au milieu des souvenirs d'une patrie perdue en Palestine, les Israélites implo-

rent le salut de leur seconde patrie, de cette Pologne qu'ils habitent depuis des siècles. » (*Pologne*, recueil diplomatique par le comte d'Angeberg, p. 799.)

En 1861, les Israélites à Varsovie rivalisèrent de patriotisme avec les Polonais. Ils eurent leurs martyrs dans les massacres et dans les déportations.

A Paris, le rabbin Astruc, qui en 1861 prononça de belles paroles sur la tombe de Lelewel, l'un des promoteurs de l'émancipation israélite, a fait le jour de la Pâque juive (5 avril 1863), une prédication dont nous reproduisons le passage qui a trait à la cause polonaise :

« Que de nations s'agitent pour secouer les fers qui les enchaînent. Quelle doit être vis-à-vis d'elles la conduite d'Israël?... Nous Israélites, en nous jetant dans le parti des faibles, des persécutés, nous nous compromettons tous, et ceux qui sont avec nous, et ceux qui n'y sont pas; et ceux qui vivent aujourd'hui et ceux qui vivront demain; que devrons-nous donc faire ?

« Il faut, quoi qu'il arrive, secourir le mal-

heur ; quelle que soit la fin préparée par la Providence, il faut porter notre aide à celui qui souffre. Écoutez cette légende que nous raconte le Midrasch :

« Ismaël venait d'être abandonné mourant « de soif au milieu du désert par sa mère « désespérée ; il allait expirer. En cet instant, « les anges accusateurs vinrent devant le « tribunal de Dieu : « Maître de l'Univers, « dirent-ils, un jour viendra où Ismaël lais- « sera mourir de soif tes enfants ; lui don- « neras-tu donc de l'eau ?

» — Eh quoi, répondit l'Éternel à ses anges « fidèles, Ismaël a-t-il donc déjà péché ?

« — Non, Seigneur, il est innocent de tout « mal.

« — Eh bien donc que vous importe l'ave- « nir ? C'est le présent que je regarde. »

« Pour nous aussi, mes frères, qu'importe l'avenir, pourvu que notre devoir soit accompli....

« Un de nos sages du Thalmud disait à ses disciples cette touchante et noble parole, qui est restée l'expression sublime de la doctrine israélite :

« Soyez toujours parmi les persécutés et « non point parmi les persécuteurs ; car, de « tous les oiseaux, le plus persécuté, c'est la

« colombe, et c'est elle seule que Dieu admet
« à son autel. »

« Soyons toujours du parti de ceux qui souffrent. Quand un malheur appelle, quand une nation se lève gémissante, comme autrefois nos pères en Égypte, accourons lui porter ou le concours de nos prières, ou celui de nos richesses, ou celui de nos bras. »

L'esprit de sacrifice montré par les Israélites polonais en 1861 et 1862 leur a mérité l'égalité qui a été décrétée dès le commencement de l'insurrection par le gouvernement national. (22 janvier et 10 mai 1863.)

Israël, disait Saint-Martin (*le philosophe inconnu*), est un peuple suspendu, non destitué.

CHAPITRE XVI.

Adam Mickiewicz observe dans les *Slaves* comment les *Légions polonaises* ont influé sur l'égalité des droits.

On vit les Polonais « rejetés tout à

coup au milieu d'un pays étranger donner en même temps des preuves de leur patriotisme. Tous, par le fait, se sentirent égaux dans leur âme, parce que tous avaient fait les mêmes sacrifices, parce que tous avaient bravé les mêmes dangers. Jamais dans les légions polonaises on n'entendit débattre les droits et les priviléges de naissance. » (III, p. 186.)

Pour que l'aide mutuelle soit facilitée dans l'œuvre des émigrés, la première condition est que les seigneurs abdiquent leurs prétentions et que les autres, quand ils ont eu le malheur d'échouer déjà comme guides, ne veuillent pas, au grand péril commun, persister à prouver qu'il n'y a de bons guides qu'eux.

CHAPITRE XVII.

3. « Et les enfants d'Israël, étant dans le désert, murmuraient tous contre Moïse et Aaron,

« En leur disant : Plût à Dieu que nous

fussions morts en Égypte par la main du Seigneur, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viande, et que nous mangions du pain tant que nous voulions! Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert, pour y faire mourir de faim tout le peuple? » (*Exode XVI*, 2 et 3 —Voir aussi *Exode XVII*, 2-4 et *Nombres XI*, 4, 5 et 33.)

6. On sait que pour avoir eu un seul doute, Moïse ne put que voir la terre promise et non y entrer.

CHAPITRE XVIII.

2. « Et le Seigneur, notre Dieu, nous livra Sehon, roi d'Hesebon, et nous le défîmes avec ses enfants et tout son peuple.

« Nous prîmes en même temps toutes ses villes, nous en tuâmes tous les habitants, hommes, femmes et petits enfants, et nous n'y laissâmes rien du tout. » *Deut. II*, 33 et 34.)

« Tu détruiras donc tous les peuples que te livre l'Éternel, ton Dieu; ton œil ne les épargnera pas. » (*Deut. VII*, 16.)

« Et il livrera leurs rois entre tes mains et tu effaceras leur nom de dessous les cieux, » (*Deut. VII*, 24)

3. Saint-Just a écrit ces lignes : « Le peuple français voue ses fortunes et ses enfants à l'Éternel. » (*Institutions républicaines.*) « Il faut gouverner par le fer, ceux qui ne veulent pas l'être par la justice. » (Rapport du 19 vendémiaire an II, 10 octobre 1793.)

Les Montagnards de 1793 traitèrent roi et royalistes comme les Lévites avaient traité les adorateurs du veau d'or. Leurs discours et leurs actes furent un retour à l'antiquité.

Lors du procès du roi, Saint-Just s'écriait à la tribune : « Tous les hommes tiennent de la nature la mission secrète d'exterminer la domination en tous pays. Vous n'avez pas à juger Louis, vous n'avez qu'à le frapper : c'est l'ennemi. Il n'est pas donné à la souveraineté du peuple d'obliger un seul citoyen à lui pardonner. Il n'est pas de citoyen qui n'ait sur lui les droits qu'avait Brutus

sur César… On cherche à remuer la pitié, on achètera bientôt des larmes comme aux enterrements de Rome. » (Séance du 13 novembre 1792. Voyez le *Moniteur*.)

Saint-Just disait encore dans son rapport contre la *faction des indulgents* : « La pitié que l'on fait paraître pour les détenus est un signe éclatant de trahison dans une république qui ne peut être assise que sur l'insensibilité. »

Lors de l'arrestation de Danton et de Camille Desmoulins, Robespierre s'exprima ainsi devant la Convention : (12 germinal an II. — 1er avril 1794.)

« Je dis que quiconque tremble en ce moment est coupable, car jamais l'innocence ne redoute la surveillance publique ; et moi aussi, j'ai été ami de Pétion : dès qu'il s'est démasqué, je l'ai abondonné ; j'ai eu aussi des liaisons avec Roland, il a trahi et je l'ai dénoncé ; Danton veut prendre leur place : il n'est plus à mes yeux qu'un ennemi de la patrie ; les amis de

Danton m'ont fait parvenir des lettres, m'ont obsédé de leurs discours ; ils ont cru que les souvenirs d'une ancienne liaison, qu'une foi antique dans de fausses vertus, me détermineraient à ralentir mon zèle et ma passion pour la liberté. Eh bien, je déclare que si les dangers de Danton devaient devenir les miens, cette considération ne m'arrêterait pas un moment. C'est ici sans doute qu'il faut du courage et quelque grandeur d'âme. »

Robespierre immola ses amis, et même la charmante femme qu'il avait aimée et désiré épouser, Lucile Desmoulins ! La morale chrétienne veut qu'on pardonne à ses ennemis; on en était revenu à la morale antique : sacrifier même ses amis.

« Pour abattre les hommes de la routine, la Révolution française a fait appel aux passions ; elle a lancé sur les oppresseurs ces hommes que l'on a droit de comparer aux lions et aux tigres, ces hommes qui avaient en eux des

instincts féroces ; car pour briser les hommes qui s'appuient sur ce qu'il y a de plus bas, sur la prudence et sur la peur, il n'y a pas de meilleur moyen que de les effrayer. Il faut la passion pour vaincre l'ignoble prudence. Le temps de la passion est maintenant passé ; une parole passionnée, même si elle était toute rouge de sang, et s'il en tombait de l'écume, comme de la dent d'une bête enragée, n'aurait plus d'influence sur le peuple. Le peuple demande plus et mieux. » (*Slaves*, V, p. 41.)

C'est ce que sentait déjà sous la Terreur même un des vétérans de la révolution, Camille Desmoulins, lorsqu'il parla de clémence en disant : « Au mot de comité de clémence, quel patriote ne sent pas ses entrailles émues ? car le patriotisme est la plénitude de toutes les vertus, et ne peut pas conséquemment exister là où il n'y a ni humanité ni philanthropie, mais une âme aride et desséchée par l'égoïsme... L'amour est plus fort, plus durable que la crainte. »

7. Voyez saint Matthieu, XIII, 54-56 ; saint Jean, VII. 15-41.

8. Si au temps de Jésus-Christ, les Pharisiens lui reprochaient de guérir le jour du sabbat (voir saint Matthieu, chap. XII, v. 9 à 14), il ne manque pas de Pharisiens modernes pour trouver que les Polonais font le bien mal à propos. Ainsi M. le marquis de La Rochejaquelein, dans sa brochure, *la France avant la Pologne*, dit à la page 57 :

« Il faut avouer que les Polonais ne font jamais rien à propos. Et voilà, lorsque la France et la Russie, après une lutte gigantesque et ruineuse se sont loyalement rapprochées, unies, quand les deux nations ont compris que dans l'ordre général européen elles ne doivent pas être ennemies, une insurrection polonaise qui vient remettre tout en question. » (30 avril 1863.)

11. Le verset est confirmé par ces mots d'une adresse d'un district du Pa-

latinat de Cracovie au gouvernement provisoire, le 13 décembre 1830, rédigée huit jours après la nouvelle de la révolution du 29 novembre, par Henri Dembinski, alors capitaine retiré du service depuis les guerres de Napoléon :

« Nous demandons que notre patrie reprenne entre les puissances Européennes le rang qui lui est dû. En agissant dans ce grand but, respectables citoyens, vous pourrez exiger de nous toute espèce de sacrifices, et croyez fermement que plus vous nous en demanderez, plus grande sera notre reconnaissance. »

Il était dit dans le *Manifeste polonais* du 20 décembre 1830.

« Si même, dans cette lutte dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devons combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause, en notre propre valeur, et en l'assistance de l'Éternel, nous combattrons jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! »

La devise inscrite par les Polonais sur les drapeaux de l'insurrection était : « Pour votre liberté et pour la nôtre. » Ils songeaient au prochain avant de songer à eux-mêmes.

12. Mot à mot... Et les Français de l'ancienne loi disent : Reprenons aux Allemands les terres Rhénanes ; et les Allemands disent : Reprenons aux Français les terres Rhénanes.

CHAPITRE XIX.

3. Jean-Jacques Rousseau a dit :

« Il n'y aura jamais de bonne et solide constitution que celle où la loi régnera sur les cœurs des citoyens : tant que la force législative n'ira pas jusque-là, les lois seront toujours éludées. » (*Gouvernement de Pologne*. Chap. I.)

10. Saint Matthieu, X, 19.

CHAPITRE XX.

Adam Mickiewicz se tenait en dehors des partis. Il en donna les motifs dans un article politique sur le parti polonais publié le 5 avril 1833, où il était dit, entre autres choses :

« Pourquoi le nom de la Pologne est-il devenu si populaire? Parce qu'au nom polonais s'attache une idée, non-seulement de liberté et d'égalité, mais encore de sacrifice pour la liberté et l'égalité universelles Cette idée n'est, jusqu'à présent, comprise dans la dénomination d'aucun parti connu. Le titre de démocrate désigne l'homme qui dans sa localité ou son pays veut introduire l'égalité politique et rien de plus. Les cantons démocratiques en Suisse vivent en bon accord avec les cantons aristocratiques. La démocratie américaine vit en paix avec le tzar Nicolas (La Pologne ne peut vivre en paix avec aucun ancien cabinet.) Le mot républicain exprime moins encore. Le républicain, c'est le partisan d'un gouvernement sans roi ; mais les républiques étaient très-différentes : c'est

pourquoi le républicain doit ajouter à son titre une proclamation, une constitution ou une date ; il doit annoncer s'il est républicain de l'année 91 ou de l'année 93, etc. Ces éclaircissements et ces chiffres ne plaisent point aux masses. Le Polonais est naturellement démocrate et républicain, il est peut-être allié de ces partis; mais il ne s'en tient pas à ces titres, et exige des démocrates la promesse qu'ils combattront pour la liberté générale, comme il a combattu et doit combattre encore. République et démocratie sont seulement les premières consécrations préparatoires. Un Polonais qui prend le titre de démocrate ou de républicain me semble pareil à un évêque qui aurait la fantaisie de s'intituler diacre.

Cependant les divisions de ses compagnons d'exil l'affectaient beaucoup. Il écrivait à son ami le poëte Étienne Garczynski, le 5 mars 1833 :

« Les nôtres se disputent sur la rhétorique politique, sur les formes futures, sur le squelette de je ne sais quelle nation future, sans penser si l'enfant dont ils doivent disséquer les os naîtra. »

Adam Mickiewicz resta fidèle toute

sa vie à la politique de l'union polonaise en dehors des partis.

CHAPITRE XXI.

1. Les Bohémiens ou Cigains sont une peuplade errante et sans patrie. « On a vu des Bohémiens riches, des Bohémiens braves ; personne n'a vu encore un Bohémien pieux ; ils embrassent légèrement la religion du pays qu'ils habitent, et ils la quittent aussitôt qu'ils en ont franchi la frontière... Il y a une chanson chez eux qui dit que le Bohémien, comme une oie sauvage, se promène au milieu des oies domestiques jusqu'à l'époque du passage des oiseaux. » (*Slaves*, IV. p. 402.)

2. Le Polonais n'oublie pas ces vers :

Po calej prawie ziemi pod obcymi znaki
Dla swego tylko, kraju walczyl zolnierz [*taki*

Presque dans l'univers entier, sous un drapeau qui n'était pas le sien,

Ce ne fut que pour son pays que ce preux combattit.

4. Les paysans de la Bresse donnaient cette instruction à leur député : « Oui, doublez les subsides pour la guerre et pour les Polonais, car la Pologne c'est la France. » Discours de M. le baron de Laguette-Mornay, député de l'Ain, séance du 30 mars 1833.

6. Saint Luc, III. 8.

« On lit dans les Écritures : « Des pier-« res mêmes je tirerai des descendants « à Abraham. » Ce qui signifie : Si mon peuple laissait se stériliser mon esprit, je susciterais à sa place d'autres peuples qui sont comme des rochers, mais de qui je ferai jaillir l'étincelle et que j'allumerai de ma flamme et qui continueraient la postérité d'Abraham et son œuvre. C'est pourquoi, quand Israël fut rebelle à l'appel de l'Éternel, eut lieu la vocation des Gentils. Et la souveraineté spirituelle passa de Jérusalem à Rome. »

(*Lettre circulaire à MM. les évêques de France*, broch. 1861, p. 21.)

«... Si je le puis, j'apprendrai aux pierres à se lever contre les tyrans de la terre. » (Lord Byron, *Don Juan*, chant VIII, strophe CXXXV.)

CHAPITRE XXII.

Ce chapitre est dans un mouvement analogue au chapitre X de l'Évangile de saint Matthieu, où Jésus donne leur mission aux apôtres.

1. Voy. S. Matt. X. 11, 12, 13.

2. S. Matt. X. 14, 15. — XI. 22 :

Voici quelques-unes des circonstances que l'histoire rapporte sur le sort de Nantes, Lyon et Toulon à la fin de l'année 1793. On demeure stupéfait, après dix-huit siècles de christianisme, de se retrouver en face de pareilles scènes de

la Bible. Ce fut l'âge de fer de la Révolution. Cette période témoigne du cœur de pierre qu'eurent les exécuteurs des hautes œuvres révolutionnaires et accuse l'énormité du crime de ceux qui livraient la Patrie à l'étranger.

« A Nantes, Carrier faisait fusiller ou mitrailler les prisonniers par troupes de cent et de deux cents... Il inventa les bateaux à soupapes pour exécuter ce qu'il appelait des *noyades*, des *déportations verticales*. Femmes, enfants, vieillards, rien n'était épargné. La Loire se trouvait chargée de cadavres. » (Tissot, *Histoire de la Révolution française*. Chap. L.)

Les détails suivants sont tirés de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet (vol. VII) :

« Carrier, vers la fin de septembre 93, fut envoyé à Nantes par le Comité de salut public. La descente anglaise paraissait probable. Nantes était devenu un centre d'inertie malveillante... Le Comité écrivit à Carrier : « Il faut pur-

« ger Nantes. Les Anglais vont arriver.
« Nous aurons le temps d'être humains
« quand nous serons vainqueurs. »... Carrier arrivant à Nantes fut terrifié de la fureur du peuple. Il craignait d'être mis en pièces dans un moment de famine... Les patriotes se comptèrent ; je crois qu'il n'étaient pas cinq cents... Ce fut à la descente de la Loire que le Comité de Nantes noya d'abord 80 prêtres ; dans la nuit du 9 au 10 décembre, seconde noyade. Carrier écrivit à la Convention : « Cinquante-huit prêtres, la « nuit dernière, ont été engloutis dans « cette rivière ; quel torrent révolution- « naire que cette Loire ! »

« On peut dater sept noyades y compris les deux de prêtres. Combien de noyés ? De 2,000 à 2,800 selon le calcul le plus vraisemblable. Il n'y eut guère de noyades après la victoire de Savenay. Les fusillades firent tout. Les prisonnier des deux sexes passant devant les commissions militaires étaient précipitamment condamnés, exécutés, jetés

dans les carrières de Gigant. Le métier de fusiller était exercé par des gens *ad hoc*, des déserteurs allemands qui, ne sachant pas le français, étaient sourds aux plaintes.

«... Au Mans, la déroute fut épouvantable. La Vendée ne s'en est jamais relevée. La côte fut fermée aux Anglais. »

Michelet observe que Nantes qui s'était enrichi par la traite des nègres en reçut sa punition providentielle. Après la liberté proclamée à Saint-Domingue, des créoles et des nègres arrivèrent en France. Plus d'un disait en parlant des prisonniers : Ce sont nos esclaves, et les traitaient comme tels. « Le fatal commerce de la traite, commerce de paresseux, sans combinaison, facile, et qui a tué même l'esprit d'entreprise, entraîne avec lui une extrême incurie de toutes choses, surtout de la vie humaine. Cette ville est marquée de ce signe. Des quartiers entiers (l'île Feydeau, par exemple, chargée de palais),

semblent frappés de la main de Dieu, comme ces villes de l'Ancien Testament. » (*Hist. Rév. Franc.* id.)

Trois semaines après les noyades de Nantes, eurent lieu les mitraillades de Lyon.

Lyon avait armé vingt-cinq mille hommes sous les ordres de Précy et de Virieu, un des aristocrates les plus emportés de l'Assemblée Constituante... Cette ville dut se rendre à l'armée révolutionnaire (le 9 octobre 1793). Le Comité de salut public proposa et la Convention vota le décret suivant : « Il sera nommé une commission extraordinaire pour juger militairement et sans délai les contre-révolutionnaires qui ont pris les armes dans Lyon ; tous les habitants seront désarmés. La ville sera détruite ; on n'y conservera que la maison du pauvre, les manufactures, les hôpitaux, les monuments publics et ceux de l'Instruction. Lyon s'appellera désormais : *Commune affranchie*. Sur les débris de Lyon sera élevé un monu-

ment où seront lus ces mots : *Lyon a fait la guerre à la liberté; Lyon n'est plus...*» La Convention donna pour exécuteurs Collot-d'Herbois et Fouché de Nantes qu'elle adjoignit à Couthon; ces trois hommes se montrèrent plus terribles que les terribles lois de l'Assemblée. (*Hist. de la Révolution* de Tissot. Vol. IV, p. 464.)

Collot-d'Herbois présenta l'apologie de sa conduite à la Convention : « Les effets de la justice du peuple, dit-il, doivent être aussi prompts que la foudre et ne laisser que le néant et les cendres partout où elle a passé; et il n'y eut pour les coupables que l'intervalle d'un signe entre la vie et la mort » La Convention applaudit. (*Ibid.*, ch. XLV.)

Fouché, qui devint duc d'Otrante sous Napoléon Ier et ministre sous Louis XVIII, écrivait de Lyon à Collot-d'Herbois : « Et nous aussi, mon ami, nous avons contribué à la prise de Toulon, en portant l'épouvante parmi les lâches qui y sont entrés ; en offrant à leurs regards

des milliers de cadavres de leurs complices.... Vengeons-nous en peuple, frappons comme la foudre et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté... Adieu, mon ami, des larmes de joie coulent de mes yeux, elles inondent mon âme! *Post-Scriptum*. Nous n'avons qu'une manière de célébrer la victoire : nous envoyons ce soir deux cent trente rebelles sous le feu de la foudre.» (Tissot, *Histoire de la Révolution*, ch. XLIX.)

« Toulon avait été livré par les royalistes aux Anglais, le 26 août 1792 : il fut repris le 18 decembre de la même année... La Convention décréta que les maisons de la ville rebelle seraient rasées, à l'exception des bâtiments nécessaires aux établissements de la guerre et de la marine, que le nom de Toulon serait remplacé par celui de Port de la Montagne. A l'approche de l'armée républicaine, plus de vingt mille habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, portant ce qu'ils avaient de plus pré-

cieux, se répandent sur les quais, tendent les mains vers l'escadre anglaise... ils se précipitent en foule sur les embarcations. Les unes trop chargées coulent à fond, tandis que d'autres sont brisées par les boulets que les batteries françaises font pleuvoir sur elles. » (*Ibid.*, Chap. XLIV.)

« Le député Fréron écrivait de Toulon à Moïse Bayle : « Cela va bien, j'ai re-
« quis douze mille maçons pour démolir
« et raser la ville ; tous les jours on fait
« tomber deux cents têtes, et déjà huit
« cents Toulonnais sont fusillés. »

4-5. Adam Mickiewicz a dit aux Français :

« La commotion qui ébranla dans les journées de Juillet les pavés de votre cité remua tout le sol de la vieille Pologne ; les balles qui chassaient de chez vous l'ancien régime, en passant silencieusement par-dessus l'Allemagne, se changèrent dans notre pays en boulets de canon ; alors la voix des armées

vous appelait : ces armées ont péri ! La Pologne vous adresse le dernier appel : cet appel c'est nous, Polonais émigrés. » (Collége de France, 21 mai 1844.)

Voyez dans saint Matthieu, XXV, 31-46, le passage où Jésus dit que ce qui aura été donné ou refusé au plus petit d'entre ses frères l'aura été à lui-même.

7. S. Matt. XXI. 42.

Napoléon disait que la Pologne est la véritable clef de voûte de l'édifice européen.

8. Saint Marc. XIII. 1. 2.

9. Saint Matt. XXIII. 37.

10. Saint Matt. XXIV. 21.

CHAPITRE XXIII.

1. Le 24 avril 1793, Robespierre lut à la Convention la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen où il était dit : « Les hommes de tous les pays sont frères et doivent s'entr'aider selon leur pouvoir, comme les citoyens du même État. Celui qui opprime une nation se déclare l'ennemi de toutes. Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les progrès de la liberté et les droits de l'homme doivent être poursuivis par tous, non comme des ennemis ordinaires, mais comme des assassins et des brigands rebelles. »

Mais Robespierre ni la Convention ne firent rien pour la Pologne insurgée avec Kosciuszko : « Le Comité de salut public ne nous a envoyé aucun secours, » a écrit Niemcewicz. (*Notes sur ma captivité*, p. 98.)

Napoléon disait à Sulkowski en sep-

tembre 1796 : « Écrivez à vos compatriotes que j'aime les Polonais et que j'en fais grand cas ; que le partage de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir ; qu'après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-même à la tête des Français pour forcer les Russes à restituer la Pologne. »

Au faîte de sa puissance, après Friedland pas plus qu'après Austerlitz, Napoléon n'osa prononcer la parole : La Pologne est rétablie. Il créa un grand-duché microscopique que le premier souffle de la mauvaise fortune emporta.

Louis-Philippe fit assurer le Gouvernement national (7 juillet 1831), que la cause polonaise serait sauvée, lui demandant de tenir deux mois avec prudence et sans rien compromettre. (Voy. *Lettres de la légation polonaise*), du 20 septembre 1831, à La Fayette, qui en donna lecture à la Chambre.

Et le gouvernement de Juillet laissa égoïstement écraser la Pologne.

Le ministre Sébastiani disait : « Que

la France soit sage et les rois ne l'attaqueront pas. » (Discours, 19 septembre 1831.)

Tous les gouvernements de France et d'Angleterre sont coupables du grand crime de l'abandon de la Pologne.

Lord Brougham a dit, dans son *Précis historique du partage de la Pologne* (cinq ans avant 1830) :

« Les craintes de Kaunitz (en 1772) sur l'union de la France et de l'Angleterre n'étaient malheureusement que trop vaines : Ces deux grands États, déserteurs des droits des Nations et traîtres aux libertés de l'Europe virent le crime consommé sans étendre même le bras pour le prévenir. »

En 1830, la France et l'Angleterre unies ne firent rien. La Pologne était si loin !

Après la chute de la Pologne, le roi Louis-Philippe et les Chambres répétaient chaque année : La nationalité polonaise ne périra pas.

Voici un spécimen des adresses de la

Chambre des députés, pour la Pologne pendant les dix dernières années des d'Orléans :

20 janvier 1837. — « Cette paix, Sire, ne sera jamais plus fortement garantie que lorsqu'elle sera fondée sur le respect des droits consacrés par les traités, et parmi ces droits, la France ne cessera de mettre au premier rang ceux de l'antique nationalité polonaise.»

15 janvier 1838. — « Nous donnons l'exemple, Sire, de l'exécution des traités ; à notre tour, nous avons le droit de rappeler à l'Europe les garanties qu'elle a solennellement données à l'antique nationalité polonaise, nationalité qui aura toujours pour elle le bon droit et nos vives sympathies. »

20 janvier 1839. — « La Chambre, vivement émue des malheurs de la Pologne, renouvelle des vœux constants pour un peuple dont l'antique nationalité est placée sous la protection des traités »

16 janvier 1840. — « Dans toutes les questions qui partagent le monde, la France n'invoque que la justice ; elle ne réclame que le respect de tous les droits. Comment cesserait-elle de rappeler à l'Europe ceux de l'antique nationalité polonaise et les garanties

méconnues que les traités donnaient à un peuple généreux, dont le temps semble encore aggraver les malheurs? »

30 janvier 1842 — « La France rappelle de nouveau à l'Europe les droits de la nationalité polonaise, si hautement stipulés par les traités. »

4 février 1843. — « Fidèle à la cause d'un peuple placé sous la garantie des traités, la France rappelle à l'Europe les droits de la nation polonaise. »

29 janvier 1844. — « La paix en Europe s'affermit par sa durée même ; elle a pour fondement l'intérêt de la civilisation et le respect des traités, de ces traités dont nous continuons à revendiquer la protection pour une nation malheureuse que l'espérance n'abandonne pas, parce qu'elle a foi en la justice de sa cause. »

29 janvier 1845. — « Ces bonnes relations (entre la France et les puissances étrangères) reposent sur la fidele observation des traités. La France n'oublie pas qu'ils doivent être l'espérance et l'appui d'une nation généreuse dont ils ont consacré les droits. »

7 février 1846. — « Fidèle aux engagements qu'elle contracte, la France est en droit d'invoquer le respect des traités Elle

rappelle à l'Europe les solennelles garanties stipulées en faveur de la Pologne.»

12 février 1847. — « La république de Cracovie, État indépendant et neutre, a été incorporée à l'empire d'Autriche. La France veut sincèrement le respect des États et le maintien des engagements dont aucune puissance ne peut s'affranchir sans en affranchir également les autres. En protestant contre cette violation des traités, nouvelle atteinte à l'antique nationalité polonaise, Votre Majesté a rempli un impérieux devoir et répondu à la juste émotion de la conscience publique. »

14 février 1848. — « Fidèle à la cause d'un peuple généreux, la France rappelle à l'Europe les droits de la nationalité polonaise, si hautement stipulés par les traités. »

Quand ceux qui avaient prononcé dix-huit ans de beaux discours pour la Pologne furent au pouvoir après la Révolution de Février, ils ne firent rien pour elle.

Le 15 mai 1848, le peuple de Paris, par des milliers de voix cria : Vive la Pologne ! La foule se porta à l'Assemblée nationale, dans l'intention de l'entraîner. Raspail, vieil ami de la Po-

logne, lut à la tribune, comme délégué des clubs, la pétition pour la Pologne. Puis Blanqui dit : « Nous venons vous demander le rétablissement de la Pologne dans ses limites de 1772 ; le peuple rappelle cette date... » Et Barbès ajouta : « Nous déclarons la guerre à l'Empereur de Russie, à l'Empereur d'Autriche et au roi de Prusse ; et pour la faire nous votons deux milliards sur les riches. » Mais Barbès, Raspail, Blanqui et leurs amis furent jetés à Vincennes. Quelques jours après, on cria : Vive Napoléon ! Et la république tuée en juin fut enterrée en décembre.

En 1856, la France et l'Angleterre, qui avaient depuis deux ans fait tant de sacrifices contre la Russie, gardèrent sur la Pologne un silence absolu.

2. Il est écrit dans le livre de Sophonie :

« Et il arrivera au jour du sacrifice de l'Éternel, que je punirai les seigneurs et les enfants du roi... Hurlez, car tous les mar-

chands seront défaits, les gens couverts d'argent exterminés.. Je punirai les hommes qui disent en leurs cœurs : L'Éternel ne nous fera ni bien ni mal. Et leurs biens seront au pillage, et leurs maisons en désolation ; et ils auront bâti des maisons, mais ils n'y habiteront pas, et ils auront planté des vignes mais ils n'en boiront pas le vin... Ni leur argent ni leur or ne les pourra point délivrer en la journée de la colère de l'Éternel... il se hâtera de consumer tous les habitants de ce pays. » (Chap. I)

6. Henri Heine dans des lettres écrites en février et mars 1838 caractérisait ainsi les boutiquiers dont la politique avait prévalu en France :

« Ce rapetissement de toute grandeur, cet anéantissement radical de l'héroïsme sont surtout l'œuvre de cette bourgeoisie qui est arrivée au pouvoir en France..., et qui a fait triompher ses étroites et froides idées boutiquières dans toutes les sphères de la vie. Il se passera peu de temps avant que tout sentiment, toute idée héroïque arrive à

devenir ridicule en France, sinon à périr complétement. » (*La France*, p. 276.)

« Les spéculateurs de Bourse reconnaissent avec un instinct presque animal, comme les grenouilles prédisent le temps, si tel événement assez rassurant en apparence ne serait pas une cause d'orage pour l'avenir, si un grand malheur ne servira pas à la fin à consolider le repos général. A la chute de Varsovie, on ne se demanda pas : Quel mal en résultera-t-il pour l'humanité? mais : La victoire du Knout découragera-t-elle les agitateurs, c'est-à-dire les amis de la liberté? La réponse affirmative à cette question fit monter les fonds. » (H. Heine, *La France*, p. 174.)

M. de Montalembert s'exprimait ainsi le 21 avril 1833 :

« Quand même la cause polonaise ne serait pas indissolublement liée à la cause de l'humanité, et, par conséquent, immortelle comme elle, les infernales cruautés de Nicolas, et les bassesses inouïes du gouvernement français la

rajeuniraient à l'envi. Nous nous sentons poussés à en parler sans cesse dans cette France dont la mémoire est si courte, où les flots d'un vaste oubli viennent ensevelir successivement tout ce qui s'élève au-dessus des chétives passions du jour et de la mesquine attente du lendemain, où l'on est si clément pour le crime et la perfidie, pourvu qu'elles datent d'hier, où les déceptions les plus honteuses ne perdent rien de leur effet à être dévoilées, pourvu qu'elles aient commencé par réussir... Mais ce que nous savons, c'est que de tous les peuples, c'est le peuple français qui pardonne le plus vite à ceux qui l'oppriment, le trahissent et le déshonorent...

« De toutes ces injures, de toutes ces douleurs, nous n'en connaissons qu'une seule plus cruelle que celle de la Pologne, c'est l'ignominie que font subir à la France, à l'occasion de cette même Pologne, les tristes êtres qui la gouvernent, ignominie qui s'accroît chaque jour. Il ne suffisait donc pas de l'avoir

misérablement abandonnée, d'avoir répudié cette solidarité de gloire et de liberté qu'elle voulait fonder au prix de tout son sang; d'avoir répondu à son appel et à ses plaintes par ces paroles flétries : *La Pologne est destinée à périr* (Sébastiani). *Chacun pour soi et chez soi* (Dupin); d'avoir mystifié royalement tout le peuple de Paris rassemblé en armes pour célébrer le premier anniversaire de sa propre victoire, et de venir proclamer ensuite sur le tombeau de la Pologne, pour toute oraison funèbre, *que l'ordre régnait à Varsovie !* Tout cela ne suffisait donc pas, puisque les mêmes hommes veulent encore nous rendre complices du plus grand attentat de l'histoire et s'acharner, au nom de la France, sur les débris d'un peuple martyr. N'y a-t-il pas quelque chose de plus odieux dans la conduite de ce qu'on appelle le gouvernement français, à l'égard des réfugiés polonais, que dans celle de la Russie elle-même à l'égard de ses victimes? La lâ-

cheté et la bassesse n'ont-elles pas toujours été plus méprisées, plus haïes des nations que la vengeance même la plus sanguinaire ? Comment effacerons-nous de notre histoire les pages honteuses que nous y laissons écrire ? cette scène de l'ile d'Aix qui devrait peser sur toutes les consciences françaises comme un remords ; cette pieuse et vaillante jeunesse exclue de tous les lieux où l'étude et l'instruction pourraient la consoler ; ces généraux blanchis sous les drapeaux français, et réduits à une pitance insultante [1]. Le plus illustre domicile de

---

1. Les généraux Sierawski et Malachowski, tous deux septuagénaires, et le premier père de six enfants, ont conduit leurs frères d'armes à Saint-Domingue sous le Consulat, pour les intérêts de la France ; depuis, ayant repris les armes pour l'indépendance de leur pays, et proscrits par le tyran, ils reçoivent de la *générosité nationale* trois francs par jour. (Note de M. de Montalembert.)

France [1] violé parce qu'il était l'asile d'un homme protégé par la double consécration de la science et du malheur [2]; le *Moniteur* devenu le registre officiel des proscriptions et des confiscations ordonnées par Nicolas ; un ministre des affaires étrangères se vantant effrontément à la tribune de sa bonne intelligence avec cet homme qui ne daigne pas même recevoir nos ambassadeurs ; l'exil, cette chose si sacrée pour tous les peuples, transformé chez nous en délit ; des guerriers, dont le nom ne périra jamais dans la mémoire des hommes, surveillés comme de lâches criminels, gratifiés de la déportation sous un ciel brûlant comme d'une protection spéciale, et de la honte des attouchements de la police en guise d'aumône, soumis à la ration et au traitement des forçats libérés, et parqués, eux les glorieux

1. Le château de La Fayette à Lagrange, près Paris.
2. L'historien Joachim Lelewel.

échappés du bagne moscovite, parqués et espionnés comme s'ils venaient d'achever une peine aux galères de l'État ! Et ce n'est pas tout encore ; car tandis que cinq mille malheureux soldats, retenus en Prusse, s'écrient : la *France ou la mort !* tandis que les populations françaises comprennent et manifestent de toutes parts le culte que leur inspirent ces sacrés Confesseurs de la liberté et de la justice ; tandis que toute l'Europe gémit sur ce malheur immense et nous en rend responsables, une Chambre française est venue s'associer par d'indécentes acclamations, par d'atroces plaisanteries, au brutal et cynique égoïsme de son président, et décréter la mise hors la loi contre des hommes proscrits et expatriés pour avoir obéi aux plus saintes lois de Dieu et de l'humanité.

« Qu'avons-nous fait de cet antique honneur, de cette générosité, de cette délicatesse, qui nous rendaient naguère célèbres parmi les nations ? Faudra-t-il

donc rougir en comparant nos temps actuels à ceux de la monarchie absolue? Quel honteux contraste entre l'accueil fait aujourd'hui à un peuple qui a vu périr quatre-vingt-douze mille de ses enfants sur nos propres champs de bataille, et celui que fit Louis XIV aux réfugiés irlandais à qui la France ne devait rien, si ce n'est cette noble et tendre sympathie que les grandes nations doivent et payent toujours aux grandes infortunes! Ne sommes-nous pas tombés plus bas même que sous Louis XV, qui envoyait au moins quinze cents hommes à la Pologne, et qui regrettait Choiseul à cause d'elle? Il est vrai que ces rois absolus ne prétendaient pas régner par le vœu national, et ne se donnaient pas, à ce que nous sachions, pour les modèles des pères de famille; il est vrai que leurs ministres ne venaient pas, avec mille simagrées, raconter solennellement à la nation que c'était elle qui voulait et exigeait son propre avilissement. Au-

jourd'hui, nous avons pour partage le comble de la dérision à côté du comble de l'ignominie. C'est au point que si l'étranger ou la postérité pouvaient soupçonner la France de complicité avec les hommes qui prostituent son nom aux exigences du czar, elle serait tombée au dernier degré de la honte ; oui, au dernier, car il ý a toujours eu, dans l'estime des peuples, quelqu'un au dessous même du bourreau : c'est son valet. [Mot du *Don Carlos* de Schiller.]

« Mais ce n'est point là le rôle de la France ; son noble front n'est point fait pour subir longtemps une tache aussi livide : l'humanité le sait, et sa pitié pour nous l'emporte sans doute sur ses justes ressentiments. Cette honte insigne retombera tout entière sur les lâches qui ont tenté de déshonorer notre révolution pour la mieux confisquer à leur profit. » (Montalembert, Préface des *Pèlerins polonais*, p. XI-XIX.)

« Misérable gouvernement, qui feint de s'apitoyer en public sur les désastres

de cette sublime Pologne, et qui la persécute, l'outrage, la frappe dans la personne de chacun de ses enfants ! La France fut autrefois renommée comme une terre hospitalière et sainte qu'un esclave ne pouvait toucher sans être à l'instant affranchi ; les satrapes du 7 août en ont fait une Tauride où l'homme libre devient esclave en débarquant. Ils osent parler de 93, époque où tout fut grandiose, même le crime ; et les lâches, pour obéir aux injonctions du Néron moscovite, et acheter par leur abjection quelques jours de sécurité, s'acharnent sans pitié sur les débris de cette Pologne qui est tombée pour eux malheureusement, quand elle croyait être l'avant-garde de la France et de la liberté. Ils traînent par leurs cheveux blancs des vétérans polonais, grands dignitaires de la Légion d'honneur, gagnée jadis à côté de nos soldats de Marengo et d'Austerlitz ! Ils frappent des femmes, des exilées polonaises ! »

Telles étaient les paroles d'indignation par lesquelles le *Peuple Souverain* du 17 janvier 1833 terminait un article intitulé : « Déportation des réfugiés polonais. » Le gouvernement de Louis-Philippe faisait déporter 29 proscrits à Alger, leur refusant même de s'embarquer pour l'Égypte. Le peuple de Marseille assaillit de pierres les agents du roi. Il faillit y avoir une émeute.

En France, M. Émile de Girardin a exprimé dans *la Presse* une pensée de boutiquier, en développant quotidiennement la thèse que la guerre pour la Pologne serait une folie, que la France n'a pas plus qu'il ne faut d'hommes et d'argent pour labourer son sol et compléter ses grands travaux industriels. Après avoir été seul en 1846 à insérer l'apologie des massacres de Galicie, il fut seul en 1863 à excuser Mourawieff.

En Angleterre, lord John Russell, ministre des affaires étrangères, disait devant le Parlement en mars 1863 : « Jamais aucun homme d'État anglais

n'a eu l'idée de prêter une assistance matérielle à la Pologne. »

Le 18 mars, le *Times* ajoutait : « La conduite de l'Empereur de Russie, nous l'avouons volontiers, est inexcusable. Il a transformé la conscription en un moyen d'enlever les personnes suspectes, et il est en train de faire une guerre dont la férocité a excité l'horreur de l'Europe. Faut-il donc pour cela que l'Angleterre tire le sabre, qu'elle nuise à son commerce, qu'elle inflige des privations à ses pauvres, qu'elle fasse massacrer ses soldats et ses marins, qu'elle obère ses finances ?»

L'Angleterre, au lieu de se racheter de ses fautes passées, voudrait-elle vérifier les prévisions de l'un de ses plus glorieux enfants :

« Ce que fut Athènes pour la science, Rome pour la puissance, Tyr au midi de ses prospérités, belle Albion, tu pouvais l'être, arbitre de la terre, reine charmante de l'Océan; mais Rome est déchue, Athènes a semé la plaine de ses débris,

le môle orgueilleux de Tyr est enseveli sous les ondes; comme elle, nos yeux peuvent voir s'écrouler ta puissance affaiblie et tomber l'Angleterre... » (Byron, *les Bardes de l'Angleterre*.)

« Ah! si l'Angleterre pouvait savoir pleinement et sans restriction, combien son grand nom est partout abhorré, de quels vœux ardents la terre appelle le coup qui livrera, sans défense, son sein nu à la fureur du glaive... » (Byron, *Don Juan*, chant X, strophe LXVII.)

PRIÈRE DU PÈLERIN.

Il est dit dans la *prière du Pèlerin* : Dieu des Jagellons, de Sobieski et de Kosciuszko, comme il est dit dans les Saintes-Écritures : Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Les *Jagellons*, glorieuse dynastie qui gouverna la Pologne et la Lithuanie de 1386 à 1572.

« Durant ces deux siècles, jamais on n'a accusé un Jagellon d'avoir commis

aucun crime, aucune mauvaise action, dans un intérêt personnel ou d'égoïsme dynastique... Ce qui caractérise l'histoire jagellonienne, c'est l'esprit chrétien, l'esprit d'honnêteté et de justice : cet esprit sert à distinguer l'histoire polonaise de celle de l'Autriche et des peuples germaniques. » (*Slaves*, I, p. 395.)

Sobieski. — Voyez plus haut notre *Commentaire du Livre de la nation polonaise*, verset 85.

Thadée Kosciuszko, né en Lithuanie, en 1746, adjudant de Washington pendant la guerre d'Amérique, revenu en Pologne en 1783, servit sous le prince J. Poniatowski et se couvrit de gloire au combat de Dubienka, en 1792. Cette même année, il fut proclamé citoyen français. Au moment où éclata l'insurrection de 1794, il fut déclaré chef suprême des forces nationales, battit les Russes à Wraclawice ; et quatre mois plus tard, le 4 octobre, attaqué à Maciejowice par les Russes,

très-supérieurs en nombre, il fut blessé et pris par eux. Il mourut à Soleure, en Suisse, le 15 oct. 1817.

« Vous qui habitez les lieux qu'habita Kosciuszko et qui vous rappelez votre dette sanglante envers Catherine, Pologne, sur qui a passé l'ange vengeur, mais dont il ne consola point la solitude, oubliant ses droits négligés, ton peuple partagé comme un vil troupeau, ton nom effacé, tes soupirs pour l'indépendance, tes larmes intarissables, et ce nom qui blesse encore l'oreille du tyran : Kosciuszko ! » (Lord Byron.)

Michelet a dit dans sa *Légende de Kosciuszko :* « D'autres furent aussi vaillants, d'autres plus grands peut-être ou plus exempts de faiblesse. Kosciuszko fut, entre tous, éminemment bon... C'est le dernier des chevaliers, c'est le premier des citoyens dans l'orient de l'Europe. Le drapeau si haut porté de l'ancienne chevalerie polonaise, sa générosité sans borne ni mesure, et par delà la raison : un cœur net comme

l'acier, et avec cela une âme tendre, trop tendre parfois et crédule, une douceur, une facilité d'enfant, voilà tout Kosciuszko : un héros, un saint, un simple. (Chap. I.)

« Ses cendres furent réclamées par la Pologne, conduites en grande pompe à la cathédrale de Cracovie, enterrées près de celles de Sobieski. Mais ce monument n'était pas assez populaire. On travailla trois années pour lui en élever un plus digne de lui, monument gigantesque, grand comme l'amour du peuple, vraie montagne bâtie de sa main, et du plus pur des matériaux : — de marbre ? non, ni de granit. — Mais de la terre de la patrie, de la terre qu'il avait aimée. » (*Ibidem*. Chap. XII.)

Le Pèlerin Polonais aspire à une messe d'action, à une messe sur le champ de bataille.

La dernière messe qu'Adam Mickiewicz ait entendue, fut un dimanche de la mi-octobre 1855, au camp de Bourgas, à l'ombre des drapeaux polo-

nais, mais malheureusement pas encore sur le sol de la Pologne.

Litanie des Pèlerins.

« Vous me chercherez et vous me trouverez, après que vous m'aurez cherché de tout votre cœur.

« Car je me ferai trouver à vous, dit l'Éternel, je ramènerai vos captifs, et je vous rassemblerai d'entre toutes les nations, et de tous les lieux où je vous aurai dispersés, dit l'Éternel, et je vous ferai retourner au lieu d'où je vous aurai transportés. » (Jérémie. Chap. XXVIII. 13 et 24. Voyez aussi *Exode* XX, 2). Ballanche a dit dans sa *Vision d'Hébal :*

« Une voix, prière ardente de tout un peuple qui demande le baptême du sang, s'élève vers les hauteurs du Ciel à la mère du Christ :

« Que la Pologne, qui vous appelle sa « Reine, que la Pologne qui fut si souvent le

« plus ferme appui de la chrétienté, rede-
« vienne florissante sous l'abri du saint
« Évangile et soit aussi l'égide de la liberté
« des peuples. Vierge sainte ! si le Tout-
« Puissant a décidé, dans sa sagesse pro-
« fonde, que notre patrie toute chrétienne doit
« souffrir, comme votre Fils, la mort du mar-
« tyre, que sa gloire fasse partie de la gloire
« éternelle du monde. »

« Héroïque Pologne, tu fais bien d'invoquer la Mère du Sauveur des hommes ! Et la Vierge par excellence est la volonté humaine absorbée dans la volonté divine.

« L'Église a fixé au 25 mars la célébration de ce grand mystère, le mystère de l'assimilation de la volonté humaine à la volonté divine : c'est la fête nommée par elle la fête de l'Annonciation ; et c'est le jour de cette fête que la Pologne tout entière a fait, comme un seul homme, prosternée au pied des saints autels, cette admirable prière. »

La prière rapportée par Ballanche fut en effet dite dans les églises de Varsovie le 25 mars 1831.

Les Ruthéniens ou Roussiens, habitants des provinces polonaises de Wolhynie, Podolie, Ukraine, et des Russies Rouge, Blanche et Noire.

La vie de Saint Stanislas a été écrite par notre célèbre prédicateur Skarga. Il la commence par cette invocation :

« Glorieuse Nation polonaise, le premier de tes enfants, un martyr chrétien renommé au loin, ton Patron et ton défenseur, t'invite à la lecture de sa vie : l'exemple si rapproché de toi, de quelqu'un de ton sang t'inclinera plus tôt à l'imitation des vertus de l'antique piété. Et de même qu'une bouture plantée dans son propre terroir pousse plus vite des branches, les a plus nombreuses, et donne des fruits abondants, ainsi cette vie du grand Stanislas greffée sur toi qui es sa terre natale, peut produire des fruits plus salutaires et plus parfaits. Dieu veuille bénir notre travail ! »

Voici un extrait de la vie du Saint.

« Ses parents Wielislaw et Bogna étaient nobles de naissance mais surtout nobles par ces vertus et cette crainte de Dieu qui sont la véritable noblesse. Ils promirent, s'ils avaient un fils, de le consacrer à Dieu. Ils

étaient mariés depuis trenle ans et n'espéraient plus de postérité. Or Bogna devint mère et enfanta un fils. An baptême, on lui donna le nom de Stanislas pour dire : que la gloire soit *(Stan Slawa)* à Dieu et à l'Église. — Dès son jeune âge on voyait en lui l'œuvre de l'esprit de Dieu, si bien que sans que ses parents enssent à l'y ponsser il penchait à ce que ses parents avaient résolu qu'il fit. On l'envoya achever ses études d'abord à Gnézen, où la science florissait alors, et ensuite à Paris. A trente-six ans il fut, sur l'avis du clergé tout entier, appelé à l'Évêché de Cracovie, sous le Pontificat d'Alexandre II (1060). Cette haute position, qui engendre quelqnefois la vanité, ne fut ponr lui qu'un moyen de perfectionuement.

« En ce temps-là régnait en Pologne Boleslas le Hardi, très-amoureux de gloire et fort attaché à sa patrie, famenx par son courage et ses victoires et doué de beaucoup d'autres vertus militaires et royales, jadis pieux et propagaleur du service de Dieu. Mais de même qu'nne terre fertile produit aussi beaucoup d'ivraie, à tant de qualités s'ajontaient chez le Roi de graves défauts qu'il aurait fallu extirper. Il était insatiable de volupté, cruel dans les châtiments, avide d'impôts, orgueil-

leux dans le bonheur, et inébranlable dans son entêtement.

« Un jour, le Roi fit enlever la femme d'un seigneur : l'Évêque vint lui faire des représentations. Alors le Roi le prit en haine. Une autre fois, le Roi commit de grandes cruautés; l'Évêque ordonna à son clergé que la porte de toutes les Églises fût interdite au Roi. Le Roi, avec ses hommes d'armes, entoura l'Église où le saint homme officiait; il entra et le tua de sa main... Le Roi se repentit et fit pénitence. »

Saint Casimir, fils de Casimir III, roi de Pologne, eut pour précepteur le fameux historien polonais Dlugosz (Longinus), vécut dans une pureté très-grande, mourut en 1484 à l'âge de 55 ans et fut enterré dans la cathédrale de Vilna. Il fut canonisé par Léon X. Sa fête est le 4 mars.

Saint Josaphat, archevêque de Polock, martyrisé le 28 septembre 1623 à Witebsk, noyé dans la Dzwina. Par ordre de Sigismond III, Léon Sapieha, grand hetman de Lithuanie, punit de mort 5000 des meurtriers, reprit le

corps du martyr et le conduisit à Biala en Podlachie où il repose. Il fut mis au rang des saints, et sa fête fut fixée au 26 septembre. En 1861, cérémonie à Biala où l'on porta de Varsovie un grand tableau représentant son martyre.

C'est dans la ville de Bar en Podolie que Joseph Pulawski, staroste de Warka, ses trois fils et ses deux neveux, François Potocki, palatin de Kiowie, Michel Krasinski, chambellan de Rosnany et quelques autres patriotes, proclamèrent, le 21 février 1768, la *Confédération* qui disputa cinq ans aux Russes l'indépendance de la patrie polonaise.

Le maréchal de la Confédération, Michel Krasinski, annonça, à la Pologne et à l'univers, la formation de la Confédération par un universal daté de Bar, le 29 février 1768. Il y était dit :

« Un lien indissoluble nous unit tous : prêts à sacrifier nos biens, nos personnes, nos vies, pour la défense de la religion et de la liberté, nous rendons publique cette union

sainte, et y invitons tous les citoyens et habitants du royaume de Pologne, les priant, avant que l'arrière-ban, dont nous les avertissons, ne soit publié, de venir joindre, chacun avec ses forces, aux lieux où nous nous trouverons avec l'armée de la Couronne, conformément aux lois. MM. des majorats de Zamosc, de Pinczow, et d'Ostrog, M. le staroste général de la Grande-Pologne et les autres starostes voisins, tous ceux qui ont des milices domestiques, ont à envoyer leur monde en notre camp ; les possesseurs des biens francs ont, suivant l'ancien usage, à se rendre au même camp, armés, ou à y envoyer des hommes en leur place. Tous les palatinats, terres et districts, sont avertis de tenir prêtes, aux ordres de la Confédération, des levées d'hommes dans leurs terres. Et comme il est dans la nature d'une Confédération générale, et conforme aux usages anciens que toutes les juridictions des cours ordinaires de justice soient suspendues, pendant la Confédération, Nous, en vertu de la puissance souveraine de la République Confédérée, les suspendons ; et pour l'administration de la justice, il sera établi un tribunal général et suprême de Confédération... »

Et le 30 juin suivant, Joseph Pu-

lawski, chef militaire des confédérés de Bar, disait dans sa proclamation :

« Depuis soixante ans, une guerre sourde, et plus dangereuse que de sanglantes hostilités, affaiblit et désole notre infortunée patrie ! Une peuplade sauvage et exécrable, anti-slave, qui ne peut être désarmée par la justice, fléchie par la soumission, touchée par les bienfaits, rassasiée par le pillage, a entrepris de nous subjuguer.

« Les vertus les plus saintes ont passé pour des crimes aux yeux de nos oppresseurs, et de généreux citoyens, nos pères et nos modèles, gémissent aujourd'hui dans des cachots inconnus chez cette nation.

« Si jamais l'homme eut des devoirs à remplir, ce sont ceux qui nous forcent enfin de recourir aux armes. La République envahie, la religion outragée, un État souverain mis sous le joug, la justice qu'on offrait de nous rendre devenue un piége, le droit des gens foulé aux pieds, nos sénateurs enchaînés !...

« Il y en a qui nous font demander en grand secret : « Que disent nos alliés ? quels « secours nous ont-ils promis ? que devons-« nous attendre de telle cour ou de telle autre ? » comme si la situation où nous sommes nous

laissait encore le choix des partis et les négociations diplomatiques pour ressources! Le dessein de nous subjuguer étant pris, les combats sont devenus nécessaires. Ce siècle heureux est passé où, la Pologne se trouvant liée au système général de l'Europe, si quelque puissance eût entrepris de nous conquérir, nous étions assurés d'un secours étranger. Avons-nous besoin de secours ou de conseils pour savoir si nous voulons vivre libres ou mourir ?

« Une nombreuse noblesse propre aux armes attend avec une généreuse impatience que nous allions prêter la main à ses premiers efforts.

« Le premier objet que nous ayons à nous proposer, c'est d'appuyer partout les confédérations particulières ; c'est de faire éclater tous les districts de proche en proche ; et ceux qui se seront confédérés, prêtant ensuite la main à ceux de leur voisinage, pour leur réunion, nous parviendrons ainsi à confédérer toute la République.

« Laissez-moi vous rappeler que les propositions des Moscovites sont plus à craindre pour nous que leurs attaques. Plus de traités entre eux et nous. Après que, sous l'espoir de rétablir les anciennes lois, la nation a

été séduite et trahie, quel autre traité reste-t-il que leur mort ou la nôtre! »

Resté seul de cinq parents du même nom qui les premiers s'étaient armés pour la cause de la Nation, Casimir Pulawski continua la résistance. Leur père était mort dans les fers, un jeune frère était prisonnier en Russie. Un autre parent avait été tué dans un des combats livrés en Lithuanie, François venait de se sacrifier pour le salut de son frère. Tous deux, dans leur course en Lithuanie, avaient fait en six semaines plus de cinq cents lieues, livré cinq grands combats, et contribué à former toutes les confédérations du Grand-Duché... Casimir passait l'hiver sur des pointes de rochers et quelquefois dans des retranchements de glace et de neige. Souvent il descendait du sommet des montagnes avec la rapidité d'un oiseau de proie, enlevant des vivres pour ses troupes, et faisant des prisonniers. Une jeunesse déterminée s'attachait à le suivre. Il prenait seul ses résolutions,

la confiance que tous avaient en lui leur inspirait une aveugle obéissance. (Voyez *Rulhière*, III, p. 204; IV, p. 106.) Il fut secondé d'abord par la guerre que la Turquie faisait à la Russie et par l'espoir qu'on avait d'un appui efficace de la France. Mais la guerre fut malheureuse pour la Turquie, le ministère du duc de Choiseul tomba. Casimir Pulawski se vit forcé de s'enfermer dans le couvent fortifié de Czenstochowa. Puis, la Confédération dissoute, il se rendit en Amérique et trouva la mort dans la guerre de l'indépendance près Savannah en 1779.

L'héroïsme des confédérés de Bar excita dans l'Europe une grande admiration. Jean-Jacques Rousseau écrivait à cette occasion :

« Il faut saisir la circonstance de l'événement présent pour monter les âmes au ton des âmes antiques. Il est certain que la Confédération de Bar a sauvé la patrie expirante. Il faut graver cette grande époque en caractères sa-

crés dans tous les cœurs polonais. Je voudrais qu'on érigeât un monument en sa mémoire, qu'on y mît les noms de tous les confédérés, même de ceux qui dans la suite auraient pu trahir la cause commune, une si grande action doit effacer les fautes de toute la vie ; qu'on instituât une solennité périodique pour la célébrer tous les dix ans avec une pompe non brillante et frivole, mais simple, fière et républicaine; qu'on y fît dignement, mais sans emphase, l'éloge de ces vertueux citoyens qui ont eu l'honneur de souffrir pour la patrie dans les fers de l'ennemi ; qu'on accordât même à leurs familles quelque privilége honorifique, qui rappelât toujours ce beau souvenir aux yeux du public. Je ne voudrais pourtant pas qu'on se permît dans ces solennités aucune invective contre les Russes, ni même qu'on en parlât. Ce serait trop les honorer. Ce silence, le souvenir de leur barbarie et l'éloge de ceux qui leur ont résisté diront d'eux tout ce qu'il en faut dire :

Vous devez trop les mépriser pour les haïr.» (*Gouvernement de Pologne.*)

Voici comment les Russes faisaient la guerre aux confédérés de Bar :

« On vit, par suite de cette guerre, tous les usages par lesquels les nations les plus barbares ont adouci le fléau de la guerre violés à l'égard des confédérés; toutes les capitulations devenues des piéges; la foi donnée aux prisonniers toujours trahie; un colonel, *Drewicz*, massacrant de sang-froid les gentilshommes qui s'étaient rendus prisonniers de guerre, faisant expirer les chefs dans des supplices inusités, même en Russie, pour les esclaves; les faisant quelquefois lier à des arbres pour les exposer comme un but à l'adresse des soldats; d'autres fois, les faisant enchaîner, pour que leurs têtes, enlevées avec dextérité au bout des piques, représentassent tous les jeux d'un carrousel. On vit le carnage, par ces horribles variétés, devenir l'amusement des vainqueurs. Cet homme laissait errer dans

les campagnes des troupes à qui il avait fait couper les mains ; d'autres fois, par une inconcevable férocité, joignant l'ironie à l'insulte, il faisait écorcher ces malheureux tout vivants, et de manière que leur peau représentât sur eux l'habillement polonais. » (Rulhière, III.)

« C'est l'envahissement de la Pologne, c'est la subversion d'une constitution monarchique, mais fondée sur les bases d'une liberté raisonnable, c'est le démembrement de ses plus belles provinces, les exils, les proscriptions, l'oppression jointe à l'insulte, qui ont forcé les Polonais à essayer de se délivrer de tant de maux. Non contents d'avoir enlevé les trois quarts de nos provinces, vous exerciez sur le reste d'un royaume malheureux et mutilé une autorité despotique. Le roi, quoique faible de caractère, et dévoué entièrement à vos volontés, n'était cependant pas à l'abri de l'insulte et de la dérision. Dans les élections, c'étaient vos troupes qui choisissaient les députés. La diète assem-

blée, vous entourâtes la Chambre du Sénat de vos soldats et de vos canons; votre ambassadeur s'assit à côté du roi, et déclara qu'aucun représentant ne sortirait avant d'avoir souscrit au traité de partage. Quoique les membres de la Diète fussent de votre choix, aucun n'eut l'impudence de parler en votre faveur ; vous les avez donc tous assiégés dans leur salle, en leur refusant toute nourriture ; vous avez fait arracher de leur place ceux d'entre eux qui élevaient la voix contre ces actes de violence ; votre ambassadeur, fatigué lui-même, prit le silence, l'accablement, la douleur de l'assemblée pour un consentement. Dans l'intérieur du pays, quelle fut votre conduite? Vos troupes, non contentes d'être nourries et logées sans rien payer, commettaient des vexations odieuses. Les habitants ignominieusement traités ; leurs femmes, leurs filles violées ; leurs troupeaux égorgés ; les champs couverts de blé brûlés avant la moisson ; voilà les actes des ministres et des généraux

russes qui ont forcé la nation à l'insurrection.» (Interrogatoire de Niemcewicz. Voyez *Notes sur ma captivité*, p. 97.)

Le 4 nov. 1794, Praga, faubourg de Varsovie, fut emporté d'assaut par les Russes.

« Des flots de sang coulaient de tous côtés. Huit mille Polonais périrent les armes à la main... Les Polonais ayant fait mettre le feu au pont sur la Vistule qui assurait une communication avec Varsovie, un grand nombre d'officiers et de soldats, qui n'avaient pu prévenir l'incendie du pont, périrent dans la Vistule en cherchant à la traverser à la nage. Douze mille habitants des deux sexes furent massacrés dans le faubourg de Praga, sans qu'on épargnât les vieillards ni les enfants. Les Russes mirent le feu aux quatre coins de ce faubourg, dont la plus grande partie des maisons était en bois et qui, au bout de quelques heures, ne présenta que des monceaux de cendres. » (*Mém. de Michel Oginski*. Vol. II, liv. V, chap. IV.)

Oszmiana est une ville de Lithuanie, située à six milles de Vilna.

« C'était le dimanche 17 avril 1831. La population était rassemblée à l'église et au marché. Le commandant des francs-tireurs osa, avec son peloton, disputer le passage de la rivière à l'ennemi vingt fois plus fort que lui. Les Russes égorgèrent tous les habitants. Une partie s'était réfugiée dans l'église. Le prêtre fut tué à l'autel, les vieillards massacrés, les femmes violées. Les Russes assommèrent les enfants contre les murs de l'église, coupèrent les oreilles et les doigts ornés de boucles ou de bagues. Le lendemain, le colonel Wierzulin, qui avait présidé à cette boucherie, fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces. » (*Christien Ostrowski*)

Ajoutons ce que dit de la conduite des Russes, à cette époque, le général comte *Roman Soltyk :*

« Le malheureux pays de Lithuanie fut alors le théâtre de scènes déplorables et d'une désolation universelle ; les châ-

teaux sont livrés au pillage, et les campagnes mises à feu et à sang. Tout insurgé qui tombe entre les mains des vainqueurs est tué impitoyablement; les barbares habitants des colonies moscovites établies en Lithuanie se joignent aux soldats du czar, et tous ensemble se plongent dans tous les excès et tous les désordres. On peut citer entre autres un de ces malheureux insurgés qui fut rôti vivant sur des plaques de fer brûlantes. » (*La Pologne*, II, p. 236.)

« Les Prussiens furent de tous temps les chacals des Russes. Le massacre de Fischau a été accompli en 1832 par les Prussiens sur les soldats polonais désarmés qui étaient entrés en Prusse sur la foi des traités. » (*Christien Ostrowski.*)

Ce crime des Prussiens fut commis le 27 janvier. « Quand nous retournerons en Prusse, nous réglerons ce compte-là ainsi que d'autres, » écrivait F.-V. Raspail dans son volume : *De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration*, p. 78.

Les soldats prisonniers à Cronstadt furent condamnés à recevoir en quatre fois 800 coups de verges. A chaque fois on guérissait les survivants pour qu'ils pussent souffrir le reste de leur supplice. La plupart en moururent.

La Pologne a souffert des trois cours co-partageantes un supplice inouï. Leurs moyens diffèrent, mais leur but est le même.

Nous avons cité le catéchisme « du culte à rendre à l'Empereur Nicolas. » L'Empereur d'Autriche, François Ier, fit imprimer après 1815, un catéchisme intitulé : *Devoirs des sujets envers leur monarque, à l'usage des écoles élémentaires*. On y lisait à la page 13 :

« *Demande :* Comment les sujets doivent-« ils se comporter envers leur souverain ?

« *Réponse :* Les sujets doivent se compor-« ter envers leur souverain comme des escla-« ves fidèles envers leur maître.

« *Demande :* Pourquoi doivent-ils se com-« porter comme des esclaves ?

« *Réponse :* Parce que le Souverain est « leur maître, et que son pouvoir s'étend sur « leurs biens comme sur leurs personnes. »

L'Empereur de Russie voulait asservir les âmes, l'Empereur d'Autriche prétendait disposer comme de choses à lui, des droits civils et politiques ainsi que des propriétés de ses peuples. (Voir *l'Italie sous la domination autrichienne*, par Henry Misley (1832).

Lorsqu'au commencement de 1846, les Polonais voulurent tenter une insurrection nationale, le prince de Metternich imagina d'y opposer une Saint-Barthélémy de nobles, ce qu'il appelait une anti-révolution. On lit dans le récit de l'abbé Cyrille Terlecki :

« A Tarnow, en Galicie, le mouvement meurtrier fut dirigé par M. le staroste ou préfet Breindl de Wallerstein. Le plan rédigé à Lemberg et approuvé par le gouverneur-général de la Galicie, Ferdinand d'Este, archiduc d'Autriche, avait pour but de soulever les paysans contre la noblesse et d'encourager une espèce de jacquerie légale.

« Ce qui se passa à Tarnow, du 20 au 22 février 1846 peut compter parmi les plus affreuses catastrophes de l'histoire Tout le monde a pu voir que pour chaque insurgé qu'on livrait à Breindl, il payait dix florins d'argent par tête de ceux qui étaient morts,

cinq seulement pour ceux qui vivaient encore. Tarnow avait fermé ses portes. Ce fut comme une hideuse chasse à l'homme contre tout ce qui n'était pas paysan. On massacra sans miséricorde : Exterminer était le mot d'ordre. Par un calcul raffiné, chaque paysan avait été lancé contre un autre village que le sien. — Breindl reçut la croix de Léopold pour prix de ses bons services et de son zèle. » (Voyez *Récapitulation exacte des événements de Galicie*, par un Ecclésiastique, br., 1847.)

Benedek, alors colonel, fut un de ceux qui marquèrent par leur cruauté en Galicie.

Un misérable, le paysan Jacques Széla, à la tête de plusieurs milliers de paysans, commit les plus horribles excès. Entre autres, il massacra dix-sept personnes de la famille Bogusz. Un membre survivant adressa une supplique à l'Empereur. L'Empereur répondit par le décret suivant du 5 août 1847 :

« Désirant donner une preuve toute spéciale pour les marques de fidélité données à notre trône et récompenser la conduite toute légale que le sieur Jacques Széla a tenue dans

les événements de Galicie de l'année passée.. Nous lui accordons très-gracieusement la plus *grande médaille d'honneur*, en or, portant l'inscription de *bene meriti* et suspendue à un grand ruban. »

Les Hohenzollern excellent à attiser dans les cœurs allemands la jalousie contre la race slave. Les Russes sont comme une épidémie qui décime. Les Autrichiens essayent d'assoupir les âmes, de pourrir les populations sur pied. Les Prussiens rongent insensiblement le pays : le grignotant lentement et sans bruit, ils pulvérisent l'élément polonais. Ils ont déjà quasi dévoré le grand-duché de Posen à ses extrémités et ils y ont pratiqué des mines savantes dans toutes les directions.

En mars 1848, le roi de Prusse effrayé promit la réorganisation du grand-duché et envoya le général Willisen à cet effet. Mais en même temps passaient en Poznanie les généraux Colomb et Steineker avec ses ordres secrets. Les chefs polonais furent trom-

pés, les paysans désarmés. Et le terrorisme allemand commença. Un mémoire signé par les principaux du pays (entre autres par les députés Gustave Potworowski, Auguste Cieszkowski, André Niegolewski, Taczanowski), articule les faits suivants :

« Les troupes prussiennes redoublèrent de férocité et de rage ; partout où elles trouvaient des Polonais armés, qu'il y eût combat ou non, les maisons étaient pillées, les églises profanées, les habitants poursuivis, traqués, assassinés. La loi martiale a été proclamée dans toute la province. Ls ville de Posen a été fermée, personne ne pouvait y entrer, ni en sortir sans un passeport délivré par la police *ou par le Comité allemand*. Les soldats meurtrissent de leurs crosses les détenus dans la citadelle, leur crachent au visage. Pour combler la mesure de l'iniquité, ceux des prisonniers qu'on relâche sont *marqués* sur l'oreille et sur la main droite au moyen du nitrate d'argent et d'une couleur noire, afin de les désigner de la sorte à la fureur de leurs ennemis. Dans plusieurs contrées, des bandes de soldats et de colons prussiens, commandées par des employés et

des propriétaires allemands, parcourent les villages, s'emparant des propriétaires polonais, des prêtres et des maîtres d'école de village, les enlèvent et les fustigent publiquement. »

Les souffrances des Polonais sous Nicolas (conversions forcées, confiscations, exécutions, déportations, transplantations de familles) semblaient ne pouvoir être dépassées. Et pourtant nous avons aujourd'hui Mouravieff dont le nom déshonoré sera maudit de génération en génération : car c'est le type le plus complet de la férocité. Il faudrait tout un volume pour énumérer les maux qu'il a déjà fait souffrir. Jamais le martyre de la Pologne n'a été plus intense : il embrasse toutes les couches de la nation.

Les martyrs et les héros d'une époque deviennent les patrons et les saints de toute une génération, de qui la mission est de marcher sur leurs traces.

La Fayette a donné pour prénom à son fils Georges, le nom de Washington :

Georges-Washington La Fayette. Et Garibaldi a de même appelé son fils aîné du nom de Menotti, le martyr de Modène en 1831, et son second fils du nom de Ricciotti, l'un des compagnons des frères Bandiera, martyrs en 1844.

Adam Mickiewicz a dit :

« L'histoire nous raconte des exemples de monarques abandonnés dans leurs revers par leurs ministres et leurs favoris, mais auxquels le peuple est demeuré fidèle. Il en est de même de l'esprit chrétien. Les peuples ont souffert, les peuples se sont avancés sur le chemin de la croix, les peuples sont en possession des mystères et des espérances que l'Église officielle est incapable de partager, incapable de comprendre... Nous avons, et nous ne le cachons pas, des saints que vous ne connaissez pas, hommes de l'Église officielle ; nous vénérons certaines reliques dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Ce n'est pas la faute des Polonais ni des Français, si des nations, en marchant dans le temps, ont

été obligées d'ajouter de nouveaux saints à vos litanies, car l'histoire marche toujours. Et pourquoi la litanie s'est-elle arrêtée ? Dans les premiers temps, il y eut une centaine de saints pour un seul jour. Depuis des siècles, nous n'en voyons presque plus, et cependant nous avons besoin d'adorer, nous avons besoin de nous élever.

« Les prêtres écrivent des histoires universelles pour le peuple et des abrégés d'histoire. Or, je ne connais pas d'histoire plus complète, plus magnifique, plus nourrissante, que ce cantique sublime qu'on appelle la Litanie de tous les saints. C'est l'invocation de tous les grands esprits qui ont illustré le globe, et qui ont fait avancer l'humanité par leurs vertus. On est libre d'invoquer un guerrier, une sainte vierge, un homme de peine, un solitaire, un moine. Chacun selon ses besoins, selon ses tendances, peut trouver une âme prête à le conseiller et à le secourir. Un homme simple, un homme de foi et d'action n'a

pas besoin des galeries et des musées qui remontent les esprits blasés des hommes du monde. Il n'a qu'à s'enfermer chez lui, et, d'un seul mot, il peut invoquer toute cette galerie céleste ; il peut s'en entourer, mais ne croyez pas qu'il soit facile de l'invoquer. Les prêtres ont déjà oublié de nous aider à prononcer le grand mot d'évocation, car ils auraient dû d'abord nous apprendre à invoquer les saints qui sont rapprochés de la terre, ceux que nous pouvons le mieux comprendre, avec lesquels il nous est plus facile de communier. Car, qu'est-ce que prier ? N'est-ce pas élever son esprit, l'enflammer de manière à le mettre au niveau de ces grands esprits qui nous ont précédés dans la carrière de la vie, et le rendre capable d'en tirer quelques mots de consolation et de conseil ?

« Nous faisons la même chose dans la vie ordinaire. Ce n'est pas du mysticisme. Pour entendre un savant, pour profiter de ses leçons, nous sommes

obligés de révérer, pour ainsi dire, les saints d'un ordre inférieur, d'apprendre d'abord dans les écoles, afin d'élever par degrés notre intelligence au niveau de celles qui dominent la science et l'art. Vous avez interrompu toute tradition religieuse, et vous vous étonnez que les Polonais aient des litanies où l'on invoque Ladislas, le dernier défenseur mort pour la cause de la chrétienté à Varna, où l'on invoque Jean III, où l'on invoque notre dictateur paysan Kosciuszko...

« Ainsi, sans nous étonner des anathèmes dont nous poursuivra la routine des hommes du passé, ou la cécité de ceux qui, en croyant servir l'Église, sont les plus grands ennemis du Christianisme, par cette raison que la mort est l'ennemie de la vie, nous poursuivrons notre tâche..... » (*Slaves*. V, p. 80 et suivantes. Collége de France, 23 janvier 1844.)

La publication en français du *Livre des Pèlerins polonais* était ainsi annoncée par Lamennais : « Il va paraître incessamment nn petit volume par Mickiewicz, sans contredit le premier poëte de notre époque. Il y a là des choses ravissantes. Sans oublier toute la distance qui sépare la parole de l'homme de la parole de Dieu, j'oserais presque dire quelquefois : cela est beau comme l'Évangile. Une si pure expression de la Foi et de la Liberté tout ensemble est une merveille, en notre siècle de servitude et d'incroyance. » (Lettre au marquis de Coriolis, 6 mai 1833.)

Ce livre fut mis à l'*index* par la cour de Rome. Le *bref aux évêques de Pologne*, du 9 juiu 1832, avait mis le Pape sous la dépendauce morale du Tzar.

Dans ce Bref, le Pape appelait les héroïques initiateurs de la Révolution de 1830 « des fabricateurs de mensonge, » coupables

« d'avoir levé la tête contre le pouvoir légitime des souverains et rempli de deuil leur triste patrie, privée de tout lien de soumission légale.» Il se félicitait comme Sébastiani à Paris, que la *tranquillité* et *l'ordre* fussent rétablis, nommait *Nicolas* un *souverain magnanime* et ordonnait qu'on lui obéît.

Lamennais caractérisa ainsi la conduite du Saint-Siége en cette occasion :

« Il subissait la loi que la Russie lui imposait. Elle lui avait dit : Veux-tu vivre, tiens toi là, près de l'échafaud, et à mesure qu'elles passeront, maudis les victimes. » (*Affaires de Rome.*)

Et il écrivait de Rome le 29 février 1832:

« Dieu l'a remis (le Pape) entre les mains d'hommes au-dessous desquels il n'y a rien ; ambitieux, avares, corrompus ; frénétiques imbéciles qui invoquent les Tartares pour rétablir en Europe ce qu'ils appellent l'*ordre* et qui adorent le sauveur de l'Église dans le Néron de la Pologne, dans le Robespierre couronné qui accomplit en ce moment même son 93 impérial. »

Bientôt fut connu le Bref de Grégoire XVI à l'évêque de Rennes, en date du 5 oct. 1833 qui contenait ces lignes :

«... Altera subito accessit ratio doloris, commentariolum de *Polonico Peregrinatore* (*le pèlerin polonais*) plenum temeritatis ac malitiæ, in quo haud ipsum latet, quidnam longo ac vehementi sermone præfatus fuerit alter ex præcipuis ejus alumnis, quem anno superiore unà cum eodem ipso benignè fueramus adloquuti. » c'est-à-dire : «... A ce sujet de douleur est venu bientôt s'en joindre un autre, le livre du *Pèlerin polonais*, écrit plein de témérité et de malice, au commencement duquel il n'ignore pas tout ce qu'a dit longuement et avec violence l'un de ses principaux disciples (M. de Montalembert) que nous avions reçu, ainsi que lui (M. de Lamennais) avec bonté l'année dernière. »

Au scandale des âmes vraiment religieuses et selon le mot de Lamennais, « le *pèlerin polonais*, poésie de douleur et de pieuse espérance, voix plaintive d'un peuple redemandant à Dieu ses autels brisés, ses foyers

envahis et souillés de sang, était appelé un écrit plein de témérité et de malice.»(*Affaires de Rome.*)

Ce que cela présageait, Lamennais le pressentait. Dans une lettre de lui, du 23 mars 1834, il est dit :

« Nous allons passer par de mauvais jours, je vois comme une voûte de fer s'abaisser sur les Peuples. Bientôt l'on n'entendra plus que les plaintes étouffées de l'humanité palpitante, torturée par les bourreaux dans son cachot ; mais cela ne durera pas. La Pologne marche la première dans ce cortége funèbre des nations-martyres...

« Il se prépare, n'en doutez pas, de plus profonds changements dans le monde que tout ce que l'on s'était figuré jusqu'ici. »

La mise à l'*index* du *Livre des Pèlerins* inspira quelques années plus tard à Adam Mickiewicz les réflexions suivantes :

«... De toutes les littératures celle des Polonais porte seule le caractère sacerdotal. Et c'est cette littérature qui a été dénoncée et frappée d'anathème par l'Église officielle ! Comment en serait-il autrement, puisque

l'Église officielle, dans les procédés qu'elle emploie pour examiner et juger les ouvrages, les paroles et les consciences, c'est-à-dire ce qu'il y a de plns spontané, ce qu'il y a de moins saisissable, l'Église, dans l'examen de tout cela, est restée en arrière de la société civile et hien loin des procédés que l'on snit dans ce pays ponr juger des choses de l'art; car, vous le savez, si l'on confia aux formalistes, aux juges, aux commis, aux hureaux les affaires civiles, les affaires qui touchent à la propriété, cependant l'esprit chrétien a fait déjà tant de progrès que les sociétés civilisées, que la France a arraché d'entre les mains des hommes de la forme la vie et l'honnenr des citoyens : la vie et l'honneur des citoyens sont mis sons la sauvegarde du jury. Qu'est-ce que le jury? Ce sont des citoyens la plupart ignorants, qui n'ont jamais lu le code, qui n'écontent presque pas les avocats, qui jugent d'intuition, qui sont censés posséder et qui possèdent réellement très-souvent cette force de conscience qui impose au criminel, qni pénètre au fond de son âme et l'oblige à se trahir par le regard. Le jury

n'a qu'à sentir cet accent, qu'à examiner ce regard, et il prononce son arrêt. C'est la manière de juger la plus difficile de toutes. Elle ne peut être exercée que par les hommes qui vivent au milieu d'une société longtemps travaillée déjà par l'esprit chrétien, par des hommes qui se sont élevés à ce degré de développement de l'esprit où ils peuvent avoir des moments intuitifs. Les Académies des Arts, quand elles jugent les tableaux et les statues, ne les renvoient pas à leurs bureaux, à leurs commissions ordinaires, mais composent un jury. Or, l'Église officielle en est jusqu'à présent aux bureaux et aux commissions. Un homme vulgaire, qui ne sent pas même l'intérêt qu'excite dans un membre du jury l'aspect du tribunal et la gravité de l'affaire, un commis ecclésiastique, arrête les paroles, les pensées d'un orateur ou d'un poëte, examine un écrit inspiré, et en déduit des propositions et des syllogismes. Et il fait son rapport aux buralistes de l'Église.» (*Slaves*. V, p. 278.)

Les Paroles d'un croyant avaient été appelées dans une *Lettre Encyclique* du

7 juillet 1834, « un livre peu considérable par son volume, mais immense par sa perversité. » On peut dire que la condamnation des *Pèlerins* ainsi que celle des *Paroles d'un croyant* fut, selon le mot de Saint-Basile rappelé par Lamennais, une *diffamation sans examen*.

La formule de l'*Index* se termine ainsi :

DECRETUM.

....

Itaque nemo cujuscumque gradus et conditionis prædictum Opus damnatum atque proscriptum, quocumque loco, et quocumque idiomate aut in posterum edere, aut editum legere, vel retinere audeat, sed locorum Ordinariis, aut hæreticæ pravitatis Inquisitoribus illud tradere teneatur, sub pœnis in Indice librorum vetitorum indictis.

FIN.

TABLE.

Introduction I
Préface XV
Notice sur l'auteur XXI

LE LIVRE DE LA NATION POLONAISE 1

LE LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS 27

La prière du Pèlerin 116
La Litanie des Pèlerins 118

Commentaire du Livre de la Nation polonaise 121
Commentaire du Livre des Pèlerins polonais 301

Commentaire de la Prière du Pèlerin........................ 440
Commentaire de la Litanie des Pèlerins........................ 444
Jugement sur les *Pèlerins polonais*. 473

Paris—Impr. chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

EN VENTE CHEZ E. DENTU

LES SLAVES, cours professé au Collège de France, par ADAM MICKIEWICZ. 5 vol. in-8 ... 25

NOTE SUR L'ÉTAT DES CHOSES EN POLOGNE, par LADISLAS MICKIEWICZ. Brochure [illegible] ... [illegible]

LES ARTICLES D'ARMAND CARREL POUR LA POLOGNE, [illegible] LADISLAS MICKIEWICZ. Brochure grand in-8 ... 2

LA POLOGNE ET SES PROVINCES MÉRIDIONALES, [illegible] avec préface par LADISLAS MICKIEWICZ. Vol. grand in-8 ... 3

LETTRE AU COMTE DE MONTALEMBERT sur l'[illegible] Polonaise, par LADISLAS MICKIEWICZ. Brochure grand in-8 ... 1

LA QUESTION POLONAISE, par LADISLAS MICKIEWICZ. Vol. grand in-8 ... 3

CZARTORYSKI, WIELOPOLSKI, MIEROSLAWSKI, [illegible] MICKIEWICZ. Brochure grand in-8 ... 1

LES CONTES KOZAKS, [illegible] ZAYKOWSKI, [illegible] SADYK PACHA. Traduction et préface de L. MICKIEWICZ. Vol. in-18 ... 3

DE L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE DU ROYAUME D'ITALIE, par M. MINGHETTI, président du Conseil des Ministres, etc. Traduction et préface d'ALEXANDRE MICKIEWICZ, avec introduction d'ARMAND LÉVY. Vol. grand in-8 ... 5

LE POUVOIR TEMPOREL DU PAPE, par M. le Chevalier BON COMPAGNI, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi d'Italie. Traduction et préface de LADISLAS MICKIEWICZ, avec introduction d'ARMAND LÉVY. Vol. grand in-8 ...

[illegible]